

N: 74
LES
CARACTERES
DE
L'HOMME
SANS PASSIONS,
SELON LES SENTIMENS
DE SENEQUE.

Date A
Insk 460
M. inv. 3148



A PARIS,
Chez CHARLES OSMONT, dans la Grand^e
Salle du Palais, du costé de la Cour des
Aides, à l'Ecu de France.

1622
M. DC. LXXXII.
AVEC PERMISSION.

Bibliothèque de la Grande Bibliothèque



AVIS AU LECTEUR



IE N-QUE la verité soit commune à tous les hommes , que la beauté ne fasse point de rivaux , que les aveugles la reverent aussi-bien que les clair-voyans , & qu'elle dépende aussi peu du temps pour se faire connoître , que des sens pour se faire aimer ; bien-qu'elle soit infuse dans l'esprit de tous les mortels , que la diversité des climats n'altère pas sa nature , qu'elle soit aussi constante dans Rome que dans Athènes , & que la coutume qui détruit les loix , ne puisse abolir ses maximes : neantmoins l'experience nous fait voir que rien ne nous est plus inconnu sur la terre ; que la Philosophie qui devoit nous la montrer , nous l'a déguisée ; qu'elle a fait une idole de tout ce qui luy ressemble ; & que confondant son ombre avec elle-mesme , elle a fait passer les opi-

A V I S

nions que nous défendions , pour autant de veritez.

Les Stoïques ont crû de n'estre pas injustes pour estre particuliers ; que la severité de leur doctrine ne combattoit pas la raison ; & que pour avoir des sentimens plus élevez que ceux du commun, ils ne laissoient pas d'estre moins veritables. La vertu qu'ils reverent en leur Sage, leur a semblé trop juste pour des-honorer leur procedé : ils n'ont pas crainct de défendre un parti , qui avoit tous les honestes gens pour garans ; & ils eussent pensé douter de son merite , s'ils eussent fait difficulté de s'engager dans une Ecole qui la protegeoit. Les Peripateticiens ont fondé leur science sur le nombre de ses partisans ; & appuyez sur l'opinion du peuple , ils ont assuré que ce qui estoit reçu de la plus grande partie des hommes , ne pouvoit estre fautif. Ils disent que Zenon ne s'est éloigné d'eux que par caprice ; que ses enseignemens ne sont differens des leurs qu'en la façon de parler ; & que jamais il n'eût pensé à établir le Portique , si l'envie qu'il portoit à Polemon , ne luy eût mis en la bouche ces superbes paroles , qui le séparent des autres Philosophes. Si-bien que la verité , qui ne peut

A U L E C T E U R.

estre divisée par le nombre des auditeurs, ny alterée par les privileges des provinces, s'est vûë malheureusement partagée entre deux sectes differentes ; & comme si elle eût cessé d'estre elle-mesme, elle se trouva presque forcée de couvrir un mensonge pour s'estre renduë particulière. Car la multitude des disciples n'est pas un argument infailible pour autoriser la doctrine des Peripateticiens : un homme n'est pas blasmable pour n'estre pas si bien suivi que son antagoniste ; le nombre des partisans est souvent une marque d'erreur ; & comme les mauvaises causes ont leurs avocats, les opinions les plus ridicules ont leurs approbateurs. La verité triomphe assez , quand elle peut estre reçûë des bons ; le nombre de ceux qui la courtisent, ne releve pas sa gloire ; & comme elle est des interessée, elle ne cherche pas de plaire à beaucoup de personnes. Si les Stoïciens donc ne sont pas en vogue, s'ils semblent avoir moins de verité que leurs ennemis , s'ils n'ont pas cet éclat qui rend les autres insolens ; ils doivent ce malheur à la severité de leur profession. La vertu qui devoit leur donner des admirateurs, leur a donné des envieux ; & comme la rigueur de l'Evangile a rendu les Chrê-

tiens odieux aux Turcs & aux Barbares, la gravité du Portique a rendu les Stoïques méprisables aux Philosophes.

Mais quelques efforts qu'ait fait la malice pour décréditer leurs sentimens, elle n'a pû empêcher qu'ils n'ayent acquis des partisans: les plus grands Esprits de l'Antiquité ont défendu leur parti; & si nous croyons un Historien de nôtre siècle, Pline & Tacite, Plaute & Arnobe ne reconnoissent point d'autre doctrine que celle qu'ils ont puisée dans leurs Ecoles. Tertullien ne défend-il pas une grande partie de leurs paradoxes? & ne faut-il pas avoir perdu le jugement pour ne pas remarquer, que leurs pensées sont une grande partie de ses écrits? Clement Alexandrin n'est-il pas Stoïque en toutes ses œuvres? ne nous rend-il pas les mysteres du Christianisme familiers par leur doctrine? & n'enseigne-t-il pas l'honnesteté aux Fidèles par les discours de ces Payens? C'est-pourquoy secondé de tant d'illustres Docteurs, j'ay crû que je ne pouvois errer en marchant sur les pas des Stoïques; & que je pouvois entreprendre hardiment de montrer, que le Sage peut vivre sans passions, puis-que ces grands Hommes l'ont premièrement défendu. Si je ne me fers pas de leur

leur raisonnement en cét Ouvrage, c'est parce que j'entreprends d'écrire en Philosophie, & non pas en Theologien; & que je tâche de prouver mon dessein plutôt par raison, que par autorité.

Je fais donc voir avec Seneque, que la raison est le propre bien de l'homme; que c'est son unique avantage; que les biens du corps & de la fortune ne sont pas en sa puissance; & que sans chercher des richesses hors de luy-mesme, il peut trouver sa felicité dans sa vertu.

En suite de ce, je décris les passions en general: où je montre assez évidemment, ce me semble, qu'elles ne sont pas nées avec nous; que les sens & l'opinion en sont les sources; qu'elles sont inutiles à la vertu; & que l'homme ne peut s'en servir, sans se rendre leur esclave. Puis je descends aux particulières: où après avoir fait leurs caracteres, je découvre la foiblesse du plaisir, l'ingratitude du desir, l'injustice de la crainte, & la lâcheté de la douleur. Si je suis un peu trop prolix au commencement des discours, j'ay jugé à propos de n'en dire mot, de crainte que l'excuse que j'apporterois, ne tournast à mon avantage, & qu'on ne fît une perfection du plus grand de mes defauts.

TABLE

Des matieres plus remarquables
contenuës dans cét Ouvrage.

I. PARTIE.

- D** Efense des Stoïques contre les pas-
sions. 1
Que le bien de l'homme consiste à vivre
selon les loix de la nature. 16
Suite du mesme sujet, & des avantages
de la raison. 27
Que la felicité du sage n'est pas fondée sur
les biens du corps. 38
Que les biens de la fortune ne peuvent
composer la felicité de l'homme. 54
Que la seule vertu fait le souverain bien
de l'homme sage. 64
Que les vertus morales des Infidèles ne
sont pas criminelles. 73
Quelle est la nature des passions, & en
quelle faculté de l'ame elles resident. 86
Du nombre des passions selon les Stoïciens.
95
Que les passions ne sont pas naturelles à
l'homme. 104

T A B L E.

- Que les sens & l'opinion sont les deux prin-
cipes de nos passions. 117
Que les passions ne peuvent pas servir à
la vertu. 126
Qu'il n'y a point d'homme plus miserable
que celuy qui est sujet aux passions. 148
Que l'homme sage peut vivre sans passions.
151

II. PARTIE.

- D** E la nature de la joye. 169
Que l'amour de la beauté est ennemi
de la raison, & qu'il n'est pas tant un
effet de la nature que de l'opinion. 180
Que la science est fascheuse, & que les
plaisirs des sçavans sont meslez de
douleur, de danger & de vanité. 192
Que les bastimens & les jardins des
Grands ne sont pas tant les inventions
de la necessité, que de la vanité & de
l'opinion. 206
Que la pompe des habits decouvre l'im-
pudicité ou l'ambition de ceux qui les
portent. 217
De la nature du desir. 229
Que le desir des grandeurs & des ri-
chesses engage les hommes dans la mi-
sere & le peché. 239
Que la hardiesse est inutile aux sages.

T A B L E.

<i>pour attaquer, ou se défendre contre le mal.</i>	255
<i>Que l'esperance est ingrate, timide & incertaine.</i>	263
<i>Que la colere est aveugle dans la vengeance, téméraire dans le combat, & insolente dans la punition.</i>	272
<i>De la nature de la crainte.</i>	290
<i>Que les tourmens n'ont rien de plus cruel que l'opinion, & qu'il n'y a que les fous ou les lâches qui les appréhendent.</i>	300
<i>Que le sage ne craint pas la mort, & qu'il la regarde comme la fin de ses miseres, & le principe de sa felicité.</i>	312
<i>Que le desespoir est mesté de lâcheté, de fureur & d'injustice.</i>	324
<i>De la nature de la douleur.</i>	334
<i>Que les disgraces de la fortune n'attristent pas le sage, & qu'elles sont également avantageuses aux innocens & aux criminels.</i>	341
<i>Que le sage est heureux dans le bannissement & la prison.</i>	352
<i>Que la compassion & l'envie sont ennemies de la sagesse.</i>	361



L'HOMME



L'HOMME

S A N S

PASSIONS.

PREMIERE PARTIE.

DES PASSIONS EN GENERAL.

PREMIER TRAITE.

Du souverain bien de l'homme.

DISCOURS I.

Défense des Stoïques contre les passions.



A calomnie ne se montra jamais plus insolente; que lorsqu'elle entreprit sur la reputation des Stoïciens; qu'elle decredita leur doctrine, pour diminuer leur innocence; & que par une police aussi malicieuse

qu'intéressée, elle persécuta la vertu, pour avoir sujet d'attaquer ses avocats. Les passions qui ne sont que les maladies des fous, luy ont servi de prétexte : car voyant que ces illustres Philosophes vouloient les détruire, qu'ils les regardoient comme des monstres de la nature humaine ; qu'ils en condamnoient tous les emplois, dans leur Sage, & qu'ils faisoient de leurs déreglemens, les sources de tous nos malheurs : elle suscita des ennemis pour les venger de ces injures ; elle gagna des Orateurs, qui les firent passer pour des perfections de l'ame, qui leur donnèrent des éloges, après avoir fait leur apologie, & qui formèrent un party pour s'opposer à leur ruine. Car à peine cette genereuse secte commença-t-elle de s'établir, que la gravité de ses paradoxes fit impression sur les esprits les plus solides, & que les plus clair-voyans soupçonnèrent, que la vérité pouvoit estre de leur costé, puisqu'elle y éclatoit avec tant de majesté : elle se trouva environnée d'autant d'adversaires que de Philosophes ; tous ceux qui n'estoient pas de son avis, devinrent ses ennemis ; & comme cét Horode de la Fable, elle se vit obligée de combattre des monstres dès son berceau,

L'Academie, qu'on peut appeller la mere de la civilité, fut la première qui la persécuta : elle la traita en rebelle, parce qu'elle s'écartoit de ses principes ; & apprehendant que leur progrès ne causât sa déroute, elle tâcha de les rendre hypocondriaques au jugement de tous les hommes. On ne trouva alors si petit grimaud dans l'école de Platon, qui ne se mêlât de leur donner sur les ongles. Tous ses disciples devinrent maîtres en l'art de médire ; & comme ils ne purent accorder la severité de leurs maximes avec la mollesse de leurs opinions, ils les firent passer pour des brayaches, & des extravagances autant criminelles qu'elles leur paroissent ridicules.

Le Lycée ne luy fut guères plus officieux que l'Academie ; & Aristote, qui luy a fait la guerre en renard, n'a pas moins travaillé à sa perte que Pythagore, en l'attaquant à force ouverte. Car quoy - que ces deux Philosophes furent de différentes opinions ; que leurs principes se contrariaient, & que les pensées du cadet ne s'accordassent pas avec les sentimens de son aîné : cependant, celui-là peut se vanter d'avoir défait ses ennemis en secourant ses adversaires,

d'avoir défendu sa propre cause en plaidant celle des Arabes contre les Stoïques; & passant de l'école au cabinet, d'avoir imité les Politiques, qui employent les armes des factieux pour domter les rebelles de leurs Etats. Car bien que ce Philosophe se fût acquis par tout des disciples, que la politesse de son raisonnement attirast les Princes dans son école, qu'il obligeât la ville d'Athènes à se taire, & qu'il vît tous ses citoyens disposez à luy élever des statues au milieu de leur place: neantmoins il jugea, que pour assurer sa doctrine, il falloit abattre celle de ses antagonistes; que l'ombre d'un ennemy estoit toujours dangereuse dans un Etat qui se plaist à la nouveauté; & que quiconque vouloit regner absolument dans ses Provinces, devoit chercher sa conservation dans sa déroute, sa victoire dans sa mort, & son salut dans son tombeau.

Si Platon fut plus juste que son disciple, & si pour estre plus divin, il jugea plus raisonnablement de leurs opinions; il ne fut pas plus courageux: & s'il témoigna moins de passion à leur défaite, il ne fit pas voir assez de resolution pour les suivre, ou pour les défendre. Car qui penetrera bien dans les écrits de ce su-

SANS PASSIONS.

blime Philosophe, y verra, que s'il est leur panegyriste, il n'est pas leur partisan; s'il revere leur vertu, il desespere de l'acquiescer; s'il est amoureux de ses perfections, il est ennemy de la severité qui l'accompagne; & s'il a conçu une haute estime de leur doctrine, il n'a pas assez de courage pour l'embrasser. Dans son Theatre il confesse qu'une vertu si élevée demande ses respects plutôt que son amour, & qu'elle est trop austere en ses Philosophes; pour en faire un de ses amans.

Quelques autres modernes plus zelez à leur ruine, ne se contentent pas de cet aveu: mais bien plus superbes, que ceux qu'ils accusent de vanité, adorent leurs pensées, préfèrent leurs jugemens à ceux de leurs maîtres; & comme si toutes leurs paroles estoient des oracles, ils appellent de leurs avis pour n'estimer que les leurs. Ils disent donc, que l'orgueil est l'ame de toutes les actions des Stoïques; que l'honneur qu'ils attendoient en recevoir, en estoit le motif; & que l'esperance qu'ils avoient de survivre à leur tombeau, en estoit le premier mobile.

Or bien que je défende le parti des Stoïciens, & que je n'approuve en ce

168 L'HOMME SANS PASSIONS.

estre sans passions , puisqu'elles ne luy
sont pas naturelles ; que les sens & l'o-
pinion en sont les sources ; que leurs
services luy sont funestes ; & qu'il ne
sçauroit les employer en ses besoins ,
sans offenser sa liberté ou son courage.



L'HOMME



L'HOMME

SANS

PASSIONS.

SECONDE PARTIE.

DES PASSIONS
en particulier.

PREMIER TRAITE'.

De la joye.

DISCOURS I.

De la nature de la joye.



A volupté a fait une si
puissante impression sur
les esprits des hommes ,
qu'il s'en trouve peu qui
parlent en sa faveur. Les Philosophes
qui la condamnent dans leurs Ecrits , la

H

recherchent dans leurs cabinets ; & ils font l'amour en cachette à celle qu'ils persécutent en public. Les plus sévères d'entre eux luy font la cour, ils n'ont point de peine de se laisser surmonter à une ennemie qui ne les entretient que de délices ; & ils confessent, qu'ils n'ont point assez de force pour résister aux attraits d'une maîtresse, qui a tant de grands Auteurs qui publient ses perfections, & qui fournissent tant de belles raisons pour autoriser sa poursuite, Epicure, qu'on peut appeler le Panegyriste de la volupté, l'a rendu si belle en tous ses Livres, que les hommes n'ont pas craint de se déclarer ses amans, après avoir esté informez de ses avantages ; & ils ont crû qu'ils pouvoient légitimement consacrer leurs affections à celle qui avoit toutes les vertus pour suivantes, & toutes les passions pour esclaves. Si nous croyons au plus éloquent des Orateurs, jamais ce Philosophe ne fit rien voir de si pompeux en toutes ses œuvres ; & il témoigna bien estre si épris de son amour, qu'il se laissa emporter à des extravagances si ridicules & si désavantageuses à son honneur. Car comme il la fait souveraine des vertus, il l'éleve sur un

trône qu'à peine accorderoit-il à ses Dieux ; il place toutes ces nobles habitudes à ses pieds, il leur commande d'observer tous ses mouvemens, il leur défend de ne rien entreprendre sans son ordre ; & il croit assez les honorer, quand il leur donne charge de la servir en ses besoins.

Il veut que la prudence veille pour sa conservation, qu'elle prévienne les maux qui peuvent altérer son repos, & qu'elle employe toute son adresse pour assurer son empire. Il veut que la justice soit libérale en sa faveur, qu'elle partage les fortunes avec discrétion, qu'elle ne souffre pas qu'on l'outrage ; & que faisant du bien à un chacun, elle luy gagne tous les hommes pour amis. Que la force défende le corps contre la douleur, qu'elle ne souffre pas que cette chère partie où elle fait sa plus ordinaire résidence, soit attaquée de maladie ; & que si elle ne peut pas tout-à-fait l'empêcher, qu'elle tâche au moins d'en moderer les rigueurs par le souvenir de ses plaisirs passez. Que la tempérance règle ses inclinations, qu'elle luy prescrive le temps, la quantité & la qualité de son boire & de son manger, & qu'elle l'accoutume si bien à la

sobriété, qu'il abhorre les débauches, & qu'il n'aime que les faciles à acquérir. Mais sur tout il faut qu'elle prenne garde de si bien temperer les qualitez des elemens qui le composent, que l'un n'entreprenne pas sur l'autre, que la douleur ou la colere ne déregle pas sa constitution, & que sa santé, en quoy ils établissent sa plus grande felicité, ne soit aucunement interrompuë de maladies.

L'établissement d'un empire si peu raisonnable, a mis tous les Philosophes en alarme. Ceux qui avoient donné quelque rang à la volupté dans leurs Ecoles, ne la purent souffrir dans une usurpation si injuste; & jugeant que c'estoit le dernier effort d'un homme effronté, que de soumettre la vertu à son ennemi, ils se banderent tous contre son auteur; & bien-qu'ils n'eussent que la langue ou la plume pour l'attaquer, ils le chargerent de tant de reproches, que ses disciples sont encore aujourd'huy dans le desespoir de ne le pouvoir justifier.

Il est vray qu'Aristote excuse son dessein, quand il mêle le plaisir avec les actions de l'homme, qu'il fait la joye le terme de tous ses mouvemens; &

qu'il assure que la volupté n'est pas moins utile à son corps, que nécessaire à son esprit. Que c'est la joye qui adoucit ses travaux, qui relève ses forces abattuës, qui le console dans sa misere, & qui luy accorde tous les biens que les autres passions luy promettent. Que la nature a besoin de rafraîchissement, qu'elle se lasse dans ses continuelles operations, & qu'il faut la soulager par des divertissemens pour en tirer de nouveaux services. Il ajoute que la possession d'un bien nous est ennuyeuse, si elle n'est accompagnée de plaisir; & que c'est abuser de nos puissances & de nos sens, que de ne pas se servir des aides que la nature nous a données pour achever nos ouvrages. Enfin, que la joye nous est naturelle, qu'elle est nourrie avec nous dès le bercean, que toute nostre vie en est imbuë; & que c'est estre cruel contre soy-mesme que de s'en servir contre les intentions de cette mere commune.

Je sçay bien qu'on ne peut condamner cette doctrine, sans passer pour stupide ou sauvage dans l'opinion des Peripateticiens; & que c'est une espece de temerité, de vouloir détruire une passion qui a tous les Poëtes pour amans,

tous les Orateurs pour panegyristes, & presque tous les Philosophes pour avocats. Cependant il faut dire dans les principes de Seneque, qu'elle est inutile à la vertu ; que celle-cy est trop genereuse pour chercher de la satisfaction hors d'elle-mesme ; qu'elle est contente de son propre merite ; & qu'elle tient mesme à un des-honneur de regarder la volupté comme sa fin, & de l'employer comme un moyen pour y parvenir. Aussi ceux qui se picquent d'estre ses amans, ne luy demandent pas d'autre recompense que sa possession ; ils s'estiment assez heureux quand ils peuvent l'acquérir : & bien-que la mort ou l'en-vie soient souvent le prix de leur fidelité, ils ne peuvent se resoudre à l'abandonner. Mais aussi leur motif est bien different de celuy des autres hommes : car outre que ceux-cy n'entreprennent rien qu'ils n'y soient poussez par leurs interets, qu'ils établissent le plaisir en la recompense de leurs travaux, & qu'ils n'aiment la vertu que parce qu'ils esperent de rencontrer la volupté à sa suite ; ils s'attachent à des biens qui n'ont rien plus que l'apparence, & abusez par l'opinion ils cherchent leur contentement parmi des sujets qui

causent leur douleur. Les uns s'imaginent que les richesses peuvent faire leur bonheur ; & appuyez sur l'estime qu'en font la plupart des hommes, ils se promettent du plaisir de leur jouissance. Les autres se plaisent dans les honneurs, & se persuadant que les loüanges sont souvent le fruit de la vertu, ils mettent leur felicité dans la gloire. On en voit de si sensuels ou de si délicats, qui n'ont de l'amour que pour les choses infames, ou superflües ; les festins qui ont esté inventez pour les recreer, les occupent ; la conversation des femmes perduës fait leurs délices ; & ils seroient condamnez à vivre miserables, si on les privoit de la jouissance des objets qui flattent leur goust ou leur concupiscence. Quelques autres plus genereux aspirent aux grandeurs, ils tirent vanité d'avoir beaucoup de sujets ; & comme si leur bonheur s'accroissoit par le nombre de leurs esclaves, ils ne s'entretiennent que du saccagement des villes, de la ruïne des provinces, & de la conqueste des royaumes. Quelques autres font une vaine contestation de leur science, ils employent la plus belle partie de leur vie à considerer les merveilles de la nature, ils croyent qu'il

n'y a rien de plus noble que la connoissance de tous les estres ; & bien-qu'ils sçachent que leur science ne les puisse rendre plus heureux, ils ne laissent pas d'y loger tout leur bonheur.

Mais tous ces plaisirs s'accordent si peu avec l'innocence & le repos, qu'on ne sçauroit s'y engager sans perdre l'un, & hasarder l'autre : leur briéveté est une marque évidente de leur tromperie ; & Seneque a dit avec beaucoup de raison, que comme la débauche charmoit la misere des ivrognes par une agreable folie qui duroit quelque temps, ces objets ne leur donnoient du divertissement que pour leur faire mieux sentir la douleur, quand ils se font connoistre avec la vanité qui accompagne leur possession. Pour juger de la felicité de l'homme, il faut sçavoir s'il est égal en toutes ses actions, si la joye est aussi constante que la vertu qui l'a fait naistre, s'il ne change point de desseins selon les objets qui se presentent, & s'il garde les mesmes mesures dans la prosperité que dans le malheur. La condition du sage doit ressembler à celle des astres, que Dieu a eolez sur le firmament : il doit considerer les revolutions qui se font sous la

lune sans alteration ; & le mal qui l'attaque, ne luy doit non plus causer d'inquiétude, que les faveurs de la fortune accroistre la serenité de son esprit.

On ne doit donc pas trouver étrange, si les Stoïques font une guerre si cruelle au plaisir, puisqu'ils n'en trouvent point de raisonnables ; s'ils en condamnent l'usage, puisqu'il passe toujours en excès ; & s'ils le bannissent de leur sage, puisqu'il commence la pluspart du temps par des causes aussi injustes qu'imaginaires. Car à parler proprement, l'opinion en est la source : cette volage qui séduit nostre esprit, corrompt nostre volonté ; & nous déguisant la nature des objets qui nous divertissent, elle nous engage en des plaisirs trompeurs ou criminels. C'est pourquoy Zenon a crû qu'il n'offensoit pas la verité en définissant la joye un mouvement de l'ame contre la nature, causé par l'opinion d'une chose agreable qui semble nous contenter. Car quelques biens que recherche Aristote pour émouvoir ou entretenir nos plaisirs, il faut dire qu'ils doivent leur naissance à l'opinion, que les objets en font les occasions : celle-là en est le principe ; & jamais nous ne tirerions de

contentement de leur usage , si nous n'estions séduits par les rapports qu'elle nous en fait. De là vient qu'un malade prend plaisir en des choses qui luy sont contraires , qu'un homme vicieux se réjouit dans la débauche , qu'un amant tire vanité de sa servitude , que les Princes font gloire des honneurs qu'on leur déferé , & que les curieux font des idoles des fleurs , des peintures & des statues.

Aussi voit-on que quand l'esprit les a une fois desabusés , que la verité a succédé à l'apparence , & que la raison leur a fait voir que tous ces plaisirs ne sont que des effets de l'opinion & de l'occupation des personnes oisives ou malades ; qu'ils changent bien-tost de resolution ; que ce qui flattoit leurs sens , leur desagrée ; & que les grandeurs qui bernoient leurs pretensions , n'ont plus de charmes pour les arrester ; qu'ils cessent d'admirer celles de qui la beauté leur est dangereuse ; & qu'ils deviennent enfin les persecuteurs de celles de qui ils estoient les adorateurs. Saint Augustin s'étonne dans les Livres de ses Confessions , que Dieu soit content de son propre bonheur , que sa volonté soit immuable , & qu'une mesme essen-

ce cause toujours sa felicité ; que les Anges soient eternels en leurs affections , que leur amour soit aussi constant que leur connoissance ; qu'ils s'attachent inséparablement aux sujets de leur gloire , & qu'il n'y ait que l'homme qui se déplaît dans le changement , qui se lasse de la jouissance des biens qu'il a recherchez ; & qu'il aime tellement la nouveauté , qu'il convertisse souvent ses plus grands plaisirs en tourmens. Quelques Philosophes ont crû d'avoir satisfait à ce doute , en disant que l'homme tiroit son inconstance des cieux , & qu'estant sorti d'un corps mixte , qui est dans un perpetuel mouvement , il devoit participer à ses qualitez. Quelques autres ont rejeté ce défaut sur sa nature : ils ont dit que sa condition estoit incompatible avec le repos ; qu'il n'avoit rien de plus agréable que la variété ; & que comme on ne le trouvoit presque jamais en un mesme état , on ne devoit pas s'étonner , s'il changeoit si souvent de sentimens. Mais quelques raisons qu'ils apportent , il faut dire avec Seneque , que l'opinion est l'unique source de ce changement ; que c'est elle qui luy inspire de nouveaux desseins , qui porte

l'esprit dans l'erreur , qui luy fait approuver ce qu'il a condamné , & qui luy persuade que sans offenser son jugement, il peut préférer un bien excellent à un mediocre.

DISCOURS II.

Que l'amour de la beauté est ennemi de la raison , & qu'il n'est pas tant un effet de la nature que de l'opinion.

TAisez-vous , Poètes impudiques, ne prophanez plus vos autels de vos fausses Divinitez : ce Dieu que vous adorez , n'est que l'ouvrage de vostre fantaisie ; & ce Monarque que vous rendez si puissant dans l'univers , n'est qu'une chimere que vous avez formée pour nous apprendre le vice , ou pour autoriser vos débauches. Cessez d'abaisser vostre courage pour élever le pouvoir d'un tyran imaginaire : quittez plutôt tous vos nombres & vos cadences, si vous ne pouvez composer des vers que pour nous séduire ; & apprenez enfin de la raison, que l'amour dont vous honorez tant les vi-

ctoires , n'est que la maladie des fous , & la passion des indiscrets. Il ne vous sert plus de rien de luy bastir des temples , de faire tous les Rois ses esclaves , d'assujétir tous vos Dieux à son empire , & de luy faire porter tous les noms que l'extravagance des Anciens a inventez pour distinguer les Deitez immortelles qu'ils reveroient. Tous ces agreables mensonges sont maintenant hors de credit , il n'appartient plus aux impies à parler de vostre langage ; & il faut avoir perdu la conscience & la raison , pour devenir vôtre disciple & vostre défenseur. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule , que de voir un petit réveur faire le ciel partisan de ses débauches , excuser ses crimes par l'exemple de ses Dieux , prendre leurs incesstes pour cautionner ses adulteres ; & établissant l'amour maistre de son Jupiter, nous persuader qu'il le metamorphose en cygne pour tromper Caliste , qu'il le change en taureau pour ravir Clytemnestre , & qu'il luy fait porter le visage d'un Satyre pour le faire mieux jouer le bouffon ? On peut dire que la malice est venue à son comble , quand les choses infames ne nous divertissent pas seulement , mais qu'elles nous plaisent ; que les vices deviennent nos mœurs ; & que

nous irritons nos maux par les remedes qui devroient les guerir.

L'amour n'est pas une passion si agreable pour obliger les hommes à luy dresser des autels ; & ceux-là ont bien témoigné de n'avoir connu que la moindre partie de sa nature , quand ils en ont fait la gloire & les delices des amoureux. Car encore que les autres mouvemens de l'ame soient fâcheux , que leur violence combatte la raison , & que leur humeur ne soit pas moins contraire à la justice qu'à la temperance : cependant ils ont cet avantage sur celuy-cy, qu'ils nous donnent quelquefois du relâche , & qu'après nous avoir fait sentir leur fureur , ils nous laissent dans un état où nous goûtons quelque espece de repos. Le desir ne nous tourmente pas toujours , & il s'endort aussi-tost que l'esperance fait mine de l'abandonner : la tristesse ne nous jette pas dans le desespoir , & pour peu d'assistance qu'on luy donne , il est aisé de la relever de son abaissement. La colere , toute farouche qu'elle est , n'est pas toujours occupée dans la vengeance , elle se repose après nous avoir troublez , & il suffit de la laisser mordre son frein pour la guerir. Mais l'amour ne nous donne jamais de trêve , il persecute ses esclaves en tout

temps , ses faveurs leur sont aussi fatales que les disgraces ; & il n'est pas bien facile de juger, s'il leur est plus dangereux lorsqu'il les méprise , que quand il les caresse. Ces beautés pour qui les hommes languissent , causent tous leurs desordres : ils augmentent leurs desirs , si elles flattent leur esperance , & ils tombent dans l'insolence & l'extravagance , si elles ne correspondent pas à leurs humeurs. La liberté que leur donne ce glorieux sexe de l'approcher , leur est aussi funeste que leur défense : ils combattent contre celle-cy , & demeurent vaincus par celle là ; & leur condition est si miserable , qu'ils ne peuvent les pratiquer sans devenir leurs esclaves , ny souffrir de la difficulté pour acquerir leurs bonnes graces , sans devenir leurs martyrs.

A quel plus rigoureux supplice scauroit-on condamner un ennemi , que de l'obliger d'aimer une creature qui se moque , ou qui triomphe de sa liberté ? Que scauroit-on inventer de plus cruel , que la maîtresse qu'il idolatre , continuë sa rigueur , ou qu'elle persevere à luy vouloir du bien ? L'un & l'autre luy est aussi defavantageux que des honorable ; & s'il est injuste , quand il donne son amour à une personne qui dédaigne sa recherche , il

Traité, que les opinions qui ont du rapport avec celles de Seneque; je ne laisse pas de chérir Socrate, & d'estre amy de Platon, & d'honorer la verité en la bouche mesme de ses adversaires. Aussi ay-je de la peine de croire que ces Auteurs, qui les ont si souvent combattus, ayent eu dessein de ternir leur reputation, & acquerir de la gloire au desavantage de leur honneur. J'aime mieux me persuader qu'ils ont préféré leur satisfaction à la verité, qu'ils ont cherché à contenter leurs humeurs, plutôt que leurs consciences; & conduits par l'amour qui les aveugloit, ils se sont fort peu souciez d'estre veritables, pourvû qu'ils pussent paroistre eloquens. Ou (ce qui est plus apparent, & qui excuse mieux leur foiblesse) comme les satyres sont plus fertiles que les éloges, que nous sommes ingenieux à médire, & tardifs à louer, & que les invectives agréent mieux à nos esprits que les panegyriques; on peut dire, qu'ils ont inventé des erreurs pour les blasmer, qu'ils ont formé des monstres pour les combattre, & que mêlant l'artifice des Poëtes avec la liberté des Orateurs, ils se sont figurez des taches, pour se donner le plaisir de les découvrir.

Car quelle apparence y a-t-il, qu'ils jugeassent les Stoïques criminels pour avoir abandonné l'Academie, & quitté le party de ses maistres pour soutenir celui de la verité? Qui pourra legitimelement les accuser d'insolence pour avoir fait la cour à la vertu, & de luy avoir gagné des amans & des admirateurs? N'est-ce pas une temerité de traiter des Philosophes en rebelles, pour avoir pris la nature & la raison pour leurs guides? Est-ce un crime d'aspirer à l'honnesteté? Et peut-on condamner un homme d'injustice pour avoir essayé d'estre plus vertueux que ses compagnons? Cependant, c'est la faute des Stoïques: ils sont coupables, pour avoir voulu estre trop gens de bien; leurs instructions sont suspectes, parce qu'elles sont trop austères; leur vie est odieuse, parce qu'elle est trop retirée; & leurs disciples ne passent aujourd'huy pour des asnes, que parce qu'ils se sont voulu trop approcher des perfections des anges.

Il est vray, que ceux qui raisonnent des principes par les consequences qu'ils produisent, & qui jugent de la bonté d'une cause par le nombre de ses avocats, ne savent pas bien s'imagi-

est lâche, quand il se soumet à ce qui devroit luy obeïr. Aussi ceux qui discourent plus solidement de l'essence de l'amour, ont peine de croire qu'il est naturel à l'homme : ils assurent qu'il y a un autre principe en luy que la Medecine n'a pas encore découvert, & qu'une passion qui renverse l'ordre de la nature, n'en peut estre la production. Car si l'amour, disent-ils, est né avec nous ; il faut qu'il soit commun à tous les hommes ; que les objets qui émeuvent les uns, fassent impression sur les esprits des autres ; que la honte ou l'infamie qui l'accompagne, ne les détourne pas ; & que par une suite nécessaire, une femme ait tous les hommes pour amans, ou qu'un homme ait toutes les femmes pour maistresses. Or puisque les inclinations des hommes sont différentes, qu'un même objet donne de l'amour & de la haine à diverses personnes, & que les uns voyent avec indifférence ce que les autres ne considèrent qu'avec admiration ; ils inferent que l'amour n'est pas naturel, que l'opinion produit cette diversité de volonteé, & que leur représentant les choses autrement qu'elles ne sont, il leur fait concevoir de l'affection pour des sujets qui ne la meritent pas. Les visages à qui le ciel a esté si chiche

de ses faveurs, ne sont pas tout-à-fait libres de souçon : on voit des hommes qui aiment des magottes sous les habits de femme ; l'impudicité est quelquefois aussi laide qu'honteuse ; & il n'est pas plus commun aux difformes d'aimer, qu'il est ordinaire aux belles d'estre aimées.

Toutes les parties du corps s'allient, quand elles agissent en faveur de la nature ; les sens qui sont incapables de conduite, forcent leurs mouvemens pour la secourir ou l'éclairer ; & les facultez de l'ame luy sont si acquises, qu'elles quittent souvent leurs differens pour executer ses desseins. Mais l'amour méprise tous ses preceptes, il affoiblit sa vigueur, il corrompt ses inclinations, il combat contre ses ordres ; & par une fureur aussi aveugle qu'elle est injuste, il répand la confusion dans tout son empire. Jamais l'homme n'est moins raisonnable, que lorsqu'il est épris de cette passion ; & il ne paroist jamais plus indiscret, que quand il écoute ses avis, ou qu'il suit ses mouvemens. Ses plus hautes habitudes se dissipent à la vûe de ce tyran, son courage s'abaisse, ses conseils deviennent irresolus, sa force se change en temerité ; & n'ayant de pensées que pour le sujet qu'il passionne, il est aussi inutile à ses amis qu'insupporta-

ble à soy-mesme.

Les Poëtes ont eu quelques raisons de s'imaginer, que Jupiter cessoit d'estre heureux, quand il descendoit du ciel pour traiter avec les femmes; que la conversation de creatures si viles alteroit sa condition; quel'empire & l'amour ne s'accordoient pas en sa personne; & qu'il falloit qu'il cessast d'estre Dieu toutes les fois qu'il s'affujettissoit à ses esclaves. Bien-que ces sages rêveurs scüssent bien que leur Dieu fût immuable, & qu'ils eussent eu plus de dessein de faire connoître la force de l'amour, que d'en faire le souverain de celui qu'ils reveroient: neantmoins on peut dire que cette fable est une verité sur la terre, & que la passion qu'ils feignoient donner la loy aux Dieux, gourmande les hommes, & leur donne des inclinations contraires à celles de leur naturel. Il est si puissant sur leurs esprits, qu'il change tous leurs mouvemens, il rend les timides audacieux, il inspire la liberalité aux avares, il engage les plus genereux dans des services infames ou ridicules, il abaisse les orgueilleux, il fait porter la marotte aux sages; & par une nouvelle metamorphose il fait des ignorans des Poëtes & des Orateurs.

Mais aussi comme ces déguisemens sont forcez, & qu'on doit plutôt les attribuer à la violence de l'imagination qu'à la puissance de la chose aimée, ils retournent aisément à leurs premieres inclinations, ils renoncent à leurs amours pour poursuivre ce qui est plus conforme à leurs humeurs; & ils deviennent à la fin les persecuteurs de celles dont ils étoient les idolâtres. Car dès que la raison commence de reprendre ses lumieres, que le jugement doute de ses premiers arrests, & que la volonté reconnoît ses erreurs; il apprend sans beaucoup de discours, que l'amour est imperieux, qu'on ne peut luy obeïr sans risquer sa liberté, qu'on est esclave dès qu'on est sujet à ses loix, & que les Rois doivent se résoudre à perdre le gouvernement de leurs Etats, dès qu'ils sont devenus amoureux.

Que Platon louë l'amour tant qu'il voudra, qu'il en fasse le maistre des sciences & des arts, & qu'il luy donne, s'il luy plaist, cette gloire d'avoir soumis toute la terre à son empire; il sera à la fin obligé de confesser qu'elle est la plus lâche, la plus aveugle de nos passions, & qu'il faut avoir perdu le sens & la raison pour devenir son avocat. Car que peut-on voir de plus indigne d'un homme, que le sou-

mettre à une femme, luy faire quitter son jugement pour suivre sa fantaisie, & passer tellement en sa puissance, qu'il n'ait plus de desirs que les siens, plus de resolutions que celles qui sortent de sa bouche, ny plus de commandemens qu'ils ne soient confirmez par ses ordres? Quelquefois, comme si la beauté qu'il adore, fût une Divinité, il passit en voulant l'approcher, il tremble toutes les fois qu'il la voit, il begaye quand il veut luy parler, & son ame distraite par l'excès de la passion ne sçauroit former que des paroles imparfaites & precipitées. Il faut bien dire que l'amour est ennemi de la nature, puisqu'il en viole toutes les loix, qu'il altere la constitution du plus noble de ses ouvrages, & qu'il le laisse dans un état, où n'estant plus maistre de luy mesme, il ne peut rien entreprendre qu'il ne soit ou ridicule ou déréglé.

Pour éviter donc tous ces desordres, & nous garantir de la tyrannie d'une passion si maligne, il faut prevenir de bonne heure ses surprises par la raison, & considerer avant que de nous y engager, que l'objet à qui elle nous porte, n'est pas en nostre puissance; que c'est un bien qui ne sçauroit contribuer à nostre felicité; & que les plus grandes beautez sont des presens que le ciel n'a

établis sur le visage des femmes, que pour punir la folie des indiscrets & des curieux. Que cette agreable proportion des parties est un avantage aussi perissable que dangereux; que c'est une fleur qui se passe en peu de jours, & une faveur de la nature à qui tous les accidens de la vie peuvent faire outrage. Enfin, que la beauté n'est qu'un soleil qui emprunte toute sa vertu de nostre opinion, & qui n'auroit point d'éclat, si elle n'en tiroit de nostre aveuglement. En effet, si l'amour n'avoit trouvé le moyen de rendre les hommes aveugles, il y a long-temps qu'il seroit demeuré sans sujet; on ne verroit plus de soldats enrôlez en sa compagnie; ceux qui combattent sous ses enseignes, deviendroient ses plus cruels adversaires; & ils refuseroient de donner leurs affections à une maistresse qui n'a rien d'agreable que ce qu'elle emprunte de la folle estime des hommes. Mais il sçait si bien déguiser leurs défauts, qu'il ne voit rien en elle qu'il n'en augmente le prix; il fait passer ses taches pour autant de perfections; & bien-qu'elle n'ait fort souvent que des charmes communs, il ne laisse pas de luy donner des loüanges excessives. Il ravit la blancheur des lis pour en couvrir son visage, il oste la

pourpre aux roses pour en parer ses jouës, il ternit le brillant des astres pour rehausser l'éclat de ses yeux ; & à l'entendre parler, la nature n'a rien produit de merveilleux dans l'univers, qu'elle n'ait amassé en sa personne. Il ressemble aux idoles qui ont des yeux, & qui ne voyent pas ; il apperçoit de notables défauts, & ne les remarque pas ; & bien-qu'il ait ses regards continuellement attachez sur son visage, il sçauroit discerner ses taches de ses perfections.

La condition de l'homme seroit bien déplorable, si cette passion estoit sans remede, & si le principe d'où elle naît, estoit aussi necessaire qu'il est commun. Mais comme elle tire son origine de l'opinion, elle ne subsiste qu'aussi longtemps qu'elle en est soutenue : la mesme cause qui l'entretient, la fait mourir ; & les amans trouvent la pluspart du temps la guérison de leur mal dans la cause qui la produit. Les uns ont triomphé de leurs amours en voyant leurs maistresses au sortir du lit ; celles qu'ils avoient regardées comme des Deesses durant le jour, leur parurent comme des monstres à leur lever ; ils ne purent plus considérer leurs visages sans en concevoir du mépris ; ils apprirent sans consulter les Philoso-

phes, que les femmes doivent leur gloire à leurs ornemens, & la plus grande partie de leur beauté à l'opinion de leurs esclaves. Les autres ont prevenu l'amour de ce sexe par celui des sciences, ils ont retiré leurs sens de la volupté, pour les employer à la contemplation de la nature ; & charmez par les attrait de la verité, ils ont préféré la recherche à la jouissance des plus fameuses beautés de la terre. Les autres ont trahi leurs amours en pensant à la brièveté du plaisir ; & ils en sont devenus ennemis par le souvenir des douleurs qu'ils leur causoient. Ils n'ont pû se refoudre à cherir davantage des maistresses, qui ne leur laissoient après leur conversation que la honte & le repentir, & qui après les avoir divertis quelque temps, les plongeioient dans un état également honteux & miserable. L'ambition a guéri Alexandre le Grand de cette maladie, le desir de la gloire luy a acquis le titre de continant, aussi-bien que la valeur celuy de conquerant de l'univers ; & on ne peut pas bien refoudre dans les sentimens de Saint Augustin, s'il fût plus orgueilleux quand il combattit contre soy-mesme, que quand il fit la guerre à ses ennemis.

Mais personne ne voit que la raison

ne soit plus puissante que toutes ces différentes façons de guerir; qu'elle est plus absoluë dans l'homme que l'ambition; que son pouvoir surpasse celui de la curiosité; & que celle qui regle toutes ses actions, devient plus aisément le souverain de l'amour, que l'opinion & l'avarice. Car commel'homme est libre en sa volonté, il peut cesser d'aimer quand il luy plaist, il peut recouvrir sa liberté toutes les fois qu'il l'a perduë; & tout ainsi qu'il suffit qu'il veuille un objet pour l'aimer, il suffit qu'il ne le veuille plus pour en perdre le desir.

DISCOURS III.

Que la science est fâcheuse, & que le plaisir des sçavans sont meslez de douleur, de danger & de vanité.

LA Philosophie ne reconnoist rien dans la nature de plus glorieux qu'elle-mesme, toutes ses parties s'interessent dans sa grandeur; & bien-qu'elle ne souffre pas que ses amans tirent vanité de leur recherche, elle ose se donner des loüanges, sans craindre d'offenser la civilité qu'elle

qu'elle leur enseigne. Les voluptez qu'elle promet à ceux qui la courtisent, luy semblent trop innocentes pour ne pas attirer leurs affections; & elle juge qu'il faut qu'un homme soit sans cœur ou sans raison, pour luy refuser son amour, après avoir reconnu son merite. Elle est si noble en ses poursuites, qu'elle ne s'arreste qu'en la contemplation du souverain bien; & elle est si agreable en ses entretiens, qu'on ne sçauroit la pratiquer sans en recevoir de la satisfaction. Car outre qu'elle accompagne la vertu, qu'elle nous découvre les secrets de la nature, qu'elle nous eleve dans le ciel pour nous informer de ses merveilles, & qu'elle anticipe nostre bonheur par la connoissance qu'elle nous donne de nostre future felicité; elle remplit l'ame de plaisir, elle unit nostre esprit à l'objet qu'il cherche; & luy découvrant la verité avec tous ses charmes, il semble qu'elle la transporte des tenebres à la lumiere, & de la prison à la liberté. Le contentement que l'homme reçoit de la possession des autres choses, est toujours imparfait; la fragilité de leur nature le menace de le quitter; les crimes qui la suivent ordinairement, luy font apprehender leur jouissance; & les dif-

ficulitez qu'il trouve à les conserver, ne luy laissent qu'une volupté meslée de crainte & de douleur. Mais la science est un avantage au dessus de la fortune; les tyrans qui luy ravissent ses richesses, ne sçauroient la luy enlever; elle demeure après la perte de ses biens & de son honneur; & un Philosophe peut se vanter d'estre heureux aussi long-temps qu'il la conserve.

Son utilité ne cede en rien aux plaisirs qu'elle promet, & si elle a des appas pour se faire aimer, elle a des biens pour satisfaire aux esperances de ceux qui la recherchent. Le Prince des Orateurs ne se trompe pas, quand il la fait la nourrice des jeunes hommes, l'appuy des vieillards, le secours des affligés, & la protectrice des vertueux. Il assure que la Religion seroit douteuse, si elle n'estoit éclaircie par la science; & qu'il faut de nécessité que l'esprit se détache des sens par la connoissance, pour en concevoir les mysteres. Qu'il n'y a rien de plus dangereux dans un Etat, qu'un ignorant qui se met de expliquer une doctrine qui est au dessus de sa portée; & qu'un Royaume est proche de sa ruine, quand les Philosophes cessent d'y commander, & le peuple de leur obéir.

Mais quoy-que les Anciens fassent une si haute estime de la science, & que l'honneur qu'elle leur a acquis, les ait obligés de luy donner des titres si glorieux; les Theologiens en font le plus grand de leurs tourmens; & les plus ingénieux d'entre eux ont confessé, que ses douleurs surpassoient ses plaisirs, & que les travaux qu'il falloit souffrir pour l'acquérir, excédoient de beaucoup les divertissemens qu'elle leur procuroit. Sa plus grande occupation est de nous entretenir de choses aussi vaines qu'inutiles; tous ses enseignemens ne sont presque que de belles paroles que la subtilité a inventées pour nous amuser; & on ne fait pas, sans doute, grand tort à un homme, quand on refuse de luy apprendre ce qu'il peut ignorer avec avantage, & qu'il ne peut sçavoir sans danger.

La verité est si facile, qu'elle se laisse toucher de tous ceux qui la courtisent: il suffit qu'on ne la dédaigne pas, pour l'approcher; & comme le soleil éclaire tous les hommes qui ne fuyent pas sa lumiere, elle se communique à tous ceux qui la recherchent. Il n'y a que celle que la science a enveloppée, qu'on ne peut découvrir. Les chemins qu'elle

a frayer pour l'aborder , l'ont renduë inaccessible : ce qui devoit nous y conduire, nous en écarte ; & l'homme peut s'assurer de la méconnoistre toutes les fois qu'il employe la science pour la trouver. La nature a mis auprès de nous ce qui peut nous rendre meilleurs , elle a attaché nostre bonheur à nostre volonté : comme elle condamne toutes ces habitudes qui ne nous emplissent la teste que de fumée, elle n'approuve point de science qui ne nous enseigne la vertu , elle rejette toutes ces hautes connoissances dont les sçavans font vanité , elle les estime des inventions de l'oïveté , & des divertissemens qui après avoir arresté quelque temps nostre esprit , le laissent dans le desespoir de pouvoir la trouver.

Ces Arts qu'on appelle Liberaux , ne font que les entretiens des enfans ; il faut estre grimaud pour les apprendre , & un homme ne peut s'y arrester plus long-temps , qu'il est incapable des sciences plus élevées : s'ils commencent ses études , ils ne les achevent pas : s'ils font nostre apprentissage , ils ne doivent pas estre nostre occupation ; & s'ils contribuent à nous rendre sçavans , ils ne contribuent pas à nous rendre vertueux.

Aussi Seneque ne reconnoist qu'une science qui nous enseigne la sagesse , qui nous apprend l'honnesteté avec l'art de bien dire , & qui nous mettant dans un état de liberté , nous inspire ensemble la prudence des Politiques , la valeur des Conquerans , & la constance des Philosophes. Mais elle est si glorieuse , qu'elle ne peut recevoir de rivale , elle ne souffre pas qu'on luy donne des alliées qui luy soient inferieures , & elle penseroit trahir sa propre grandeur , si elle les admettoit en sa compagnie. Comme les desseins des Rois ne relevent pas des opinions de leur peuple , & que les Conquerans bannissent de leurs conseils les avis qui ne conduisent pas à la fin qu'ils se sont proposée ; la vertu rejette tout ce qui ne fait pas à son propos , elle ne retient que ce qui luy est nécessaire ; & comme elle juge que c'est une injustice en un avare , que de souhaiter des biens qui luy sont superflus , elle estime que ce seroit une espece d'intemperance en un Philosophe de vouloir plus connoistre qu'il n'a besoin.

On ne doit pas juger de la sagesse d'un homme par le nombre des choses qu'il a apprises. La Religion s'offense quand on étudie ses mysteres pour les

sçavoir plutôt que pour les révéler ; elle veut que l'utilité soit le but de nos travaux ; & elle ne nous permet pas que nous soyons du nombre de ceux qui passent toute leur vie à rechercher la vérité sans l'aimer. Quand Dieu mit l'homme dans le paradis terrestre , il ne luy inspira que la connoissance des choses qui luy sont nécessaires ; quoy-que les faveurs dont il l'honora, fussent excessives , il limita sa science , il ne voulut pas qu'il sût ce qui ne luy pouvoit profiter ; & au sentiment de Toſtat , il ne luy envoya pas les animaux nez de corruption pour les nommer , parce que leur connoissance luy estoit inutile. La trop grande science est toujours insolente , elle enfle , & elle n'édifie pas. Comme on ne trouve pas de conquérans qui ne soient superbes , on ne voit point de sçavans qui ne soient orgueilleux ; & les Theologiens sçavent bien que les Demons ne se sont écartez de leur devoir , que pour avoir eu trop de connoissance.

Aristote a crû que les grands hommes estoient souvent extravagans , qu'ils avoient des boutades qui approchoient de la folie , que leurs transports surpassoient leur raisonnement , & qu'ils ne

pouvoient rien produire au dessus du commun , qu'ils ne fussent à demi furieux. Les grands esprits que l'Antiquité met au nombre des prodiges , n'ont pas esté toujours les plus sages ; on a trouvé à redire à leurs œuvres aussi bien qu'à leur vie ; ils ont écrit de belles choses , ils nous en ont laissé de ridicules ; & leurs disciples confessent qu'ils ont eu des intervalles durant lesquels ils n'estoient pas plus raisonnables que les insensés. Quoy-que ce langage choque l'opinion commune du peuple , & que les avantages de la science l'obligent de la révéler par tout où il la rencontre ; cependant il m'est avis qu'il n'est pas bien difficile de l'attirer dans ce sentiment , & le faire avouer , que les sçavans d'aujourd'huy ne sont que des agréables rêveurs qui folâtrant avec autorité , & qui enseignent des sottises avec approbation. Car que font tous nos Docteurs quand ils nous apprennent à définir chaque chose par les attributs qui luy sont essentiels , à séparer la nature de ses propriétés , & appuyez sur la force de deux propositions , inferer que la vertu est un genre , que la justice & la prudence sont les espèces , & que la vertu est separable de la

temperance, & que la temperance ne peut estre séparée de la vertu. Quel profit tirons-nous de ces formalitez ? que nous sert-il de sçavoir composer un discours en forme, de reduire un argument à l'impossible, de former des sophismes pour embarrasser les ignorans, & employer des dilemmes & des inductions pour surprendre les plus habiles ? Quels avantages pouvons-nous esperer de la connoissance de la Physique, de sçavoir que la terre est solide; que Dieu peut par puissance absoluë détacher la forme de la matiere; qu'il unit, quand il luy plaist, deux formes substantielles en un mesme composé; & que la substance en produit une autre, par l'entremise des accidens à qui elle communique sa vertu ? Que nous sert-il de connoistre les influences des cieux, de sçavoir que les planettes sont corruptibles, que le soleil est mixte, & non pas un pur element, que les astres sont inanimez, & que toute la terre n'est qu'un point, si on la compare au ciel qui l'environne ? Enfin, quel profit tirons-nous, quand nous avons appris des Theologiens, que Dieu est infini, que l'unité de sa nature s'accorde avec la trinité de ses personnes, que le Pere

engendre son Verbe de toute eternité, & que le Pere & le Fils produisant le Saint Esprit, luy communiquent toutes leurs perfections ?

Ne seroit-il pas plus à propos que toutes ces sciences fussent bannies des Ecoles, qu'elles ne nous entretinssent de tant de choses inutiles, qu'elles reglassent nostre volonté plutôt que nostre esprit, & qu'elles nous appriussent à vivre plutôt qu'à disputer ? Ne seroit-il pas plus à souhaiter que la Logique qui embellit nos discours, qui examine les propriétés de nos paroles, & qui fait gloire de nous découvrir la verité par la subtilité de ses argumens, nous apprist à reformer nos mœurs, & à mépriser tous ces vains amusemens d'esprit, qui profitent aussi peu aux sages, qu'ils nuisent aux ignorans ?

Ne vaudroit-il pas mieux que la Geometrie enseignast aux riches à borner leurs desirs, & à partager une partie de leurs revenus avec les pauvres, que de leur apprendre à mesurer la hauteur de leurs bastimens, & l'étendue de leurs campagnes ? Ne seroit-il pas à desirer que les Theologiens nous découvriussent le moyen d'aimer Dieu plutôt que de le connoistre ; & qu'au lieu de nous

informer de son essence, & nous faire concevoir subtilement la trinité de ses personnes par l'unité de sa nature; ils nous apprirent à adorer ce que nous ne pouvons comprendre, & à nous détacher de tout ce qui nous est plus cher au monde, pour nous unir à celui qui doit posséder toutes nos affections?

Mais toutes les sciences se plaisent tellement dans la douceur du raisonnement, qu'elles ne s'arrêtent qu'aux paroles qui le composent; elles divertissent l'esprit, & n'exercent pas la volonté; elles polissent nos discours, & elles ne reglent pas nos actions; & routes les difficultez qu'elles proposent, ne sont que pour divertir leurs amans: si-bien que la plus grande partie de nos sciences ne sont, à proprement parler, que de specieuses rêveries; & je ne croy pas que celui-là offenserait les sçavans, qui diroit que la science est un songe de ceux qui veillent, & le songe une science de ceux qui dorment. Ces défauts seroient supportables en la science, s'ils n'estoient suivis de plus dangereux, & si après avoir entretenu ses martyrs de choses qui ne viennent pas en usage, elle ne les rendoit impies ou insolens. Car

comme elle est d'une humeur orgueilleuse, qu'elle ne souffre pas qu'on luy résiste, qu'elle s'étend indifféremment sur tous les objets, & qu'elle n'est pas moins ambitieuse de pénétrer dans les mystères de la Foy, que dans les secrets de la nature; elle sert d'appuy aux vices, elle s'attache à ce qui a de plus d'apparence, & non pas à ce qui a plus de vérité; & par une injustice contraire à celle de l'idolatrie, elle employe ce qu'elle a de plus divin, à pointiller la Religion, ou à en renverser les maximes & les principes. Mais pour ne pas décrediter la science sans fondement, n'est-ce pas elle qui a si souvent changé la face du Christianisme? Les Philosophes ne sont-ils pas devenus les premiers herétiques? Les siècles les plus sçavans n'ont-ils pas panché toujours plus du costé de l'athéisme que de la Religion? & a-t-on jamais vu l'Eglise plus démembrée, que lorsque les Ecclesiastiques ont entrepris de disputer sur ses decrets & son pouvoir. La diversité de leurs opinions a étouffé la charité qui devoit les unir; ils ont cessé d'estre Chrestiens, quand ils sont devenus sçavans; le desir qu'ils ont eu de remporter l'avantage sur leurs antagonistes,

ner, que l'école de Zenon ait autrefois esté la plus auguste, puisqu'elle n'a encore produit que des fantômes; que la félicité dont elle entretient ses disciples, n'ait fait que des bienheureux imaginaires; & que ce sage qu'ils nous ont promis, passez tant de siècles, n'ait encore paru qu'en idée. Ils ajoutent, qu'il faut qu'elle ait esté bien peu établie, puisqu'elle n'a pû conserver son innocence en sa justice; qu'elle ait trouvé la fin de sa gloire dans le tombeau de ses auteurs, & qu'elle ait esté obligée à emprunter la plume d'un de ses disciples, pour conserver la mémoire de ses anciennes grandeurs. En effet, si Seneque ne l'eût ressuscitée dans ses œuvres, & s'il ne luy eût rendu par son éloquence, cet éclat que le temps & la malice de ses jaloux luy avoient ravi, ses preceptes seroient ensevelis dans le silence, leurs paradoxes nous seroient inconnus, nous travaillerions encore aujourd'huy pour sçavoir le nom de celuy qui l'a commencée; & tous les Historiens ne sçauroient nous apprendre à qui Aristote doit le commencement de ses querelles, ou à la honte de Zenon, ou aux effronteries des Cyniques. Ces reproches ont quelque ap-

arence de vérité: & comme ceux qui les forment, sont préoccupés de passion, on peut soutenir, qu'ils ont le même bonheur que les furieux, qui prononcent souvent des oracles sans y penser. Car bien que je m'intéresse dans l'honneur de mes maîtres, & qu'il me soit plus avantageux de parler en leur langage, que de m'accommoder aux faiblesses de leurs ennemis: je confesse pourtant avec eux, que le sage qu'ils approchent si près de leurs Dieux, & que l'Académie met si peu loin des choses fabuleuses, n'a encore paru que dans leurs écrits; & que si on a vû des hommes qui luy ont basti des temples, il ne s'en est pas encore trouvé qui aient chargé ses autels que de vœux pour sa naissance. Aussi le Philosophe Romain, qui est si injustement condamné, pour avoir égalé son sage à son Jupiter, & d'avoir uni en sa personne les infirmités d'un homme avec la félicité de ses Dieux, ne prétend pas tant d'en dépeindre l'original que la copie: & qui examinera bien le sens de ses paroles, avouera qu'il ne nous en propose que l'idée, & qu'il cherche de nous conduire à un objet par le miroir qui le représente.

ont rendu leurs intentions suspectes, mesmes aux Infideles ; & ces aveugles ont eu assez de lumiere pour voir que ceux qu'on regardoit comme pilliers de l'Eglise, ravissoient l'assurance à sa croyance, l'évidence à sa doctrine, & l'autorité à ses Conciles.

Toute l'Europe ne se plaint-elle pas aujourd'hui de la Medecine ? Ses remedes ne sont-ils pas aussi cruels que perilleux ? Les querelles de ses Docteurs n'ont-elles pas fait perir la plus grande partie des hommes ? Les Medecins ne font-ils pas impunément trafic de nôtre corps, quand quittant l'opinion de leurs Maîtres, ils font experience des medicamens aux dépens de nostre vie ? & ne voit-on pas tous les jours, qu'ils envoient la mort aux malades avec les breuvages qui devoient les guerir ? Nos cimetieres sont tout remplis de leurs victimes ; les marbres qui les cachent, ne parlent que de leur injustice ; & si les cadavres qu'ils couvrent, n'avoient perdu le sentiment, ils leur reprocheroient ouvertement leur temerité & leur ambition. Ils diroient à tout le monde, qu'ils sont privez de vie pour avoir employé trop de moyens pour la conserver ; que l'art a avancé

leur sepulture ; & que le nombre des Medecins est l'unique cause de leur mort. Si-bien que la science qui a esté inventée pour nous divertir ou pour nous soulager, s'est changée en nostre supplice ; & il seroit à souhaiter pour le bien commun, que comme elle est bannie des Turcs & des Barbares, elle fust inconnüe aux Chrestiens. Car comme elle se persuade que la cause qui la produit, est infaillible ; elle s'obstine en ses determinations, elle n'approuve point de conclusions qu'elles ne soient tirées de ses principes ; & appuyée sur leur certitude, elle inferre des consequences aussi dangereuses, qu'elle les juge évidentes. Enfin, la science est un mal immortel, sa fureur n'est pas bornée, sa malice est independante du temps ; & elle n'est pas moins funeste à l'homme, quand elle luy decouvre une fausse doctrine, que quand elle invente des raisons pour la défendre, ou la luy persuader.



DISCOURS IV.

Que les bastimens & les jardins des Grands ne sont pas tant les inventions de la nécessité, que de la vanité & de l'opinion.

BIEN-QUE je déclare la guerre à la Philosophie dans le Discours precedent, & que par un raisonnement que je tire des Ecrits de Seneque, je découvre assez librement sa vanité & sa tromperie; je croirois pourtant offenser la justice qu'on observe si religieusement dans l'Ecole, si je ne permettois à ses partisans de la défendre, d'appeller de ce jugement pour plaider sa cause, & de publier ses perfections après avoir écouté ses défauts. Ses avantages sont si considerables, qu'il faut ignorer son merite, pour la traiter avec tant de mépris, & avoir perdu la raison, pour ne pas estimer la plus noble & la plus divertissante de ses filles. Quelques-uns ont crû que nous devions tout nostre bonheur à l'observation de ses maximes, que la possession faisoit nostre gloire; & que si nous

vivions par le moyen des Dieux, nous devenions vertueux par l'aide de la Philosophie. Enfin, ils ont bien osé dire que nous luy estions plus obligez, qu'à la nature qui nous a produits; que si nous avions reçu l'estre du ciel, nous avions reçu la vertu de la science; & que comme la vie vertueuse est beaucoup au dessus de celle qui nous est commune avec les bestes, nous serions plus redevables à ses instructions qu'à la bonté de Dieu, si ceux-cy estoient aussi-bien les auteurs de la science que de la vie.

Il est aisé de confirmer ce discours par la grandeur de ses emplois, & de juger de l'excellence de sa nature par les differens effets qu'elle produit dans le monde. Car quoy-que le plus glorieux de ses offices soit de nous découvrir la verité par ses lumieres, de nous enseigner à reverer Dieu comme nostre souverain, & de regarder nos prochains comme les membres de nous-mêmes: encore-qu'elle se charge du soin d'instruire les Princes, de ranger leurs sujets à l'obeissance, d'apprendre aux peres de famille à conduire leurs enfans, & de fournir aux Politiques ces belles maximes qui retiennent leurs

leurs valets y deviennent fainéans, les maîtres d'hôtel y ferrent la mule, & les peuples qui les fréquentent, y apprennent insensiblement la vanité & l'insolence. Il est des maisons comme des villes; les plus grandes sont communément les plus déréglées: on ne vit pas plus vertueusement dans un palais pour y vivre plus à son aise, le vice suit la bonne chère; & soit que la liberté ou l'abondance facilite le chemin du péché, l'expérience nous fait voir que ceux qui les occupent, sont presque toujours dépravés.

Mais aussi voit-on que la Justice divine se sert des ouvrages des Grands pour les punir; qu'ils tremblent au milieu de leurs paradis; qu'ils appréhendent la mort sous les voûtes dorées qui les couvrent; qu'une ouverture de muraille les étonne; qu'un craquement de soliveaux les met hors de contenance; & qu'ils se croient proche de leur fin, toutes les fois que le vent casse une vitre de leurs fenêtres, ou qu'il enlève une tuile du toit de leurs chambres. Les lieux d'assurance ne sauraient les mettre en sûreté; & ils ne sont pas moins effrayés, quand ils voyent un tapis se détacher de la muraille, que lorsqu'un tremblement de terre soulève les fondemens de leurs demeures.

Que j'estime bien plus heureuse la condition de nos premiers pères, quand négligeant l'Architecture ils se contentoient des logemens que la nature leur avoit bastis; les autres qu'elle avoit enfoncés dans les rochers, leur servoient de retraites; les campagnes leur tenoient lieu de parterres; un gros terrain couvert de mousse faisoit leur niche; & comme la vanité ne leur avoit pas encore appris l'art d'embellir leurs logemens, ils prenoient les cavernes pour les lieux de plaisance. Si la nécessité les obligeoit de bastir des maisons, l'art n'y avoit point de part, la terre sans estre creusée y servoit de fondemens, la bouë meslée avec la paille en estoit la matière, la dépouille des arbres en fournissoit la couverture, & deux fourches entrelassées de chaque côté en soutenoient toute la pesanteur. Les petits logis qui les garantissoient des outrages des elemens les assûroient contre les bestes farouches: & ils vivoient plus heureux dans ces cabanes, que ne sont les Princes d'aujourd'huy dans leurs superbes palais. Car ils estoient libres sous le chaume & la mousse, & ceux-cy sont esclaves sous l'or & l'ivoire; ils trouvoient le contentement des bienheureux dans la pauvreté, & ceux-cy rencon-

trent les miseres des damnez dans l'opulence. Quoy-qu'ils possèdent tout, ils ne sont jamais satisfaits ; & il semble que le ciel ne leur a donné des richesses que pour les rendre eternellement malheureux.

Ces hommes qui ont ignoré l'usage des edifices, qui ont vécu dans les forests, qui n'ont basti que pour se défendre contre les intemperies des saisons, passoient leur temps avec plaisir ; leurs nuits n'estoient pas interrompuës d'inquietude ; & ils se réveilloient aussi agreablement le matin, qu'ils s'étoient endormis le soir auparavant. Nos soins ont commencé avec l'art de bastir : ces bastimens qui nous environnent, nous ravissent le repos ; & on peut dire que nous sommes devenus miserables, quand il nous a fait sortir des huttes & des vallées pour habiter des palais & des hostels. Aussi le sage qui connoît la vanité de nos maisons, les méprise : il s'en sert comme de refuges, & non pas comme de demeures ; il les regarde comme des fortresses que la necessité a inventées pour se garantir des injures de l'air ; & sans se mettre en peine de quelle matiere elles sont composées, il loge son bonheur dans sa vertu & dans sa conscience. Il juge

que son logis est assez somptueux, quand il a la vertu pour hostesse ; il considere les edifices des nobles comme des sepulcres des vivans ; il les appelle des retraites d'hommes qui sçavent se cacher, & non pas vivre, & qui ont le cœur assez bas pour aimer leurs prisons, & non pas assez de courage pour les mépriser.

Ceux qui se plaisent dans les jardins, ne sont pas plus excusables ; & quelque pretexte qu'ils prennent pour en autoriser les usages, ils ne peuvent éviter la censure des Philosophes. Les plaisirs que ceux-là se vantent d'y goûter, ne leur semblent pas assez purs pour les y arrester ; & quelques avantages qu'ils se promettent de leur culture ou de leurs beautés, ils n'ont pû encore obliger ces hommes raisonnables à les approuver. Ils les condamnent, parce qu'ils les jugent inutiles à la sagesse, & ils font des invectives contre leurs auteurs, parce qu'ils ne nous entretiennent que de choses vaines ou étrangères. Socrate qui a si parfaitement connu l'injustice & la bassesse de nos divertissemens, bannit cet exercice de son Ecole, il prefere les villes à la contrée, il veut que ses disciples soient des citoyens, & non

pas des paysans ; & sçachant bien que les fleurs & les arbres sont sans parole, il leur persuade par son exemple à ne pas consulter des maîtres qui peuvent bien contenter leurs yeux, & non pas leurs oreilles.

Je sçay bien que les Romains ont fait état des jardins, que les plus illustres d'entre eux y ont vécu, qu'ils se sont détachés des soins de l'Empire pour les cultiver, & qu'une grande partie de leurs sages s'est retirée dans leurs enceintes, pour mieux vaquer à la Philosophie. Je sçay bien que les parterres sont amis des Muses, que les beaux esprits s'y divertissent, que la plupart des œuvres que nous admirons, y a esté conçüe, & que leurs ombres ont souvent plus servi aux Sçavans que les Academies & les Conférences. Je sçay bien que c'est-là que les Poètes ont composé ces vers qui ont animé les hommes aux actions glorieuses ; que les Orateurs ont fait les panegyriques de la vertu ; & que les Philosophes nous ont appris à couler nos jours en repos, à combattre le malheur avec résolution, & à attaquer la mort sans effroy. Mais aussi je sçay bien que les jardins ne sont faits que pour nous divertir, qu'ils sont

les sejours ordinaires des hommes inutiles, & que la plupart d'entre eux ne les cultive que pour s'y recréer. Il s'en trouve de si attachez, qu'ils en font toute leur occupation ; ils passent leur vie à remarquer la bigature des fleurs, ils ne bastissent des galeries que pour s'y promener, ils n'inventent des labyrinthes que pour avoir le plaisir de s'y perdre ; & s'ils y font couler des ruisseaux & des fontaines, ce n'est pas tant pour s'y rafraîchir, que pour s'endormir au bruit des eaux qui en découlent. Ils dépensent une partie de leurs revenus à acheter des oignons, ils font venir des plantes des pays étrangers, ils n'estiment beau que ce qui estoit inconnu dans les jardins de leurs ancestres ; & ils ne seroient jamais satisfaits, s'ils ne jugeoient d'avoir enfermé dans les leurs toutes les raretez de la terre.

Quel épanouissement de joye ne témoignent-ils, quand leur jardin leur a fait une fleur nouvelle, qu'une tulippe a bien marqué, qu'une anemone a doublé à proportion, & qu'un œillet a mêlé agreablement le sang & le lait parmi ses feuilles ? Mais aussi quel plaisir ne conçoivent-ils pas, quand les vers ont troué un oignon dans une

planche , que le soleil a desseiché une plante dans un violier , que le vent ou le froid a fait mourir un arbrisseau contre la muraille ? On les voit aussi affligez de leur perte , que de celle d'un Royaume ; & je ne sçay s'ils ne prefereroient pas la mort du plus cher de leurs amis à celle d'une tulippe ou d'une anemone. Quelle plus fâcheuse occupation pouvoit inventer la curiosité pour se tourmenter , que de s'engager à cultiver un jardin , employer ses soins à conserver des fleurs , & convertir le plus innocent des exercices en des sujets de douleur & de vanité ?

Si donc le ciel nous permet l'usage de quelques-uns , servons-nous-en comme de lieux de rafraîchissement , & non pas comme de retraites de l'oïveté ; que ses berceaux soient pour nous délasser , & non pour nous y endormir ; que ses cabinets soient bastis pour nous y entretenir avec des morts , & non pas avec des débauchez ; & que tout ce qui s'y rencontre , serve à nous divertir honnestement , & non pas à nous occuper. Ne donnons pas plus de prix aux choses qu'elles ne valent ; jugeons de la beauté de nos jardins sur le rapport des sages , & non pas des curieux ; & apprenons

nous d'eux que toutes ces étoiles odoriferantes que nous estimons tant , ne sont qu'un peu d'herbe bigarrée de couleur , & pour user des termes d'un Poète Grec , des halénées des Zephyrs qui durent peu de jours , & qui ne flattent nos yeux que pour nous faire mieux sentir leur perte , quand elles ont changé le lieu de leur gloire en tombeau.

DISCOURS V.

*Que la pompe des habits découvre
l'impudicité ou l'ambition de
ceux qui les portent.*

L'HOMME a tant d'inclination pour le bien , qu'il n'en sçauroit perdre l'amour ; les impies le recherchent dans leurs débauches , les damnez qui desesperent de l'obtenir , le souhaitent , & ils ne peuvent s'empescher d'aspirer à sa possession , bien-qu'ils soient dans l'impuissance d'en jouir. Comme sa presence fait leur bonheur , son absence cause leur supplice , l'impossibilité de l'acquiescer ne diminuë pas leurs desirs , ils luy sont fidèles au milieu de leurs tourmens ;

& quelques efforts qu'ils fassent pour en perdre l'affection, ils ne sçauroient le bannir de leur volonté, sans luy faire une extrême violence. Ils aiment Dieu, quoy-qu'ils soient ses ennemis; & ils reverent la vertu en la personne de ses amans, bien-qu'ils ne soient plus dans l'état de la pratiquer. Cette violente passion est un témoignage évident de leur pauvreté: ils s'attachent au bien, parce qu'ils sont indigens; & ils ne soupièrent après Dieu, que parce qu'il peut luy seul satisfaire à leurs besoins.

Encore-que l'amour que nous avons pour la beauté, ne soit pas si naturel que celui que nous avons pour la bonté; que l'un soit fondé en nostre estre, & l'autre en nostre volonté; que l'un soit une inclination de la nature, & l'autre un pur effet de l'opinion: il n'est pourtant gueres moins general, & je ne sçay si on pourroit trouver des nations sous le ciel qui n'en fussent atteintes. Les Meridionaux qui bannissent la cour & le bal de leurs assemblées, ne méprisent pas les ornemens; ils se parent toutes les fois qu'ils veulent paroître en public; & jugeant que les habits relevent la beauté de leurs corps, ils se servent de tout ce qu'ils ont de plus rare, pour se vestir. Ils

ajustent les houpes des aigrettes à leur teste, ils attachent les diamans & les perles à leurs oreilles, ils polissent les peaux de bestes pour se couvrir, ils approchent les os des poissons de leurs corps pour en augmenter la noirceur; & comme si la pompe de leurs habits rendoit leurs personnes plus honorables, ils tirent vanité de la richesse de leurs vestemens. Cette passion pour estre déreglée, ne leur semble pas criminelle; elle a des qualitez qui la rendent glorieuse; sa façon d'agir est une copie de celle de Dieu; & donnant au corps une beauté qu'il n'avoit pas, elle fait connoître que sa recherche n'est pas tant une preuve de son indigence, que de sa liberalité. Elle orne le corps comme le temple de Dieu, & il luy est avis qu'elle respecte la Divinité qu'il enferme, toutes les fois qu'elle l'environne d'ornemens étrangers.

Les Politiques, qui se vantent de conduire les Etats, imitent la nature en ce sujet; & comme celle-cy distingue les animaux mâles des femelles par des marques exterieures, ils établissent une difference de personnes par la diversité des habits. Ils couvrent les Rois de pourpre pour les rendre venerables à leurs

su jets, ils donnent des robes aux Senateurs pour faire connoître leurs offices, ils séparent les nobles des roturiers par la Toison & la Jartiere; & ils veulent que les ornemens soient aussi-bien les recompenses, que les marques de leur valeur. Mais cette judicieuse façon de s'habiller est maintenant hors d'usage, l'opinion en a aboli le motif: on ne se vest plus aujourd'hui que pour paroître; les nobles ne portent leurs ornemens que par vanité; & comme la bassesse est honteuse, le peuple ne prend les habits des Grands que pour démentir sa condition. Il est bien difficile de discerner aujourd'hui un Marchand d'un Gentilhomme par son vestement, un mesme drap les couvre tous deux; & s'il estoit permis de juger du merite d'un homme par ses habits, je ne sçay si les simples ne préféreroient pas souvent un Bourgeois à un Chevalier. Les femmes des citoyens sont aussi-bien mises que nos Damoiselles; les perles & les rubis qui estoient auparavant les ornemens des Princesses, parent leurs doigts & leurs gorges; les Indes n'ont rien de précieux qu'elles ne le fassent voir sur leurs corps; & il s'en trouve de si coquettes parmy elles, qu'elles ne changeroient pas leurs

atours avec les bagues & les joyaux des femmes de condition. Mais comme les unes & les autres sont inexcusables, elles ne trouveront pas étrange si je les entreprends de compagnie, si je leur fais voir qu'elles ne peuvent se parer sans peché, & qu'elles ne se rendent pas moins suspectes d'impudicité que d'ambition, toutes les fois qu'elles se vestent avec excès.

La nature a tant de rapport avec la verité, qu'il n'y a rien dans le monde qui puisse la corrompre. L'art qui se picque de l'imiter, n'a pû encore débaucher ses ouvrages; la pourpre qui fait les Rois, & le froc qui fait les Ermites, n'altère pas son visage; & quelque artifice qu'employe l'industrie pour rehausser ou amoindrir sa beauté, elle n'en sçauroit déguiser les traits ny les lineamens. On voit des femmes si charmantes, qui donnent de l'amour aux hommes, en dépit des haillons qui les couvrent; & il s'en trouve de si mal partagées de la nature, que toutes les inventions des courtisannes ne sçauroient rendre agreables. L'éclat de leurs habits découvre leurs défauts; elles ne sont jamais plus difformes que lorsqu'elles sont bien parées; tout ce qui devrait les em-

bellir, les rend odieuses ; & elles font confesser à ceux qui les regardent , que si les ornemens diminuënt quelquefois la grace des belles , ils augmentent toujours les imperfections des laides. Si ce principe est veritable , Mesdames , & si l'experience vous oblige de l'avouër , bien-que ce soit avec un peu de difficulté ; pourquoy consumez-vous tant de temps à vous vestir ? à quoy bon tout ce fard dont vous vous rougissez les jouës & les lèvres ? & que vous servent toutes ces perles que vous faites griller à vos oreilles ? Si vous estes difformes , tous ces ornemens accroissent vostre laid-
 deur ; vos taches se découvrent , quand on les approche de la beauté de vos habits ; & vous ne portez rien de plus inutile sur vous , que ce que vous employez pour cacher vos défauts. Je sçay bien que vous vous persuaderez que vous estes belles , & qu'on offenseroit la civilité que vous vous imaginez estre dûë à vostre sexe , si on ne disoit le mesme avec vous. Mais si vous le croyez , pourquoy dementez-vous vostre jugement par vos actions ? pourquoy cherchez-vous des ornemens pour vous couvrir , & confessez-vous tacitement que vous estes laides , puisque vous avez besoin

d'une beauté étrangere pour relever la vostre ? La pureté est ennemie du déguisement , il n'y a que la vilainie qui est honteuse ; les choses honnestes ne souffrent pas qu'on les cache ; & une femme doute assurément de ses perfections , quand elle employe les perles & la soye pour acquerir le nom de belle.

Il est vray que les excuses qu'en apportent les plus spirituelles , ont quelque apparence. Car elles disent que c'est pour plaire à leurs maris ; & comme leur bonheur consiste en la possession de leurs bonnes graces , elles doivent employer tous leurs soins pour les acquerir. Mais elles ne prennent pas garde , qu'en voulant conserver l'amour d'un homme , elles perdent celuy de Dieu ; qu'en contentant leurs maris , elles font des autres impudiques ; & qu'en commettant des adulteres sur leurs visages , elles font naistre des desirs illegitimes dans les compagnies. Quelle folie en une femme de préférer une peinture à elle-mesme , bannir la nature de son visage pour y coller un peu de vermillon , & perdre son jugement en apprehendant celuy de son époux ? Il faut conclure qu'elles passent sans doute pour difformes en leur opinion , puisqu'elles se falsifient le

teint, & qu'elles desagrément premièrement à leurs yeux, puisqu'elles cherchent des choses hors d'elles-mêmes, pour plaire aux autres. Enfin, tout ce qu'elles apportent pour s'excuser, les condamne; & sans que les Philosophes fassent leur procès, elles peuvent estre suffisamment convaincues par leur raisonnement. Car si elles sont belles, pourquoy se déguisent-elles en tant de façons différentes? & si elles sont difformes, pourquoy trahissent-elles leurs défauts par le fard & les ornemens? Ce dilemme met les moins déréglées au désespoir: ceux qui n'ont pas perdu toute la honte, avouent qu'elles ne peuvent se parer sans peché, que leurs habits offensent leur conscience aussi-bien que leur honneur; & que si l'adultere est odieux, parce qu'il viole la pudicité, le luxe des habits doit estre abominable, parce qu'il corrompt la nature.

Les Dames Chrestiennes qui vivoient dans l'Eglise primitive, estoient bien éloignées de cette humer de s'habiller; elles méprisoient les ornemens, parce qu'ils estoient les marques du peché; elles ne se vestoient jamais, qu'elles ne pensassent à la nudité de leur mere; & comme elles estoient chastes & peni-

tentes, elles ne vouloient point d'habits qui ne leur fissent ressouvenir de sa desobéissance. Elles s'imaginoient d'aller aux funerailles, toutes les fois qu'elles estoient obligées de se couvrir; & jugeant des miseres de leurs conditions par la grandeur de leurs peines, elles se croyoient condamnées à la mort, puisqu'elles estoient forcées de porter les marques des criminelles. Estant les filles d'Eve elles se contentoient de cacher leur nudité, une piece de drap servoit pour les couvrir; elles eussent crû pecher contre la justice, si elles se fussent vestuës plus pompeusement que leur parente; & faisant gloire de la pauvreté de leurs habits, elles apprenoient à celles de nôtre siecle, qu'il n'y a point de beauté que celle de la vertu, point de blancheur que celle de la pureté, point de rougeur que celle de la honte, & point de majesté & de lustre que celui de la modestie.

Si les femmes du monde prenoient la peine de consulter quelquefois leurs Directeurs sur ce sujet, & si ceux-cy avoient assez de candeur pour leur faire vdir leur injustice comme ils ont de lâcheté pour la couvrir; il y a long-temps qu'elles auroient appris qu'elles ne peuvent recourir à l'artifice sans souiller

Quand Fabius forme un Orateur, qu'il luy enseigne l'art de persuader, qu'il luy montre le moyen d'émailler ses discours, & qu'il luy apprend à grossir ses périodes pour élever la bassesse de ses pensées; quand il déguise la vérité ou le mensonge par l'ironie; qu'il employe l'apostrophe pour faire parler des statues ou des tombeaux; qu'il cherche un babil affecté dans l'anthithese, pour decevoir ses auditeurs; qu'il appelle l'hyperbole pour exagerer des vices éclatans, ou diminuer des vertus véritables, & qu'il invente cent nouvelles façons de parler pour rendre son stile plus florissant: on peut dire, qu'il a atteint la perfection de l'art de bien dire, qu'il s'est rendu le pere de la Rhetorique, qu'il a fait renaistre celle qui luy avoit appris à parler, & d'avoir étalé tous les artifices qui peuvent rendre un Orateur accompli. Neantmoins il faut confesser que ce bien-disant est encore à venir, & que celui qu'on trouve si bien dépeint dans ses œuvres, n'a pas encore monté en chaire, ny plaidé de cause au Barreau.

Qui s'étonnera donc que le Sage des Stoïques n'ait pas encore paru; que ses grandeurs ayent devancé sa nais-

sance; qu'il soit parfait avant l'âge; & qu'il soit devenu l'amant aussi-bien que l'admirateur de la vertu, avant que de l'avoir pratiquée? Ce n'est pas peu de gloire à Seneque de l'avoir élevé à un degré où ses jaloux n'osent le regarder! sans envie; & de l'avoir rendu la honte des Peripateticiens, après l'avoir fait l'étonnement des Cyniques. Un conquerant ne passe pas pour temeraire, pour avoir projeté des desseins que son esprit n'a pû executer; ou qui a employé des vertus heroïques, pour remporter une victoire ordinaire. La valeur seroit sans éclat, si elle estoit limitée, si ses efforts estoient assujettis aux loix de la prudence, & si elle estoit toujours obligée de se renfermer dans les bornes que luy prescrit la Morale.

Cette raison pour estre convainquante, ne satisfait pas les plus opiniâtres; & bien que les Peripateticiens confessent avec nous, qu'il n'est pas plus impossible à Seneque de mettre au jour son Sage, qu'à Fabius ou à Ciceron de former un Orateur parfait: cependant, ils ne peuvent pas bien comprendre, comme ce Sage peut estre sans passions; qu'il soit homme, & qu'il n'en ait pas les défauts; & qu'il soit engagé dans le

leur conscience, & qu'elles sont criminelles toutes les fois qu'elles employent les habits & le fard pour embellir leurs corps & leurs visages. Ce n'est pas estre Chrestien, dit le docte Tertullien, que de falsifier l'ouvrage d'un Dieu qu'on pretend d'adorer, de préférer la fraude à la simplicité qu'il enseigne, de tromper un homme sous pretexte de luy plaire, & de peindre son visage à dessein de le perdre.

Certes il faut bien que les femmes vaines soient acquises au Demon, puisqu'il a tant de pouvoir sur leur volonté, qu'il en tire des services si desavantageux à leur salut; & qu'il a assez d'ascendant sur leurs esprits, pour les induire à fausser le serment qu'elles ont fait au jour de leur baptême. Car si elles veulent s'en informer, elles apprendront qu'elles ont consacré leur liberté au Fils de Dieu, qu'elles ont promis d'estre ses épouses, qu'elles ont protesté de renoncer aux vanitez du monde; & de respecter ses volontez au danger de leur vie. Neantmoins comme si la corruption du siècle les dispensoit du serment de fidélité, elles méprisent ses loix, elles opposent leurs volontez à ses commandemens, & se moquant de la simplicité

de sa doctrine, elles suivent toutes les maximes qui la combattent. Nous ne souffrons pas que nos valets communiquent avec ceux de qui nous avons défiance; on chastie un soldat qui est d'intelligence avec l'ennemi; & c'est un crime punissable en une armée, de sortir de ses lignes pour traiter avec son adversaire. Cependant les femmes Chrestiennes ne craignent pas de consulter le Demon qui est leur commun ennemi, elles font gloire d'estre ses disciples, elles préfèrent ses avis à ceux de JESUS-CHRIST; & sans se soucier qu'elles courent risque de leur salut en le suivant, elles sont satisfaites d'un maître qui leur enseigne l'impudence, la vanité & la prostitution.

Quelques raisons qu'apportent leurs idolâtres pour les excuser, ils ne les sçauroient justifier de peché: leurs intentions ne peuvent pas estre innocentes; elles sont assez coupables, dès qu'elles prennent plaisir à se parer; l'aversion qu'elles ont de se cacher, les rend suspectes; la cour & le bal où elles se plaisent, font douter de leur pudicité; & j'oserois dire qu'elles cessent d'estre honnestes, aussi-tost qu'elles cherchent la compagnie des hommes, pour voir & estre vûë. La beauté est exposée aux ten-

rations , c'est un avantage aussi dangereux à ceux qui le possèdent, qu'à ceux qui le regardent ; & il suffit de sçavoir qu'elle est inutile aux Anges , qu'elle a porté le scandale dans le ciel, qu'elle a causé le second peché dans le monde, pour obliger les femmes à la negliger, & les hommes à en concevoir du mépris.



SECOND TRAITE'.

Du desir.

DISCOURS I.

De la nature du desir.

COMME le Sage est content de soy-mesme, qu'il trouve sa felicité dans son sein, qu'il tire toute sa gloire de la sincerité de sa conscience, & qu'il ne reconnoist rien sur la terre qui puisse le satisfaire que sa propre vertu; on ne doit pas s'étonner s'il rejette les passions, & si après en avoir examiné la nature & les propriétés, il les juge aussi desavantageuses à son repos, qu'inutiles à sa conduite. Leurs mauvais traitemens ont fait naistre son aversion, & il ne les bannit de son ame, que parce qu'elles y apportent toujours la sedition & le desordre. Les discours qu'ont formé les Peripateticiens pour desabuser Senèque de cette creance, n'ont pû encore le persua-

der de s'en servir ; & quelque excessives louanges qu'ils leur ayent données dans leurs Ecrits , ils n'ont sçu empêcher ce genereux Espagnol , de leur faire la guerre , & de les considerer comme des Demons qui s'opposent à la vertu , des tyrans qui conjurent sa ruine , & des sujets qui bravent son autorité & son empire.

Posidonius , qui n'est fameux parmy les Anciens , que parce qu'il a défendu le parti des Stoïques , s' imagine de plaider la cause de ses Dieux toutes les fois qu'il les combat , qu'il exhorte ses disciples à en mépriser l'usage ; & qu'il prouve par des raisons tirées de la Morale , qu'elles ne sont que les maladies des fous , & les jugemens des ignorans. A entendre discourir ce Philosophe , la terre ne porte rien de plus misérable qu'un homme qui en est possédé ; & il suffiroit , à son avis , pour rétablir la vertu dans son Empire , d'en bannir les passions qui en sont les ennemies. Ce sentiment pour estre un peu severe , ne choque pas la raison ; on trouve des Philosophes aujourd'huy qui le soutiennent dans l'Ecole , & qui ne craignent pas d'encourir la censure de quelques Theologiens , en défendant la doctrine des

Infidèles. Seneque blâme l'amour , parce qu'il est toujours intéressé , qu'il considere son avantage en l'objet qu'il recherche , qu'il regarde la fortune , & non pas la personne , & qu'il ne dure qu'aussi long-temps qu'il est soutenu par le profit ou la volupté. Il condamne la crainte , parce qu'elle est ombrageuse , qu'elle devance nos malheurs par sa prévoyance , qu'elle les souffre avant qu'ils soient arrivez , & qu'elle joint le present & l'avenir pour nous rendre miserables. Il combat la tristesse , parce qu'elle est injurieuse à l'homme , qu'elle blesse son esprit , & qu'elle n'offense pas moins l'un & l'autre dans sa moderation que dans son excès.

Mais il n'est jamais plus animé contre les passions , que lorsqu'il s'élève contre le desir , & qu'il montre par des raisons aussi évidentes qu'efficaces , qu'il ne peut avoir d'employ legitime , & qu'un homme ne peut s'en servir sans risquer sa liberté & son repos. Pour bien concevoir cette doctrine , il faut supposer avec Zenon , qu'une action ne peut estre bonne , si elle n'est conforme à la nature. Dans la Morale de ce grand Philosophe , tout ce qui s'écarte de cette loy generale , est vicieux ; & un homme ne peut se vanter

d'estre vertueux, qu'aussi long-temps qu'il agit selon ses règles. Car comme toutes les instructions sont divines, elles n'ordonnent rien qui ne soit equitable; & un chacun est obligé de les suivre, s'il ne veut combattre les intentions de son Auteur. Les Princes qui sont les Dieux de leurs peuples, sont sujets à ces loix; dans le Christianisme on accuse de sacrilege contre Dieu, ceux qui péchent contre ses ordonnances; & personne ne sçauroit les violer sans passer pour un monstre dans l'esprit de tous les hommes. La justice de ses loix rend ceux qui les transgressent, plus coupables; & comme elle est la disciple de la vérité, on ne peut luy estre desobéissant sans offenser sa maîtresse. Tout ce qui ne part pas de ce principe, est vicieux; & on doit s'assurer de tomber dans le precipice, toutes les fois qu'on s'écarte de cette lumière.

De là vient que les Philosophes font une guerre si sanglante au desir; puis- qu'il neglige ses preceptes, qu'il est insatiable en ses poursuites, & que contraire à la nature qui se contente de peu, il ne se prescrit point d'autres bornes que l'infini. La Philosophie toute ingénieuse qu'elle est, n'a pû encore trouver

le moyen de le satisfaire; il est insolent après toutes les précautions; les remèdes qu'elle a inventez pour le guerir, n'ont servi que pour l'enflammer; & on peut luy reprocher de luy avoir appris à souhaiter des biens excessifs, en luy permettant d'en rechercher de mediocres. Car comme il est ambitieux, il medite toujours de nouvelles conquêtes; les tresors qu'il possède, ne le contentent pas; il aspire après ceux qui sont hors de son pouvoir; & comme s'il estoit immortel & infini, il renaît de ce qu'on jugeroit le devoir faire mourir. Un homme qui ne pense qu'à recevoir, oublie aisément les choses qu'il a recherchées; il cesse d'en tirer du plaisir; quand il en jouit; & ayant toutes ses pensées dans l'avenir, il confesse qu'il est pauvre au milieu de toutes ses richesses. Mais sa disette provient de son ingratitude; il est indigent, parce qu'il est méconnoissant; & il n'est misérable, que parce qu'il méprise les biens qu'il a reçûs, pour ne soupirer qu'après ceux qu'il attend.

On n'a pas encore vû un ambitieux content de sa condition; il languit toujours après de nouvelles grandeurs; celles qu'il possède, ne sont que des de-

grez pour s'avancer; il regarde ceux qui le précédent, & non pas ceux qu'il surpasse; & il a moins de plaisir d'en voir plusieurs derrière luy, que d'inquiétude d'en voir un qui le devance. Son désir croist avec sa puissance; & comme il ne considère pas d'où il vient, mais où il tend, il ne luy permet pas de s'arrêter où il avoit imprudemment aspiré. Un impudique aime la nouveauté, il ne s'arrête guere long-temps sur un mesme visage, un mesme objet luy plaist & luy desagrée en peu de jours; & comme s'il perdoit ses appas en l'aimant, il le quitte pour en rechercher un nouveau. Un avare n'est jamais satisfait, il ressemble à l'Enfer qui engloutit tout; les richesses qu'il amasse, irritent sa convoitise; & qui sonderoit bien sa pensée, verroit qu'il souhaite la mort à tous les hommes pour devenir le maistre de leurs tresors. Il suffit d'étudier nos inclinations pour confirmer toutes ces veritez. Nous ne perdons jamais l'envie d'accroistre nos revenus, nous avons peine de croire que nous soyons assez riches; nostre fortune nous déplaist, quand nous la comparons avec celle de nos voisins; souvent par une humeur étrange nous appellons injures, les faveurs qu'on nous

a faites; & nous laissant surprendre au soupçon, nous nous croyons offensés, quand les choses ne correspondent pas à nostre attente. Cette passion déreglée fut la cause de la mort du premier des Empereurs: ce vaillant Prince fut massacré pour n'avoir pû satisfaire aux souhaits de ses partisans; l'orgueil & la convoitise de ses amis luy furent plus fatales que la rage de ses jaloux; & il se vit percer les costes au milieu du Senat, par ceux qu'il avoit obligés, mais qu'il n'avoit pû assouvir. Quoy-qu'il usast libéralement de sa victoire, & qu'il ne s'en réservast rien que le pouvoir d'en partager les dépouilles entre ses soldats, il n'a pû les rendre contents, puisqu'ils demandoient tous ensemble ce qu'un particulier pouvoit souhaiter.

Si l'homme qui desire, est insatiable, il n'est pas moins inconstant; & quoy-qu'il appete tout, il ne laisse pas d'estre irresolu en ses desseins. Il change de souhaits selon les objets qui se presentent, il quitte un bien véritable pour en choisir un apparent; & comme il est libre en sa volonté, il s'étend sur tout ce qu'il juge luy estre utile ou agreable. L'esperance d'un nouveau bien émeut ses puissances, & produisant des desirs

differens dans l'appetit raisonnable, elle l'enflamme d'autant plus qu'il trouve de difficulté pour l'obtenir. Le bien d'autrui luy paroist toujours avec plus de charmes, que celui qu'il possède ; & il suffit de sçavoir qu'une chose est hors de son pouvoir pour l'obliger à l'aimer. Car comme il est malheureux en son choix, & qu'il ne rencontre presque jamais un bien absolu qui le contente ; il estime celui qu'il n'a pas, il doute de la verité de celui qu'il a acquis ; & n'y estant attaché que legerement, il quitte aisément un bien mediocre pour aspirer à un meilleur. Nos desirs ont tant de rapport avec les choses que nous souhaitons, qu'ils en suivent tous les mouvemens ; ils changent de condition, quand elles changent de visage ; ils diminuent leur violence, quand elles perdent quelque chose de leurs avantages ; & par un pouvoir contraire, ils augmentent leurs inquiétudes, quand elles se font voir avec de nouvelles beautés. De là vient que nous sommes presque toujours differens de nous-mêmes, que nos dernières resolutions combattent nos premiers desseins, que nous soupçons après ce que nous avons méprisé, que le repentir succede à nos vœux, &

que nous sommes aussi peu satisfaits dans les richesses que dans la pauvreté.

Mais quoy-que les objets entretiennent nos desirs, qu'ils soient les premières causes qui les émeuvent, & qu'on puisse leur imputer leur dérèglement & leur desordre ; ils ont pourtant besoin de l'opinion pour se faire estimer des hommes : leurs charmes ne sont pas assez puissans pour séduire nostre esprit sans approbation ; & ils n'y feroient que de legeres impressions, si ce volage conseiller ne parloit en leur faveur. Tous ces biens que nous prisons tant, n'ont rien de recommandable que nostre admiration ; ils ne sont magnifiques, que parce que nous les jugeons tels ; les richesses & les grandeurs ne sont en vogue, que parce que le peuple les revere ; & jamais les hommes ne deviendroient avarés & orgueilleux, s'ils ne suivoient le bruit du monde plutôt que les instructions de la nature. Nous sommes injustes en la plupart de nos sentimens, nous jugeons du mérite des choses sur le rapport des autres, nous les recherchons, parce qu'elles sont estimées ; & pour tout dire en peu de paroles, nous les louons non pas pour les aimer, mais nous les aimons parce qu'elles sont

loüées. Aussi les Stoïciens définissent le desir, une saillie de l'ame vers un bien éloigné, à qui l'opinion a donné du prix, & qu'elle recherche contre les loix de la nature. Car quelque adresse qu'emploie la Morale pour le regler, il est également aveugle & insolent. La vertu ne sçauroit le fléchir, il se moque de toutes ses maximes; & il est tellement ennemi de la raison, qu'il abandonne toujours son parti, pour prendre celui de son contraire. L'esperance pour estre le secours des miserables, ne laisse pas d'estre injuste; elle quitte des biens solides pour en chercher de perissables, elle promet ce qu'elle ne peut pas donner; & contre l'œconomie de la nature, elle n'a rien de plus agreable que l'inquiétude. La hardiesse, qui est un desir de combat, n'est pas plus raisonnable; elle entreprend des choses au dessus de ses forces, elle attaque le mal sans le connoître, & elle se jette souvent dans le precipice en voulant y engager son ennemi. La colere est une peste dans la nature, elle entretient les inimitiez entre les hommes, elle regarde la personne, & non pas l'offense; & comme elle est aussi farouche que superbe, elle tourmente ses heux, avant que de

les venger d'un outrage qu'on leur a fait. Mais comme les desordres que causent ces trois passions dans l'homme, sont trop grands pour estre enfermez en ce Discours, je leur reserve les trois derniers de ce Traité, après avoir montré dans les deux suivans l'injustice du desir dans l'ambition & l'avarice.

DISCOURS II.

Que le desir des grandeurs & des richesses engage les hommes dans la misere & le peché.

LA souveraineté est si ancienne, & son établissement est si necessaire dans les Etats, qu'on ne peut l'en bannir sans rappeler le chaos dans la nature. C'est l'unique soutien des affaires humaines, le lien qui unit les parties de la Republique, & l'esprit vital qui anime tous les membres qui la composent. Car comme l'homme est ami de la société, & que la société ne peut subsister sans la paix, que la paix fuit l'union, que l'union est inséparable de l'ordre, & que l'ordre ne peut estre sans dépendance, ny la dépendance sans au-

torité; la police a heureusement inventé le regime, elle a rendu le peuple sujet à des Magistrats, elle a mis des Princes sur la teste des nobles; & suivant l'instinct qui est commun à tous les hommes, elle nous a rendu la servitude necessaire, & l'obéissance agreable. Isaac qu'on regarde dans l'Ecriture comme le modèle des Politiques, ne pense pas faire tort à Esau, quand il luy commanda d'obeir à son cadet. Cette préférence selon les paroles de Philon, ne fut pas tant une malediction, qu'un témoignage de son amour: il satisfit à la justice divine, en satisfaisant aux sollicitations de sa femme; & sachant qu'un homme qui vit dans les armes, est travaillé de beaucoup de passions, il jugea qu'il pouvoit destiner Jacob à sa conduite, sans faire tort à sa progeniture. Ce fut de cette raison que la Republique Romaine défendit ses usurpations; qu'elle persuada au monde, que ses conquestes estoient justes, puisque son Empire estoit avantageux aux peuples qu'elle surmontoit, & que leur enseignant la vertu par ses sages, elle leur rendoit la sujétion plus utile que la liberté. Que comme le corps obeissoit à l'esprit, & que la raison commandoit aux passions; ils

ils dirent que les foibles devoient se soumettre aux plus puissans, les lâches aux courageux, & les moins parfaits aux plus accomplis.

Ce foible raisonnement a fait une si puissante impression sur les esprits des ambitieux, qu'ils ont crû qu'ils pouvoient legitiment aspirer aux grandeurs; que le desir des honneurs n'estoit pas tant une marque d'orgueil, que de generosité; & que la chose la plus parfaite dans le monde, pouvoit estre recherchée sans scrupule. Ils dirent avec beaucoup de raison, que l'homme estoit né pour commander; que la nature luy avoit donné de l'adresse à ce sujet; & que comme elle avoit accordé la force aux bestes farouches pour attaquer & pour se défendre, la ruse aux fauves pour éviter les surprises des chasseurs, & la legereté aux timides pour fuir leurs ennemis; elle avoit renfermé dans l'homme un esprit genereux porté au commandement, qui cherchoit de paroistre dans les dignitez, & qui estimoit toutes choses au dessous de luy, sinon le gouvernement & l'empire; enfin que la passion qu'il avoit pour les grandeurs, luy estoit naturelle; que la souveraineté estoit reçûe de tous les peuples: que le

Fils de Dieu l'avoit proposée à ses disciples, quand il leur promit de les élever sur des trônes, pour y juger les Tribus d'Israël.

Mais quelques apparentes raisons, qu'apportent les Historiens & les Orateurs, pour excuser le desir des grands, ils ne peuvent nier qu'il ne soit funeste aux ambitieux; & que s'il n'est pas toujours assez injuste pour les rendre criminels, il est trop déréglé pour ne les pas rendre malheureux. Car outre qu'ils aspirent après un bien qui est hors de leur pouvoir, qu'ils sont environnez d'ennemis qui s'opposent à leurs desseins, qu'ils se voyent souvent trompez en leurs esperances, que leurs amis abandonnent leur parti, & qu'ils sont forcez de confesser par les travaux qui accompagnent leur recherche, qu'il n'est pas moins difficile d'acquérir une dignité, que de la conserver: outre que l'envie est inséparable de leur condition, qu'on conjure souvent contre leurs personnes, que leurs sujets les haïssent, & qu'ils deviennent suspects à leurs égaux: ils souffrent des miseres qui démentent l'opinion du monde; les honneurs qu'ils ont souhaités avec tant d'empressement, causent toutes leurs inquiétudes; & par

un malheur qui est inévitable, ils rencontrent la douleur parmy les sujets d'où ils attendoient leur joye & leur felicité. La crainte les suit par tout où ils vont; ils redoutent la vûe de leurs amis aussi bien que celle de leurs adversaires; tous ceux qui les approchent, leur donnent de l'ombrage; & par une jalousie qui fait voir leurs miseres, ils apprehendent souvent la valeur ou les gentilleses de leurs successeurs. Il leur est avis que ceux qui doivent un jour prendre leur place, travaillent à leur ruine; & comme ils connoissent que la nouveauté est agreable au peuple, ils craignent que leurs enfans ne deviennent leurs souverains. En effet, la bonté n'est pas l'objet de l'amour de tous les hommes; s'il y en a qui la reverent en la personne de leurs Princes, il y en a qui s'en lassent, ou qui la méprisent: quelque integrité qu'apportent les Rois sur le trône, ils sont assez coupables, quand ils regnent long-temps; & c'est assez de sçavoir qu'ils ont des successeurs, pour devenir odieux à leurs sujets. Le vulgaire est si bizarre en ses pensées, que les plus résolus ne durent que des momens; il hait un bien qu'il possède; il le desire, quand il est à venir; & il n'en fait ja-

mais de véritable estime, que lorsqu'il est passé. Quel contentement peut recevoir un homme parmi tant d'apprehensions ? quel bonheur peut-il goûter, en gouvernant un peuple méconnoissant, qui n'est jamais satisfait de sa conduite, qui attend sa mort de chacune de ses maladies, qui la desire sous ombre d'agrandir sa liberté, qui trouve à redire aux faveurs qu'il en a obtenues, & qui n'a de l'amour que pour celles qu'il attend de ses heritiers ?

Ce furent sans doute ces raisons, qui obligèrent Auguste de penser si souvent à sa retraite, & qui luy inspirèrent le mépris d'un Empire, qui exposoit ses actions à la censure, son salut au hasard, & sa vie au peril. Car quoy-qu'il commandast presque à tout l'Univers, qu'il tint la fortune Romaine entre ses mains, & qu'il vist le plus sage Senat du monde honorer ses volontez ; neantmoins il soupироit après le repos, il ne cessoit de demander au Senat le pouvoir de se retirer ; ses plus serieux discours finissoient toujours par cette douce esperance ; & il appelloit ce jour-là bienheureux, qui le dépouilleroit de ses grandeurs. Il avoit appris par une longue experience, combien une charge

publique est laborieuse, combien de travaux il falloit souffrir pour l'acquérir, & combien de soin il falloit apporter pour la conserver ; puisqu'il avoit souvent esté contraint de prendre les armes pour dompter ses sujets, donner des combats pour supplanter ses compétiteurs, & mettre des troupes en campagne pour se garantir des surprises memes de ses amis. Combien de fois s'est-il vû forcé d'abandonner ses frontieres, de passer en Sicile, d'avancer en Egypte, & de mener des armées en Asie toutes degoutantes encore du sang Romain, pour ranger des factieux à leur devoir ? Lors mesme qu'il est empêché de pacifier les Alpes, qu'il reduit les rebelles sous son obéissance, qu'il fait des esclaves de tous ses ennemis, & qu'il médite de nouvelles conquestes au delà du Rhein & de l'Euphrate ; on conspiroit contre sa personne, on aiguisoit les épées dans la ville d'Anube pour l'assassiner ; & celui qui venoit de triompher de tous les rebelles de son Etat, se voyoit condamné à la mort par une bande de seditieux. A peine estoit-il échappé de ces embûches, que sa fille accompagnée d'un nombre de jeunes hommes, qu'elle avoit gagnés par ses prostitutions, renouvelloit sa

crainte, & par des allarmes presque continuelles le menaçoit de mort au milieu de ses gardes qui l'environnoient. C'est pourquoy ennuyé des grandeurs d'un Empire, & lassé d'une charge qui l'exposoit à tant de dangers; il souhaitoit le repos, il charmoit ses maux de cette attente, il conjuroit le Senat de le décharger de ce fardeau; & par une puissance qui est attachée à la condition des Souverains, il exigeoit d'autrui ce qu'il pouvoit accorder à tous les esclaves de Rome. Il fuyoit la Cour comme l'ennemie de l'innocence, & recherchoit la solitude comme le séjour du repos, & la retraite de la vertu. Il sçavoit bien qu'on ne pouvoit regner sans estre malheureux ou criminel; que la haine du Peuple ou l'indignation de Dieu estoient les parrages ordinaires des Rois; & que comme ils ne pouvoient commander avec justice sans déplaire aux hommes, ils ne pouvoient gouverner injustement, sans attirer la colere de Dieu.

De quelque puissance qu'on flatte les Monarques, ils ne sont jamais absolus dans leurs Provinces, le Droit Civil les oblige aussi-bien que leurs sujets; & s'il leur est permis d'établir des loix, il ne leur est pas permis de les violer.

Leur liberté n'est qu'un illustre esclavage; ils ne peuvent que la moitié de ce qu'ils desirent: bien-qu'ils prétendent que leur pouvoir soit égal à leur volonté, ils ne peuvent presque rien, parce qu'ils peuvent tout; & un Orateur disoit de tres-bonne grace à Trajan, que si c'estoit une marque d'une haute félicité en sa personne, de pouvoir faire ce qu'il desiroit; c'estoit un acte de grandeur, de ne faire qu'autant qu'il devoit. La puissance ne détruit pas la justice, & un Prince se rend incapable de juger ses sujets, dès qu'il décredite ses ordonnances par ses actions.

Bien-qu'il soit aisé de conclure de tous ces discours, que la grandeur est servile, & que la puissance qui l'accompagne, est aussi foible que dangereuse; on ne voit pourtant presque point d'hommes qui ne la recherchent, & qui ne se soucient gueres de devenir criminels ou misérables, pourvû qu'ils puissent paroistre glorieux. Dans les siècles passés on en a vû de si dénaturés, qu'ils ont violé toutes les loix pour gouverner, qui sont montés sur le trône par le meurtre, qui n'ont pas craint de commettre un homicide pour acquérir un royaume; & qui ont tenu pour ma-

xime, que s'il estoit loisible de violer le droit, il le falloit faire en matière d'Etat, & pour commander. Les Poëtes, qui parmi leurs fables décrivent si naïvement les inclinations des hommes, ont bien remarqué qu'il falloit qu'un ambitieux fût insolent, puisqu'il n'épargnoit pas le sang de ses plus proches, qu'un Etat luy estoit plus cher que ses Dieux & ses enfans, & qu'il sacrifioit souvent les uns & les autres aux flammes pour l'obtenir. Polinice dans le tragique estoit de cette humeur: bien que sa mere l'assûrast qu'il ne pouvoit aspirer au maniment des affaires sans renoncer à sa liberté, qu'un royaume estoit une laborieuse servitude, que le sceptre n'estoit pas tant une faveur du ciel qu'une preuve de sa colere, & qu'il suffisoit qu'il scût que Cadmus & ses heritiers eussent esté malheureux, pour l'obliger à perdre le desir de regner: il luy répondit qu'il estoit resolu de commander, que les defaictes de ses ancestres ne l'étonnoient pas, que la mort estoit aisée à supporter à un homme qui la méprisoit; & qu'il ne se mettoit pas en peine de quelle mort il devoit perir, pourvu que ce fût le sceptre dans la main & le diadème sur la teste.

Un Theologien rencontre assez heureusement, quand il dit que l'ambition estoit le singe de la charité; que la plus insolente des passions imitoit la plus parfaite des vertus; & que pour avoir des motifs differens, elle ne laissoit pas de la suivre en ses façons d'agir. La charité, dit ce grand Docteur, est patiente, & elle endure genereusement les injures qu'on luy a faites, pour les choses eternelles; & l'ambition souffre tous les affronts pour les biens de la terre. La charité est misericordieuse, & elle distribue liberalement les richesses qu'elle possède; l'ambition les méprise, & ne fait cas que de celles qu'elle attend. La charité souffre la douleur & la mort, pour la défense de la verité; & l'ambition ne refuse pas de combattre, pour l'établissement de sa gloire. L'une & l'autre croit tout & espere tout; & parmi tous leurs rapports on ne remarque que cette difference, que l'une combat pour le bien, & l'autre pour le mal; que l'une fait ses amans disciples de JESUS-CHRIST, & l'autre ses martyrs esclaves du Demon. En effet, qui croira qu'un homme qui fait la guerre à ses voisins, qui franchit les frontières de ses alliez, qui brise les limites sacrez

de la nature, qui viole les alliances que cette sage mere a mis entre les Etats, pour arriver au but de ses pretentions, ne soit possédé par un esprit malin ? Qui pensera qu'un Prince qui n'est jamais satisfait de sa fortune, qui bannit la paix de toutes ses terres, qui ne prescrit point de bornes à ses desirs, qui n'estime injuste que ce qu'il ne peut ravir, ne soit un esclave du Demon & un martyr de la vanité ? Qui jugera qu'un homme qui traverse les mers, qui court toutes les parties du monde, qui expose sa vie dans les dangers pour gagner un point de terre, soit en bon sens, & ne soit aussi bien l'ennemy de foy-mesme que le tyran des peuples qu'il a vaincus ? L'orgueil n'a rien de juste que ses propres miseres, & sans inventer des supplices pour la punir, il suffit de l'abandonner à elle-mesme pour la rendre malheureuse. Car quoy-que toutes les passions s'efforcent de la chastier, que l'esperance la séduise, que la crainte la bourelle, que la douleur la déchire ; & que la colere la jette dans le combat ; elle ne peut obtenir ce qu'elle desire des vaincus. Si elle les fait ses esclaves, elle ne scauroit les faire ses amans, & de quelque artifice qu'elle se serve, elle

ne peut obliger ces hommes libres à luy donner leurs amours ou leurs venerations.

Le desir des richesses, pour estre plus commun parmy les hommes que celuy des honneurs, n'est pas plus raisonnable. Car si celuy-là est precipité, celuy-cy est impatient ; si l'ambition rend les hommes insolens, l'avarice les rend fardides ; si l'orgueil fait des impies, la convoitise fait des idolatres ; & il n'est pas bien aisé de resoudre dans la Morale de Seneque, si nous devenons plus criminels, lorsque nous pretendons de nous élever au dessus de nos égaux, que lorsque nous faisons un Dieu d'un metal que nous devrions loger sous nos pieds.

Il est vray que cette passion nous est en quelque façon naturelle, que nos parens nous en ont appris l'usage dès nostre jeunesse, & que nous recommandant l'or & l'argent, ils nous en ayent laissé le desir en heritage. Car quoy-que le peuple n'ait presque jamais un mesme sentiment, que la nouveauté la ravisse, & qu'il change d'opinions autant de fois qu'il change d'objets ; il est constant en ce point, que l'or luy est profitable, qu'il l'assiste en ses necessi-

tez, qu'il luy ouvre la porte aux charges publiques, & qu'il relève sa fortune par des alliances glorieuses. Les particuliers qui se conduisent par l'exemple public, le regardent avec respect, ils le souhaitent à leurs enfans; & comme si le ciel ne couvroit rien de plus précieux que luy, ils en font des presens & des offrandes à leurs Dieux. Enfin, la possession des biens est si avantageuse, & la disette est accompagnée de tant de miseres, qu'elle est devenuë le mépris de tous les hommes: les pauvres la haïssent aussi-bien que les riches; & sans chercher de notables defauts dans une personne, c'est assez de sçavoir qu'elle est maltraitée de la fortune, pour estre odieuse à ceux qui la frequentent.

Bien-que ces raisons soient reçues de toutes les nations de la terre, elles ne font pas pour cela plus veritables; & rien ne les fait tant soupçonner de tromperie, que le nombre de leurs approbateurs. Car comme le peuple est également aveugle & interessé en ses jugemens, il louë les richesses comme l'unique ornement de la vie, il luy est avis que le ciel ne peut mieux luy rémoigner son amour, qu'en luy accordant des thresors. Mais certes, il seroit à souhaiter que ceux qui

les recherchent avec tant d'empressement, consultaient les riches, & qu'ils s'insinuaient en la compagnie de ces glorieux miserables, pour apprendre d'eux l'inquiétude & la douleur qui accompagnent leur possession. Sans doute ils changeroient bien-tost de desirs; & je ne sçay s'ils ne feroient point des vœux, pour empescher qu'il n'arrivast rien de tout ce qu'ils avoient si ardemment souhaité. Tous ces biens qu'ils admirent tant, n'ont qu'une apparente bonté; le plaisir qu'ils promettent, est plus fautif que specieux; s'ils leur promettent de la gloire, ils leur causent des tourmens; & ils ressemblent à ces bestes farouches, qu'on ne peut prendre ny garder sans danger. Aussi quand ils reviennent à eux-mesmes, & qu'ils considerent l'état déplorable de leur condition, ils ne peuvent s'empêcher de tirer des larmes de leurs yeux: ils se plaignent que leur amour fasse leur supplice, qu'ils trouvent plus de difficultez à conserver leurs thresors qu'à les acquerir, & qu'ils soient devenus miserables, pour avoir obtenu ce qu'ils avoient demandé. Mais ce qui accroist davantage leurs tourmens, ils n'osent confesser leurs miseres, ils cachent ce qu'ils ne peuvent decouvrir sans honte

ou sans danger : & soit que le regret d'avoir acquis du bien injustement, ou que la peine qu'ils ressentent en le possédant, les tyrannise ; ils passent à la vûe des jugemens de Dieu, ils tremblent quand ils se représentent un Demon qui les menace, un Ange qui les accuse, des amis qui les détestent, & un Juge rigoureux qui les condamne.

C'est donc sans raison, avares, que vous tirez tant de vanité de vos richesses, puisqu'elles vous causent tant de tourmens, & que vous vous en promettez l'exécution de tous vos desseins, puisque vous ne pouvez en jouir sans devenir leurs esclaves. Vous seriez à vous-mêmes, si elles ne vous appartenoient ; vous useriez de vos avantages, si elles n'étoient en vostre puissance ; & pour tout dire en peu de paroles, vous seriez libres, si vous n'estiez opulens. Apprenez des travaux que vous souffrez, que vous estes malheureux, que vous servez à vostre convoitise, au lieu de luy commander ; & que vous estes, comme parle l'Ecriture, des hommes qui sçavez souhaiter des biens, mais non pas en jouir.



DISCOURS III.

Que la hardiesse est inutile aux sages pour attaquer ou se défendre contre le mal.

Les Orateurs ne paroissent jamais plus pompeux, que lorsqu'ils décrivent la vie des Conquerans, qu'ils donnent de la renommée à leur valeur, qu'ils admirent leur conduite, qu'ils les font voir aux prises avec leurs ennemis, & qu'ils les font triompher de la fortune & de la mort. Il semble qu'ils se surmontent eux-mêmes, toutes les fois qu'ils racontent leurs combats & leurs victoires ; & qu'ils aient envie de faire leur propre panegyrique, en faisant celui de ces soldats victorieux. Car quelques avantages qu'ils trouvent en leurs personnes, rien ne les émeut tant que leur courage ; ils quittent toutes leurs autres qualitez, pour faire valoir celle-cy ; & s'ils se trouvent quelquefois obligez de les louer, c'est avec tant de froideur, qu'il est aisé de conjecturer qu'ils n'en font estime, que parce qu'ils appréhendent qu'on ne leur

reproche de les avoir ignorées. S'ils parlent de leur justice, c'est avec des termes si communs, qu'on peut douter s'ils en ont jamais connu le mérite; leur clemence leur semble toujours mêlée de lâcheté & d'inconsidération; & quoy-que la science soit bien le plus bel ornement des Monarques, ils ne laissent pas de le faire passer parmi eux pour l'exercice des poltrons & l'entretien des faineans. Il faut estre vaillant pour devenir le sujet de leurs éloges; il faut avoir commis des meurtres pour meriter leur estime; & il faut avoir aussi peu épargné sa vie que celle de ses adversaires, pour estre honoré dans leurs écrits.

Comme la hardiesse produit tous ces effets, elle tire des louanges de tous les hommes: les Historiens en parlent avec veneration, les Philosophes l'inspirent à leurs disciples, & les Poëtes s'intéressent tellement dans sa gloire, qu'ils assurent, que si les Rois doivent l'heureux succès de leurs armées à la fortune, ils sont redevables du commencement de leurs victoires à l'audace de leurs Capitaines. Enfin, ils disent que nous sommes languissans sans son secours, que toutes nos actions emprun-

tent leur éclat de son ardeur, & qu'un homme ne devoit estre estimé qu'aussi long-temps qu'il estoit hardi & courageux.

L'esprit de l'homme est si corrompu, & l'opinion du peuple l'a tellement dépravé, qu'il ne méprise que les actions pompeuses: il ne trouve rien d'agréable que ce qui est hors des regles communes, les vertus sombres ne le touchent pas; & par un caprice qui fait voir sa foiblesse, il ne considere pas tant la conduite d'un General d'armée, que la défaite de ses ennemis. Il parle d'un victorieux avec admiration, il remplit les livres de ses louanges; & comme si la gloire d'un Capitaine consistoit à donner des batailles, défaire des armées, ruiner des villes, & desoler des provinces, il employe toute son industrie à composer son panegyrique.

Mais certes il ne découvre jamais davantage son aveuglement qu'en ce sujet, l'injustice de sa cause deshonne son jugement; & sans examiner ses intentions ou ses motifs, il suffit de savoir que tous ces exercices conspirent à la ruine de nos semblables, pour les condamner. La hardiesse qui les invente ou qui les produit, n'est pas assez juste

pour les autoriser ; & celle qu'on regarde comme le principe des nobles actions , est trop funeste au genre humain , pour estre suivie sans danger. Car qu'a-t-elle jamais fait dans le monde , qui n'ait tourné ou au deshonneur du vainqueur , ou au desavantage du vaincu ? l'a-t-on jamais vûe modérée dans le combat , ou modeste dans la victoire ; a-t-elle jamais épargné les innocens en attaquant les coupables ? tous les Royaumes ne se plaignent-ils pas de son injustice ? & auroit-on jamais vû des revoltes & des trahisons , des meurtres & des parricides , si la hardiesse ne les eust suggerez aux lâches & aux timides ? Le vice seroit encore aujourd'huy caché dans les tenebres , si cette passion ne luy avoit appris à se produire aux yeux des hommes , le scandale seroit banni des compagnies , si on y voyoit des impudiques ; l'on n'y verroit point d'actions indecentes , la vengeance y seroit aussi peu connue que l'homicide ; & on pourroit douter avec raison si le péché auroit jamais paru en public , si la hardiesse ne luy en eût facilité le chemin.

Tous ces crimes que nous lisons dans les Histoires , & que nous detestons

encore en nostre siècle , n'ont pas eu d'autre source que cette passion : tous les Philosophes la leur donnent pour mere , ils luy attribuent toute leur malice ; & bien - qu'ils connoissent que l'homme est assez déréglé pour concevoir de mauvais desseins , ils assurent qu'ils n'auroient pas assez de resolution pour les executer , sans estre prevenu de ses mouvemens. Si nous croyons à un Orateur , c'est elle qui met la division entre les Etats , qui inspire la tyrannie aux ambitieux , qui suggere le violement aux impudiques , qui persuade la rapine aux avarés , qui desole les Royaumes , & qui hazardant les armées entieres , fait perdre les Empires aux Souverains , & la liberté aux sujets.

Car qui pourroit croire que Jules Cesar eust jamais attaqué la Republique Romaine , s'il n'eust esté aussi hardi qu'orgueilleux ? qui penseroit qu'Alexandre eust aspiré à la souveraineté de l'Univers , s'il n'y eust esté aussi-bien poussé par son courage , que par son ambition ? L'un & l'autre est coupable devant les hommes , pour avoir trop entrepris ; & l'on ne les regarde que comme des monstres dans les Histoires , parce qu'ils se sont laissez empor-

ter aux mouvemens d'une passion, qui renverse toutes les loix de la nature. Aussi sont-ils devenus la terreur de tous les mortels, toutes les nations étrangères les ont redoutez, l'arrivée de leurs armées a fait souvent fuir celles de leurs ennemis, leurs progrès ont tenu toute la terre en silence, leurs soldats les ont craints aussi-bien que leurs adversaires; & Seneque a douté si leur valeur a esté plus fatale à leurs ennemis qu'à leurs partisans. L'un a juré la ruine de ses voisins, & l'autre la perte de sa patrie; l'un a fait gémir la Grece, & l'autre a porté l'horreur dans la ville de Rome; l'un s'est assujetti des Souverains, & l'autre a entrepris sur les droits de la plus sourcilleuse Republique du monde. Mais tous ces desordres ne reconnoissent point d'autre principe que la hardiesse: si la grandeur en fut l'occasion, l'audace en fut la principale cause; & l'ambition d'Alexandre & de Cesar seroit demeuré inconnuë ou impuissante, si elle n'eust esté assistée de cette complice.

Mais de peur qu'on ne me reproche d'estre partial en ce sujet, & qu'on ne me blâme de condamner une passion qui a reçu tant de loüanges dans les Ouvrages des Philosophes: je veux avec eux, qu'elle

est quelquefois genereuse en ses entreprises, qu'elle attaque la mort sans effroy, qu'elle est l'unique de nos passions qui considere le mal avec assurance, & qui entreprend de le combattre & de le vaincre. Car la crainte pour estre prudente, n'est pas courageuse; elle ne regarde pas tant le mal pour aller au devant, que pour l'éviter; elle tire son assurance de son étonnement; & si elle consulte quelquefois la raison, c'est plutôt pour en prevenir la venuë que pour l'attendre. La colere est toujours interessée, elle ne considere pas tant l'affront que le châtiement; & l'esperance qu'elle a d'en tirer raison, adoucit sa douleur, & luy donne du contentement. Mais la hardiesse recherche le mal tout pur, elle luy déclare la guerre par tout où elle le rencontre; & sans prendre garde aux dangers qui l'environnent, elle se juge assez honorée, quand on luy permet de l'aborder & de le combattre.

Bien-que ce discours soit veritable, & qu'on ne puisse pas bien le rejeter, sans ignorer les avantages que remporte cette passion sur ses autres compagnes; il ne prouve pourtant rien dans la doctrine des Stoïques; & il est aisé de montrer en leur opinion, que ses entreprises sont

aussi inutiles au sage, que ses attaques & ses combats. Car comme ils ne connoissent point de mal que le vice, & que celui que le peuple redoute, passe auprès d'eux pour une chose indifferente; s'ils n'ont pas besoin d'autre secours pour le surmonter que la raison, cet ennemi est toujours en leur puissance: la volonté qui le forme, peut l'étouffer; & tout ainsi qu'il suffit qu'un homme veuille le bien pour estre innocent, il suffit qu'il veuille le mal pour estre criminel ou vicieux.

Ce n'est donc pas sans raison si je bannis la hardiesse de mon sage, puisqu'elle est si insolente; & si je ne souffre pas qu'il s'en serve aux occasions, puisqu'elle est si injuste; & si je la juge inutile à sa conduite, puisqu'il ne connoist pas d'autres ennemis à combattre, que luy-mesme, ny d'autres monstres à attaquer que le vice. Il faut que le vray Philosophe soit courageux, mais qu'il ne soit ny hardi, ny timide; qu'il succombe aussi peu à la passion qu'à la fortune; qu'il juge des choses selon la raison, & qu'il ne craigne pas le peril comme lâche, ny qu'il ne le recherche pas comme temeraire.



DISCOURS IV.

*Que l'esperance est ingrate, timide
& incertaine.*

IL n'y a rien dans le monde de plus caché ny de plus évident que le temps, c'est le labyrinthe des sçavans. Les Astrologues qui tirent des mouvemens des astres qu'ils contemplent, la connoissance de sa durée, travaillent encore aujourd'huy à l'exprimer; & si on voit des Philosophes dans nostre siècle qui agréent touchant son estre, il ne s'en trouve presque point qui accordent touchant sa nature. Bien-qu'ils conviennent en ce point, qu'il est la mesure de toutes les choses humaines, qu'il est la regle du repos aussi-bien que de l'action, & que le soleil & la lune soient creéz de Dieu pour distinguer les jours, les années & les siècles: neantmoins il different en décrivant ses propriétés, ou définissant son essence; & ils le considèrent avec des formalitez si éloignées les unes des autres, qu'on peut douter s'il a quelque chose de reel, hors de l'esprit de ceux qui le

corps, & qu'il n'en ressente pas les foiblesses. Ils assurent avec leur maistre, que ces mouvemens nous sont naturels; qu'il n'est pas en nostre pouvoir d'empescher leur naissance; qu'ils sont les semences des vertus; & que comme la parole & l'action sont les plus belles parties de l'Orateur, les passions sont les aides que la nature nous a données, pour nous rendre agissans & vertueux; que tandis que l'esprit sera uni à la matière, que l'ange fera un mesme composé avec la beste, & que l'ame sera contrainte de trafiquer avec le sang & la chair, elle ressentira des émotions; que ces foiblesses de son ame sont le sujet de son merite & de ses victoires; & qu'il est necessaire à l'homme, qu'il se fâche & qu'il craigne, qu'il se réjouisse & qu'il s'afflige, s'il veut estre juste & prudent, temperant & courageux. Car à les entendre parler, la vertu seroit sans employ, si elle n'avoit ces monstres à combattre; & cette illustre habitude, qu'on peut appeller l'ame des actions des Philosophes, seroit languissante, si elle n'avoit ces soufflemens de l'appetit sensitif, qui la tinsent en haleine.

Mais qui ne voit d'abord, que ce rai

sonnement choque les principes de la morale; que c'est abaisser la vertu, que de la rendre dépendante de ses esclaves; & que c'est permettre à des rebelles d'entreprendre sur son pouvoir, que de luy rendre utiles des ennemis qui la détruisent sous ombre de la fortifier, ou de la secourir? Aussi je suis de l'avis de Socrate, & j'ose dire avec luy, qu'aussi long-temps que l'ame informera la teste des fous, elle sera contrainte de concevoir des passions: & tandis qu'elle n'aura pas des sentimens plus élevez que ceux du peuple, elle se trouvera forcée de craindre un malheur, de former des entreprises, d'en esperer de bons succès, de souhaiter des biens, & d'en regretter la perte. Mais si elle envisage tous ces objets avec indifférence, si elle reçoit les disgrâces de la fortune de mesme façon que ses bons offices, si elle voit sans trouble la mort peinte sur le visage du corps qu'elle anime, si elle considere ses richesses de mesme œil que celles de ses voisins, si elle se mocque de la douleur, & si elle met tout son bien en la possession de la vertu; à quoy luy serviront les passions? pourquoy désirera-t-elle des tresors, puisqu'ils ne sont

conçoivent. Le plus subtil des Theologiens le confond ingenieusement avec le mouvement qu'il mesure ; il assure qu'on ne voit rien en l'un qu'on ne remarque en l'autre ; que l'imagination ou l'esprit cause toute leur diversité ; & que si les Physiciens leur donnent des noms differens, ils ne laissent pas d'estre une mesme chose. De là vient que ses disciples le rejettent des predicamens d'Aristote, qu'ils le regardent comme une extension bâtarde, qu'ils le bannissent du nombre des choses qui subsistent dans la nature ; & qu'ils le rendent tellement dépendant du corps, qui se meut ou qui se repose, qu'ils confessent qu'il n'a point d'étendue, quand il en est séparé.

Quelques-uns ne sçauroient s'imaginer qu'il ait de veritables parties. puis-que celles qui le composent, ne se souffrent pas ; que le passé n'est plus ; qu'il cesse d'estre dans la nature, quand le present luy succede ; qu'il faut employer la memoire pour le ressusciter, & qu'après luy avoir fait user de tous ses artifices, elle ne nous peut entretenir que d'un temps imaginaire. Ils ne peuvent non plus concevoir, que le present puisse le composer, puisqu'il n'est qu'un point

point indivisible, un instant qui sépare le passé d'avec le futur, & un moment qui nous échappe toutes les fois que nous croyons le tenir. Car il coule si viftement, que rien ne sçauroit le retarder ; le repos mesme du soleil ne sçauroit l'arrester ; il marche quand tous les astres demeurent : & comme s'il estoit funeste à soy-mesme, il ne s'accroist que par sa perte, & il ne s'aggrandit que par sa diminution. Mais ils doutent avec bien plus de raison, si le futur pourroit faire une de ses differences, puisqu'il est encore à venir, que ses premiers mouvemens nous sont cachez, que son arrivée est incertaine ; & qu'il n'est, à bien parler, qu'une idée dans l'esprit de Dieu qui l'ordonne.

Cependant l'esperance, qu'on juge si necessaire pour executer nos desseins, ne regarde que cette dernière partie du temps : elle ne nous entretient que des biens qui sont reservez à la venue, elle considere les choses futures, & non pas celles qui sont écoulées ; & par une ingratitude qui découvre son injustice, elle méprise celles qu'elle a obtenues, & ne songe qu'aux biens qu'elle se promet de recevoir. Elle s'éloigne du passé, & ne pense qu'à l'avenir ; & aspi-

rant à tout ce qu'elle n'a pas, elle se met peu en peine de passer pour ingrate, pourvû qu'elle puisse meriter le nom de prévoyante. En effet, quelque bonne mine que fasse un ambitieux à ses bien-fauteurs, & quelques soumissions qu'il leur rende pour les assurer de ses reconnoissances; il ne regarde pas tant ce qu'il en a reçu, que ce qu'il en attend; il passe légèrement sur les charges qu'il s'est acquises, & il ne se réserve qu'à celles qu'il recherche; & suivant les mouvemens de la passion qui le travaille, il oublie toutes les grandeurs qui lui donnent des compagnons, pour ne songer qu'à celles qui peuvent l'égaliser aux Monarques & aux Souverains. Comme l'impudicité est paresseuse, & que la servitude qui l'accompagne, luy oste le pouvoir de rien produire de genereux; elle perd aisément la memoire des plaisirs qu'elle a goûtés: la nouveauté qui la charme, luy en fait oublier la jouissance; elle estime perdus ceux qui sont écoulés; & bien-que la volupté presente puisse estre interrompue par les accidens, que celle qui est à venir, soit aussi cachée qu'incertaine, & qu'il n'y en ait point de plus assurée que celle que l'on ne nous peut plus ravir; elle

la fait mépriser aux impudiques, pour les repaistre de nouveaux contentemens qu'elle leur fait esperer. Le desir des richesses, qui naist aussi souvent de nostre indigence que de nostre foiblesse, à toutes ses visées dans l'avenir; il considere le futur, & ne réfléchit pas sur le passé; il compte les tresors qu'il attend, & non pas ceux qu'il a acquis; il prend tout, & ne rend rien; & sans chercher beaucoup de raisons pour le condamner, il suffit d'apprendre qu'il est infatiable, pour juger qu'il est injuste & méconnoissant. L'esperance, qui est l'ame de toutes ces passions, leur inspire cette odieuse qualité: elle leur apprend l'ingratitude, en leur apprenant à faire des cours dans l'avenir; son oubli cause sa honte. Et comme on accuse un homme d'ingratitude, qui dénie un bienfait qu'il a reçu, qui le dissimule de peur de le rendre, ou qui ne le rend que lorsqu'il y est forcé; on estime avec plus de droit méconnoissant celui qui l'a oublié, & qui a laissé échapper de sa memoire une grace, dont il devroit conserver le souvenir jusques à la mort. Mais si l'esperance est assez odieuse, puisqu'elle est ingrate, & si

ses promesses nous doivent estre suspectes, puisqu'elle manque de fidelité à ses amis, & de reconnoissance envers ses bienfaiteurs; l'inquiétude qui l'accompagne, ne la rend pas moins méprisable: & il ne faut qu'apprendre de Seneque, qu'elle est l'ennemie de nostre repos, pour nous obliger à en condamner tous les emplois. Car selon les paroles de cet éloquent Philosophe, la crainte suit l'esperance; ces deux passions, pour estre contraires, ne s'abandonnent que rarement; il faut estre tombé dans le desespoir pour cesser d'apprehender: & comme il arrive souvent qu'une qualité perit par la ruine de celle qui luy est opposée, la crainte ne nous quitte jamais que lorsque nous cessons d'esperer. De là vient que les criminels qu'on conduit au supplice, sont sans apprehension, qu'ils regardent la mort sans effroy, qu'ils sont plus assurés sur l'échafaut que devant le Juge, & qu'ils n'ont pas d'aversiion pour le trépas, puisqu'ils n'ont plus d'assurance pour la vie. Cette verité est si constante, qu'un Stoïcien a crû qu'il n'y avoit rien de plus insupportable que d'estre long-temps en suspens; que

nous souffririons plus aisément qu'on enlevast nos esperances, qu'on ne les prolongeast; qu'un long desir estoit un long tourment; & que si au jugement d'un sage, la perte d'un bien nous estoit quelquefois avantageuse, son attente nous causoit toujours de la crainte & de la douleur.

Mais certes on ne doit pas fort s'étonner, si celuy qui espere, apprehende, puisque les biens qu'il attend, sont douteux, que la passion qui le conduit, est fautive en ses promesses, qu'elle deçoit presque toujours ceux qui s'appuyent sur sa parole; & qu'elle les flatte souvent de la jouissance des plaisirs qui n'ont rien plus qu'une apparente verité. Comme l'homme ne fait pas l'avenir, on ne peut pas attendre qu'il en puisse disposer; & quelque connoissance qu'il ait acquise dans le gouvernement des Etats, ou l'économie des familles, il ne sçauroit répondre des événemens des affaires: cette partie du temps luy est aussi cachée qu'incertaine; & il faut estre entré dans le conseil de Dieu pour en donner des aventures assurées. Car qui est assez éclairé pour promettre aux laboureurs que ses campagnes seront fertiles après quelque temps, que l'année suivante luy sera

plus avantageuse que celle qui l'a précédée, & qu'après une stérilité de ses terres il trouvera dans une abondante récolte la récompense de ses travaux ? Qui pourra assurer les matelots, qu'ils auront en leur voyage la mer tranquille, le vent favorable & la navigation heureuse ? Qui peut garantir les soldats du bon succès de leurs armes, & les assurer de la déroute de leurs ennemis ? Qui pourra promettre à un homme que le mariage qu'il médite, sera heureux ; que la femme qu'il recherche, luy sera fidèle ; que les enfans qu'elle luy donnera, luy seront obéissans, & que ceux-cy l'honoreront comme leur père, & que celle-là l'aimera comme son mary ? Nous raisonnons selon les apparences, & non pas selon ce qui en arrivera ; nous considérons le bien, & nous n'examinons pas les difficultés qui l'environnent : nos discours sont plutôt fondés sur nos sentimens que sur la raison ; & suivant la pente que nous avons pour les objets, nous nous en promettons aisément la possession, bien-qu'ils soient souvent impossibles. De là vient, que nous vivons toujours en inquiétude, que nos résolutions sont incertaines, que nous joignons souvent l'injustice au hasard ; & que

nous nous soucions peu de devenir criminels, pourvu que nous puissions obtenir ce que nous avons désiré. Mais aussi voit-on, que quand la fortune combat nos desseins, que l'issue de nos affaires ne correspond pas à nos espérances, & que nos travaux n'ont servi qu'à augmenter nos misères ; que nous tombons dans la tristesse, que nous abandonnons le succès au hasard, que nous condamnons nostre facilité à espérer, & que nous nous repentons que l'injustice de nos entreprises ne nous ait pu rendre possesseurs du bien que nous poursuivions.

C'est ce qui a fait dire à Seneque, que nos avantages nous estoient funestes, & que nous n'avions point de bonnes qualitez, que pour nous rendre misérables ou criminels. La bonté de nostre esprit sert à découvrir les maux, avant qu'ils soient arrivés : la mémoire nous les ramene, quand ils sont écoulés ; & la volonté les fuit souvent, avant qu'ils fassent mine de nous attaquer. Enfin, nous tournons toutes nos facultez en supplices ; & comme si nous avions conspiré contre nous-mêmes, nous employons toutes les différences du temps pour nous affliger. Mais le sage qui est

ami du repos, & dont le bonheur ne consiste pas tant en la tranquillité de son esprit qu'en l'assurance de son courage, méprise tous les avis de l'esperance, il se moque de ses promesses, il brave la fortune; & ne trouvant rien hors de la vertu qui puisse le contenter, il desire aussi peu ses presens, qu'il redoute ses disgraces. Il considere tous les biens de la terre avec indifférence, il fonde toute sa gloire ou son plaisir sur l'innocence de ses actions; & satisfait du mérite de la vertu, il rejette la volupté des impudiques, les grandeurs des ambitieux, & les trésors des avarés.

DISCOURS V.

Que la colere est aveugle dans la vengeance, temeraire dans le combat, & insolente dans la punition.

QUAND je ne serois pas engagé de suivre Seneque, & que trahissant l'opinion que j'ay conçûe de sa doctrine, je serois assez lâche pour abandonner son parti, ou assez infidèle pour

prendre celui de ses adversaires; j'aurois encore de la repugnance de croire, que la colere puisse servir à la vertu, & qu'elle soit nécessaire aux Capitaines pour donner des combats, aux Juges pour condamner les criminels, & aux Monarques pour châtier les rebelles de leurs Etats. Sa fureur est trop suspecte, pour approuver sa conduite; ses procédures sont trop peu équitables, pour justifier ses arrests; & les châtimens qu'elle ordonne, sont trop rigoureux, pour l'exempter d'injustice & de cruauté. Quoy-que les autres passions soient assez odieuses, puisqu'elles se revoltent contre la raison; & que ce ne soit pas sans sujet qu'on apprehende tant leur tyrannie, puisqu'elles nous élèvent à nous-mêmes pour nous assujettir à leur fureur: les biens dont elles nous entretiennent, adoucissent leur rigueur. Si leurs défauts les font haïr, leurs bonnes offres les font aimer; & toutes farouches qu'elles sont, elles ont des charmes qui nous obligent à nous en servir. Le desir ne nous tourmente pas toujours: s'il trouble nostre esprit, il contente nostre imagination; sa langueur est mêlée de plaisir; & s'il nous ravit quelquefois le repos, il cherche à nous met-

tre en possession des biens qui nous manquent. Si l'amour se campe dans nostre ame, s'il entreprend sur nostre liberté, & si par une injustice qui démente son nom, il nous donne souvent nos esclaves pour nos maistresses; il nous unit à l'objet que nous aimons, & il nous rend tellement épris de ses perfections, que nous en préferons la jouissance à celle de toutes les grandeurs de la terre. Si l'esperance nous tient en suspens, & si par une prévoyance trop ingénieuse elle redouble le temps que nous attendons; elle nous promet de bons succès, elle nous assure que nos travaux ne seront pas inutiles, & que leur récompense correspondra à nostre attente. Si la crainte trouble nostre jugement, si elle jette de l'horreur dans nostre esprit, & si elle nous fait redouter des maux qui combattent nos esperances; elle nous enseigne à estre modestes dans la prosperité, elle nous avertit de nos malheurs à venir, & elle nous prepare à les supporter avec constance, quand ils seront arrivez. Si bien que toutes nos émotions ont quelque chose d'agréable: si elles nous persecutent, elles nous rendent de bons services; si elles sont violentes, elles relâchent quelquefois de

leur rigueur, & nous donnent des intervalles qui nous font estimer la liberté. Mais la colere est toujours insolente; & en quelque état qu'on la considere, elle est également farouche & précipitée. Si elle punit les coupables, son aveuglement luy fait commettre des excès; si elle tire raison des outrages, elle prophane toutes les loix de la nature; si elle attaque ses ennemis, elle s'enfuit souvent dans leurs armes; & semblable aux ruïnes qui s'écrasent sur les édifices qu'elles accablent, elle trouve son chastiment dans sa vengeance, sa déroute dans sa victoire, & son supplice dans ses arrests.

Mais ce qui fait mieux connoistre son aveuglement, & qui rend son injustice plus insupportable, c'est qu'elle fait feu de tout bois, qu'elle naist de l'amour aussi-bien que de la haine, qu'elle s'élève contre ses amis & ses adversaires, & qu'elle n'attaque pas moins ceux qui l'ont obligée, que ceux qui luy ont fait injure. Les divertissemens qui guerissent ou qui charment les autres passions, l'aigrissent: elle s'irrite aussi-bien dans le jeu, que dans les occupations serieuses; elle s'offense autant d'une raillerie que d'un affront; & il im-

porte peu que les motifs qui l'excitent, soient considerables, si la personne qui les considere, est susceptible de son ardeur. Car comme leur feu n'agit qu'autant qu'il trouve de disposition en la matière, & que son activité n'est pas toujours la mesure de son operation: comme on trouve des corps qui ne souffrent pas la chaleur, & qu'on en voit d'autres qui conservent une étincelle jusques à l'incendie; la colere s'attache aux esprits lâches, elle les consume en les animant, & ne les abandonne presque jamais, qu'elle ne les ait rendu dédaigneux, temeraires & insolens.

Pour bien connoître la source de tous ces desordres, il faut sçavoir que la colere n'est pas de la nature des autres mouvemens, qui s'insinuent dans l'ame avec douceur, qui flatterent l'imagination à son entrée, & qui par de foibles accès déguisent leur violence: mais elle s'y jette avec impetuosité, elle occupe toutes ses puissances en un moment; & ayant toute sa grandeur dès sa naissance, elle fait en son commencement ce que les autres ne font qu'en leur progrès. De sorte que si celles-cy nous sollicitent, celle-là nous emporte: si celle-cy s'écarte de la raison, celles-là nous

approchent de la manie; & si celles-cy sont lentes à se former, celle-là s'accroît tout d'un coup. Enfin, on ne voit rien de plus aveugle qu'elle en ses entreprises, de plus violent dans la vengeance, de plus superbe dans la victoire, ny de plus enragé dans la déroute. C'est pourquoy la plus saine Philosophie la bannit de l'ame du sage, & elle juge qu'une passion qui obéit si peu à la raison, & qui a tant de rapport avec la fureur, ne peut avoir de bons usages.

Encore-que l'injure soit fâcheuse à l'homme, qu'elle fasse brèche à sa reputation, & qu'elle blesse également l'innocent & le coupable; quoy-qu'il n'y ait rien qui luy soit plus insupportable, que les grands courages ayent peine de la souffrir, que les plus ingenus la ressentent, & que les uns & les autres manquent souvent de force pour la supporter: néanmoins rien ne fait tant voir leur lâcheté, que le ressentiment qu'ils en témoignent; & rien ne découvre mieux leur foiblesse, que la pensée qu'ils ont conçûe d'en tirer raison. Il n'appartient qu'aux hommes de peu de cœur, dit Seneque, de venger un affront par un autre, de donner de la dent à ceux qui les ont mordus, & de se causer du

mal, parce qu'on leur en a voulu faire. Il faut estre de la condition des rats & des fourmis, pour tourner la teste du costé de ceux qui font mine de nous offenser, & pour nous persuader qu'on nous blesse toutes les fois qu'on nous touche. Mais quand l'injure seroit sans excuse, & que la personne qui l'a faite, auroit eu dessein de nous ravir l'honneur; encore faudroit-il s'abstenir de colere, & prendre garde de nous laisser emporter à une passion qui irrite nostre douleur au lieu de l'adoucir. Les contestations sont toujours dangereuses ou inutiles: & comme nous ne pouvons contester avec ceux qui sont au dessus de nous, sans estre furieux, ny avec nos inferieurs, sans passer pour sordides; nous ne pouvons esperer de nous venger de nos égaux, sans nous mettre au hazard d'avoir du pis. La colere est trop maligne ou trop precipitée pour nous servir en ce rencontre: il faut que la raison soit nostre juge, que nous recevions ses ordres avant que de rien entreprendre, & que nous apprenions d'elle, qu'il nous est plus glorieux de fuir un outrage par nostre silence, que de le venger par nos paroles.

Quand donc nous nous sentirons of-

fensez, mettons la main sur la poitrine; examinons si l'injure qu'on nous a faite, nous arrive avec justice, & si nous ne l'avons pas attirée sur nous-mêmes par nos mauvais traitemens. En ce cas il est bien raisonnable que nous la souffrions avec patience, & que nous la recevions comme le chastiment d'un mal que nous avons causé en autrui. Mais si l'outrage est injuste, si l'on nous persecute à tort, & si nostre conscience nous assure de l'innocence de nos actions: pourquoy nous en soucions-nous, & nous fâchons-nous d'une injustice qui devroit faire rougir celuy qui l'a commise? N'ajoutons pas toujours foy aux rapports des hommes, laissons à part les circonstances qui pourroient contribuer à leur évidence, défions-nous de nos propres conjectures, le temps nous fera connoistre la verité; & peut-estre que ce que nous estimons aujourd'hui veritable, en perdra demain toutes les apparences. Elevons-nous au dessus du peuple, ne croyons rien de tout ce que nous entendons contre nostre gré, regardons les injures comme des choses qui sont hors de nostre pouvoir, & faisons état que personne n'est offensé que par foy-mesme.

En effet, rien ne nous travaille tant que l'opinion. C'est elle, dit Seneque, qui mesure les outrages, qui augmente leur injustice, & qui séduisant nostre jugement, nous les rend toujours plus atroces & plus sensibles qu'ils ne sont. Nous voyons des valets qui endurent le fouët avec patience, & qui ne sçauroient souffrir une parole piquante; qui préfèrent une bâtonnade à un soufflet, & qui tiennent que la mort leur seroit plus supportable qu'un reproche ou un affront. Ce n'est pas toujours l'offense qui nous tourmente, mais l'imagination de l'avoir reçûe. C'est pourquoy un homme de grand cœur, & qui connoist son innocence ou son mérite, se moque de toutes les injures qu'on sçauroit luy faire: il les regarde comme des extravagances d'autrui, il les oublie avant que de les avoir reçûes, il en étouffe le ressentiment avant que d'en estre touché; & comme il ne les ressent pas, il ne se met pas en peine de les venger.

Si la colere est aveugle dans la vengeance, elle est injuste dans la punition; & si elle choque la charité, quand elle tire raison d'une offense, elle peche contre l'équité, quand elle la chastie. Tous ses plaisirs sont déraisonnables, les pei-

nes qu'elle ordonne, surpassent toujours la grandeur du crime; & sans luy faire son procès, il est aisé de la condamner par les arrests mesmes qu'elle prononce contre les coupables.

Car comme elle est précipitée, & que les flammes qu'elle répand dans l'ame d'un Juge, ou d'un Roy, les met en fureur; elle les anime au châtiment, elle grossit les fautes pour justifier ses arrests, elle en invente de nouvelles pour avoir occasion de les punir; & les faisant agir selon leur pouvoir, & non pas selon la justice, elle les met dans l'impuissance de garder cette mediocrité qui est entre le trop & le trop peu. Car elle veut que tous ses jugemens soient raisonnables; que la vengeance qu'elle exerce, soit nécessaire; & contraire à la raison, qui n'estime juste que ce qui est conforme à l'équité, elle juge équitable tout ce qui est conforme à son humeur. Elle n'en veut pas tant à l'offense qu'à la cause, elle ne considère pas tant le crime que la personne qui l'a commis; & par une fureur aussi étrange qu'elle luy est ordinaire, elle ne s'émue pas moins des choses qui servent à la défense d'un criminel, que de celles qui servent à sa condamnation. Elle s'irrite

contre l'innocent & le coupable , elle déguise la candeur de celui-là , & augmente les fautes de celui-cy , toute sa pretention est de les châtier ; & obstinée dans son erreur, elle croit qu'il luy est plus honorable de perséverer dans un mal, que d'en témoigner du regret.

L'exemple qu'en apporte Seneque dans les Livres admirables qu'il a faits de la Colere, en est une preuve évidente : & sans nous mettre en peine d'en chercher d'autres dans les Histoires, il suffit d'en remarquer les particularitez pour faire voir son injustice. Il dit qu'un des Pisons estant en colere, vit l'un de ses soldats revenir d'un convoi sans son compagnon. Ce retour luy servit de pretexte pour le punir : il luy suffisoit qu'il fust suspect d'homicide, pour le condamner à mort, & qu'il fust séparé de son camarade, pour le faire mener au supplice. Ce malheureux condamné nie hautement le crime, prend les Dieux à témoin de son innocence, demande quelque temps pour se justifier, & l'assure de luy faire revoir par sa diligence celui qu'il disoit avoir esté massacré. Le General luy refuse cette grace, il s'aigrit contre sa demande ; & sans autre delay, com-

mande qu'on luy oste la vie. On le conduit hors des tranchées, & le bourreau empoignoit déjà l'épée pour luy enlever la teste, quand le soldat qu'on croyoit mort, parut subitement au milieu de l'assemblée. Le Capitaine qui presidoit à l'exécution, à la vûe de ce soldat donna le hola, commanda à l'Officier de détacher le criminel, & de ne pas passer plus avant sans un nouvel ordre du General. Il ramene donc le prisonnier à Pison, pour luy remettre entre les mains un innocent que l'erreur luy avoit fait passer pour coupable. Tout le camp s'imaginoit que ce Prince se laisseroit vaincre à la justice, que la douceur succéderoit à sa severité ; & que desabusé de sa croyance, il n'auroit point de peine de pardonner un crime à un homme qu'il n'avoit pas commis. Mais voyant que ce soldat estoit encore en vie, & prenant ce retour pour un mépris de ses commandemens, il monte sur le tribunal tout furieux, prononce l'arrest de mort contre les deux soldats, & ordonne qu'on les fasse mourir sur le champ. Que sçauroit-on s'imaginer de plus injuste que de condamner deux innocens, pour n'avoir pû trouver un coupable, ou de rendre

pas sa félicité ? Pourquoy craindra-t-elle des maux , puisqu'elle n'en reconnoist point d'autres que le vice , & dont elle peut empêcher l'arrivée par les seuls actes de sa volonté ? Pourquoy apprehendera-t-elle la mort , puisqu'elle y trouve son avantage ? Pourquoy appellera-t-elle la colere à la vengeance d'une injure , puisqu'elle ne la ressent pas ? Et pourquoy tirera-t-elle de la joye des faveurs de la fortune , puisqu'elle établit son bonheur en sa conscience ? Les passions sont donc inutiles aux sages ; il n'y a que les foibles ou les insensés qui les ressentent : & si nous consultons même ceux qui leur ont donné de bons usages , ils confesseront avec nous qu'elles favorisent plutôt le vice que la vertu , qu'elles sont plus criminelles qu'innocentes , & qu'elles sont plus propres à fomenter qu'à détruire les desordres de nostre ame.

Mais encore , qui pourra croire que la vertu soit oiseuse , si elle ne déclare la guerre à des monstres ; & que cette noble qualité soit languissante , si elle ne donne des combats pour assujettir des rebelles , & ranger des séditieuses à la raison ? Elle est sans doute trop genereuse , pour vouloir emprunter sa gloire

de la déroute de si foibles ennemis : elle se juge assez bien employée , quand elle fait les ornemens de nostre ame ; & que méprisant l'insolence de ses esclaves , elle s'occupe à nous rendre accomplis & vertueux. Quand le soleil acheve sa carrière , qu'il se retire de nostre horizon , que son éloignement cause nos nuits , & qu'il va chercher une autre partie du monde pour l'éclairer ; il n'est pas moins puissant que lorsqu'il dissipe nos ténèbres , qu'il dore les coupeaux de nos montagnes , & qu'il produit l'émail de nos jardins & de nos prairies. Mais comme il ne tire pas sa lumière de nostre obscurité , qu'il est chaud dans un pays d'où nous ne ressentons pas les ardeurs , & qu'il regne aussi absolument chez les Antipodes que dans l'Afrique : aussi la vertu ne tire pas ses grandeurs de nos desordres ; & elle n'est pas moins agissante lorsqu'elle traite avec ses amans , que lorsqu'elle attaque le vice , & qu'elle défait les passions.



deux hommes criminels, pour en avoir reconnu l'un innocent? Sa passion le fit passer plus avant, & tombant d'un abysme dans un autre, ajouta à ceux cy un troisième, qui estoit le Capitaine qui luy avoit ramené le prisonnier. Sa colere ingenieuse luy fournit des raisons pour autoriser son arrest; & examinant leurs offenses, luy fit trouver dans la diversité de leurs fortunes, des sujets differens pour les punir. Je t'ay fait mener au supplice, dit-il au soldat, parce que tu y as esté déjà condamné; & toy, parlant à son compagnon, parce que tu en as esté cause; & toy, regardant le Centenier, parce qu'ayant reçu ordre de faire mourir un criminel, tu ne l'as pas fait. Il inventa subtilement le moyen de les rendre tous coupables, & de commettre trois crimes à la fois pour n'en avoir pu découvrir dans les personnes qu'il condamnoit.

De cet exemple il est aisé de reconnoître l'injustice de la colere, & d'apprendre combien elle est insolente dans les chastimens, & dangereux dans les Cours & les Parlemens. Car comme elle est superbe, & ne prend point d'autres avis que les siens, elle suit les

émotions de sa fureur, & elle souffre aussi peu qu'on la gouverne, qu'on la reprenne. Aussi voit-on qu'il n'y a que les esprits lâches qui s'en servent, & qui ne sçavent pardonner une offense, quand ils sont dans la puissance de la venger.

Il est vray, que la colere semble en quelque façon plus utile dans les combats que dans les Cours de Justice; que la violence a quelque rapport avec l'humeur des soldats, & que son air est plus seant sur le visage des Capitaines, que sur celui des Juges & des Monarques. Car si nous croyons Aristote, rien ne contribue davantage à la valeur que la colere: c'est elle qui enfle le courage des Conquerans, qui les anime dans la meslée, qui réveille leur generosité, & qui leur fait hasarder leur vie pour devenir les maîtres de celle de leurs ennemis. La force, dans la doctrine de ce Philosophe, est foible, quand elle en est separée: il faut que cette vertu soit assistée de sa fureur, pour mépriser les dangers qui la menacent; & qu'elle soit échauffée de son feu, pour donner des batailles & remporter des victoires. Car bien que l'homme ait l'esprit naturellement

genereux, & qu'il ait assez d'adresse pour attaquer ou se défendre contre ceux qui le veulent opprimer; il est pourtant lâche, quand il est destitué de cette ardeur; il est foible sans ce secours, & il cesse d'en estre animé.

Mais certes si cette maxime estoit véritable, que la valeur doit le bonheur de ses succès à la colere, & que les soldats soient languissans à moins que d'estre furieux; je ne voy pas pourquoy on ne pourroit pas inferer que l'ivrognerie leur est necessaire, puisqu'elle les rend souvent courageux, qu'elle augmente leurs forces, qu'elle les engage dans les combats, & qu'elle leur fait mépriser la douleur & la mort. On en a vû qui ne sont entrez dans le champ de bataille que par le vin; qui eussent abandonné leur poste, s'ils eussent esté sobres; & que la vûë de leurs ennemis eust mis en fuite, si les vapeurs qui leur brouilloient la teste, n'eussent fait la plus grande partie de leur courage. Qui ne sçait que les plus apprehensives de nos passions nous inspirent quelquefois de la valeur, que la necessité excite nostre lâcheté, que le desespoir nous fournit des armes pour combattre, & qu'il change souvent nostre timidité

en hardiesse? Les bons succès ne sont pas toujours les ouvrages de la valeur ou de la sagesse; la fureur ne triomphe pas moins souvent de ses adversaires, que la vertu; & les Politiques reconnoissent qu'il y a des rencontres où la temerité réussit plus heureusement que la prudence. Mais il n'y a personne qui ne confesse, que tous ces mouvemens ne soient aussi foibles qu'indecens, qu'ils excitent l'ame sans la fortifier, qu'ils corrompent la vertu au lieu de l'instruire, & qu'ils ne fassent impression que sur les esprits de ceux qui manquent de resolution, quand ils sont privez de son assistance. Aussi ne voit-on point d'homme vaillant qui ne tire ses forces de son temperament, qui ne soit hardi sans la colere, & qui ne devienne plus courageux, quand il est échauffé de son feu, que parce qu'il est genereux de sa nature.

Cette passion est temeraire pour en tirer quelque service; sa promptitude fait douter de sa prudence; elle est trop fougueuse pour guider les maximes du combat; & elle recherche les occasions avec trop de chaleur, pour éviter les perils dans lesquels elle veut engager ses ennemis. Enfin, son usage nous est

aussi funeste dans la guerre que dans la paix, puisqu'elle fait voir au milieu de la paix une image de la guerre, qu'elle n'y suit que les mouvemens de sa fureur, qu'elle oublie la vicissitude des armes, & qu'elle tombe dans la puissance de ses adversaires, parce qu'elle ne peut se conserver dans la sienne.



TROISIE ME



TROISIE'ME TRAITE.

De la crainte.

DISCOURS I.

De la nature de la crainte.

JE sçay bien que c'est un crime parmi les philosophes modernes, de parler en faveur des Stoïciens, & qu'on ne sçauroit entreprendre de plaider leur cause, sans attirer leur haine ou leur censure. Je sçay bien que la severité de leurs maximes est suspecte à beaucoup de personnes, que leurs sentimens donnent de l'ombrage aux esprits populaires, que leur doctrine surpasse la censure d'Aristote & de Platon, & que l'un & l'autre ne reconnoist rien de plus extravagant que ce que nous admirons dans leurs Ecrits. Leurs disciples qui s'intéressent dans leur parti, se moquent de tous leurs paradoxes: ils assûrent qu'ils n'ont qu'une apparence de grandeur;

N

que leurs paroles sont plus superbes que raisonnables ; que le peuple les admire, parce qu'il ne les conçoit pas ; & que les sçavans n'en font estime , que parce qu'elles leur donnent des pensées plus élevées. Ils protestent qu'ils ne sçauroient comprendre , que le sage puisse estre seul riche dans le monde, puisqu'il tombe ordinairement dans la disette ; que la fortune le reduit à la besace ; qu'il manque souvent de ce qui luy est nécessaire ; & qu'il n'a la plupart du temps ny habit pour se couvrir , ny logis pour se retirer , ny valet pour le servir. Qu'il soit toujours present à soy-mesme, puisqu'il est quelquefois extravagant ; qu'il a des faillies indiscrettes ; que la prudence l'abandonne en ses discours ; & qu'il fait en certaines occasions ce que la folie fait entreprendre aux insensés. Qu'il soit Roy de l'univers , puisqu'il n'a presque jamais de sujets à commander ; qu'il soit souvent obligé d'obeir à des maistres ignorans , & leur rendre des services qui combattent la souveraineté qu'il pretend avoir sur eux. Mais parmy les absurditez qu'ils remarquent en leurs paradoxes , rien ne les surprend tant , que lorsqu'ils l'exemptent des opinions , qu'ils le dégagent des connois-

sances incertaines , & qu'ils assurent qu'il luy est aussi impossible de douter d'une verité , que de l'ignorer. Quoy , disent-ils , le sage est-il infaillible en ses jugemens ? ne peut-il pas errer en ses conjectures ? ne voyons-nous pas qu'il raisonne des choses qu'il ne connoist pas ? & descendant aux particularitez , ne dispute-t-il pas des influences des astres & des planettes , dont il comprend aussi peu la nature que la vertu ? En voulez-vous faire un Dieu , après l'avoir rendu orgueilleux ? & voulez-vous le rendre participant de la science , après luy avoir donné en partage la connoissance des Anges , le pouvoir des Monarques , & le gouvernement de l'univers ?

Mais leur étonnement cessera , s'ils prennent la peine d'examiner les sens de leurs paradoxes , & d'apprendre par l'éclaircissement qu'ils leur donnent , qu'ils sont fondez sur la raison ; qu'ils ne choquent pas tant la verité que leurs opinions ; & qu'ils n'enseignent rien qui ne puisse estre reçu des plus critiques de nostre siècle. Car s'ils disent que leur sage est seul opulent , & s'ils le rendent maistre de tous ces biens qui rendent les avares indigens : c'est parce qu'il n'en

reconnoist point d'autres que ceux de l'ame, qu'il n'attend rien de la fortune, qu'il use avec discretion de ceux qu'il a ; & que les méprisant avec jugement, il sçait jouir de ceux qu'il considere, & qu'il ne possède pas. S'ils assùrent qu'il ne se trompe pas en ce qu'il fait, c'est parce que la lumière ne le quitte pas, qu'il n'agit que par le moyen de la vertu, & qu'il consulte la raison en toutes ses entreprises. S'ils le font Roy dans le monde, & que sans luy faire porter de sceptre ny diadème, ils luy commettent l'administration des Empires & des Etats ; c'est parce qu'étant seul qui sçait regler ses passions, il est seul capable de commander à ses semblables ; & que son honnesteté ne le rend pas moindre dans le genre humain, que le pilote dans un vaisseau, le Magistrat dans une ville, le General dans une armée, l'ame dans un corps, & l'esprit & la raison dans une ame. Si enfin ils bannissent les opinions de son esprit, & s'ils veulent que ses connoissances soient aussi certaines qu'il les juge véritables ; c'est parce qu'il rejette toutes les propositions douteuses, qu'il n'approuve point de conclusions qui ne soient tirées de principes assùrés, &

qu'il ne forme point de discours, qu'il ne sçache auparavant, qu'ils sont conformes à l'objet dont il parle. La science est le partage du sage ; & il faut estre ou niais ou temeraire, pour se persuader de comprendre une verité qu'on ignore.

De là vient que Seneque fait une guerre si sanglante à la crainte, & qu'informé des desordres qu'elle cause dans ses hostes, il la combat par tout où il la rencontre. Car comme elle n'est qu'une connoissance douteuse, & une opinion d'un mal absent qui nous menace ; il condamne sa prévoyance, il la chasse du conseil de son sage ; & il croiroit ravir la tranquillité à son ame, s'il permettoit qu'il s'en servist. En effet, rien n'altere tant nostre repos, que cette passion, & rien n'abaisse tant nostre courage, que sa curiosité ou sa prévoyance. Car comme si elle n'estoit ingenieuse que pour nous perdre, elle prend toutes les formes imaginaires pour nous rendre miserables. Tantost elle prévient nos desastres, pour nous les faire sentir avant qu'ils soient arrivez ; tantost elle les augmente, pour nous les rendre plus insupportables ; tantost elle nous les figure inevitables, pour nous précipiter

dans le desespoir ; & accablez déjà des malheurs qu'elle nous fait attendre, elle nous fait souhaiter la mort, pour nous délivrer d'une passion qui nous la fait souffrir à longues & diverses reprises. Elle est d'un naturel si timide, qu'elle redoute tout ce qu'elle juge pouvoir l'offenser ; elle forme des monstres qui ne seront jamais ; elle confond les maux imaginaires avec les véritables ; & elle se laisse tellement surprendre par les sens, que sans connoître l'auteur ny des uns ny des autres, elle les apprehende également tous deux.

La haine semble en ce point plus raisonnable que la crainte : car si elle entreprend le mal, & si elle employe toute son adresse à combattre sa violence ; c'est parce qu'il est effectif, & que sa présence l'oblige à s'en venger. Si la hardiesse s'élève contre ses ennemis, & si elle se met en posture de s'opposer à leur fureur ; c'est parce qu'elle en est attaquée, & que le danger ou l'honneur l'engage à s'en défendre. La tristesse toute mélancolique qu'elle est, ne regarde que le mal qui la blesse ; elle s'entretient de ses rigueurs, parce qu'elle les ressent ; & elle ne succombe sous leur pesanteur, que parce qu'il n'est pas en

son pouvoir de les éviter. Mais la crainte multiplie nos maux, elle les prévoit dès qu'ils nous menacent, elle les cherche avant qu'ils soient arrivés ; & par une ambitieuse industrie elle se sert du passé & de l'avenir pour nous tourmenter. Quelle plus grande folie, dit Seneque, sçauroit-on remarquer dans un homme, que de courir au devant de ses desastres, de les sentir avant qu'ils le touchent, & de perdre le présent par l'apprehension du futur ? Il faut estre extravagant pour s'affliger avant le temps, se laisser surprendre à un malheur qui peut-estre n'arrivera jamais, & se rendre misérable, parce qu'on s'imagine de l'estre un jour. Car pour faire voir sa vanité, & la convaincre d'erreur dans sa prévoyance ; il ne faut que considérer l'objet qu'elle apprehende, pour sçavoir que ses soins luy sont toujours aussi défavantageux que des honorables. Car ou elle regarde un mal véritable, ou imaginaire : s'il est véritable, il est en nostre puissance de l'éviter, & rien ne nous sçauroit porter au vice contre nôtre volonté ; s'il n'est qu'imaginaire, & s'il vient au nombre de ceux que la fortune nous envoie, nous sçavons déjà qu'il n'est pas mal, & que c'est luy faire

tort que de luy imposer un nom que la plus saine Philosophie n'attribuë qu'au peché.

Pour prévenir donc ces vaines terreurs qui troublent nostre raison, ne précipitons pas nostre jugement, examinons la condition des objets qui nous étonnent, levons-leur le masque qui nous les rend si affreux, & considérons-les dans la pureté qu'elle tire de la nature. Nous verrons alors, qu'ils n'ont point tant d'opposition à nos humeurs, comme nous nous les figurons; qu'ils nous sont nuisibles, parce que nous sommes séduits par l'opinion; & qu'ils n'ont rien de terrible, que l'apprehension que nous en avons. On voit des hommes qui tombent en pâmoison au bruit d'une mauvaise nouvelle, qui passent en pensant à un accident qui les menace, qui tremblent quand on les dispose à souffrir un malheur; & qui sont tellement partagez entre la crainte & la douleur, qu'on les prendroit plutôt pour des furieux, que pour des hommes raisonnables. Comme si la peur leur avoit enlevé la raison avec l'assurance, ils craignent sans sujet, ils redoutent des ennemis qui ne sont pas, ils les fuyent avant qu'ils ayent paru; & par une aveugle

timidité ils quittent souvent un chemin assuré pour en prendre un suspect. L'opinion n'a rien de tranquille, elle se trouble de tout ce qu'elle pense pouvoir l'offenser, elle nous assure aussi peu du ciel que de la terre, & nous épouvante aussi-bien d'un mal qui est éloigné, que d'un autre qui nous pend sur la teste.

Mais le sage qui connoist si parfaitement la difference qui est entre les maux véritables & les imaginaires, se tient à l'épreuve de tous les accidens; il est armé contre la fortune, il considère les malheurs comme des exercices de la vertu, il les voit venir sans inquietude; & appuyé sur la grandeur de son courage, il les attend à dessein de les combattre & de les surmonter. La pauvreté le touche aussi peu que la misère de ses amis; il regarde les tourmens de même visage que les injures; & il sçait aussi-bien se défendre des ennemis qui le menacent, que de ceux qui le persécutent. C'est estre trop délicat, que de recourir aux medicamens, avant que d'estre malade; se bander le bras, avant qu'il soit disloqué; se plaindre de la teste, avant qu'elle nous fasse mal; & porter la main sur une partie du corps

qui ne nous cause pas encore de douleur.

Mais quand la crainte ne déguiseroit roit pas nos defastres, & qu'elle seroit assez fidèle pour nous les représenter comme ils arriveront; encore nous seroit-elle inutile, puisqu'elle ne peut les divertir; & que c'est toujours une espèce de lâcheté de ressentir de la douleur, avant que la cause qui la produit, soit venuë jusques à nous. Combien de fois a-t-on vû que les événemens ont trompé nos esperances, que nos craintes nous ont inutilement abusé, que nous avons prévenu des maux qui ne nous sont pas arrivez, & qu'il y en ait eu qui nous sont arrivez, que nous n'avions pas attendus? Ne redoutons pas des choses qui peuvent naître sans nostre congé; & par une prudente tromperie, promettons-nous que celles qui nous donnent tant d'horreur, nous seront favorables. Comme il y a de belles apparences qui produisent de mauvais effets; il y a de mauvais effets, il y a des rencontres où les malheurs tournent à nostre avantage. Quelques-uns sont sortis de la prison, par le moyen des femmes qui les consumoient; & ils ont sauvé leur liberté par ce qui devoit leur

ôster la vie. Quelques autres ont échappé le naufrage, par l'entremise des écueils & des précipices; quelques autres ont trouvé leur salut dans les ruines d'une maison; quelques autres ont survécu à leurs bourreaux, & ont vû mourir ceux qui estoient pour les perdre. La mauvaise fortune ne nous persecute pas toujours, elle a ses cruantez & ses douceurs; & il ne faut pas estre grand Philosophe pour sçavoir, qu'il y a des temps où ses disgraces nous sont plus avantageuses que ses faveurs.

De tous ces discours il est aisé de conclure, ce me semble, que la crainte nous est inutile, qu'elle ne peut avoir de bons usages dans la Morale, puisqu'elle nous jette dans le malheur avant le temps, qu'elle nous tourmente par sa prévoyance, qu'elle nous abuse par ses apprehensions, & qu'elle nous ravit la liberté & le repos toutes les fois que nous nous abandonnons à sa conduite. C'est ce que nous verrons dans les Discours qui suivent.



DISCOURS II.

Que les tourmens n'ont rien de plus cruel que l'opinion, & qu'il n'y a que les fous ou les lâches qui les appréhendent.

LEs Philosophes qui s'intéressent si fort dans les contentemens des sens, qui font la volupté la fin de leurs actions, & qui ne mettent point de différence entre leur félicité & celle des bestes, ont tant d'amour pour leur corps, & témoignent des soins si particuliers pour sa conservation, qu'ils n'ont pas de honte d'établir leur bonheur dans sa santé, & de luy attribuer toutes ces glorieuses qualitez qu'Aristote donne à la connoissance du souverain bien, & le Sage Romain à la possession de la vertu. La douleur qui touche le corps, leur semble le plus cruel de tous les maux; & ils se sont si bien laissé gagner au plaisir, qu'ils assurèrent qu'il n'y a point de vie plus misérable que celle qui est mêlée de peines & de maladies. Car si les autres maux, disent-ils, nous causent de l'in-

quiétude, si l'ignominie nous offense, si la pauvreté nous afflige, & si la mort de nos amis tire des larmes de nos yeux; ils ne blessent pas tant nostre corps que nostre imagination; & il ne faut qu'une adresse commune pour nous persuader, qu'estant hors de nous, ils ne peuvent nous donner de l'incommodité. Mais la douleur est en nous, elle abat nostre corps par sa présence, elle l'attaque dans tous ses membres; & passant de la plus basse partie de nous-mêmes à la plus noble, elle luy fait ressentir toutes les rigueurs qu'elle exerce sur sa compagne.

Mais quelque raisonnement qu'ils forment pour justifier la crainte des tourmens, il faut dire qu'elle naît de l'opinion; que les peines les plus éclatantes ne sont pas toujours les plus cruelles; & que les supplices ne nous paroissent plus insupportables que l'exil & la pauvreté, que parce qu'ils sont accompagnés de plus de pompe. Rien ne nous étonne tant que ce qui nous peut arriver de la part d'une puissance souveraine, & qui ayant la disposition de nostre vie entre ses mains, nous peut condamner à des tourmens aussi douloureux qu'infames. Quoy-que les mala-

dies détruisent le corps aussi-bien que les supplices, que la peste ne nous soit pas moins sensible que la torture, & qu'il y ait des maux naturels qui surpassent la cruauté des plus ingénieux Tyrans: cependant rien ne nous épouvante tant que la vûë des tourmens, & rien n'ébranle tant nostre constance, que les préparations qu'on a faites, pour nous ôster la vie, ou pour éprouver nôtre fidélité. Les autres maux, qui naissent de nostre constitution, entrent avec silence; & leur arrivée est si soudaine, qu'ils ne mettent souvent pas de temps entre leurs premiers accès & leur violence. Les maladies nous surprennent sans se montrer, elles se coulent dans nos veines sans bruit; & sans nous rien faire voir qui puisse nous étonner, elles nous glacent le sang, ou nous brûlent les entrailles. La pauvreté n'est pas affreuse; elle n'offense nos yeux ny nos oreilles, quand elle vient succéder à nos richesses; & la fortune ne change pas de visage, quand elle nous fait pauvres, & quand elle nous rend opulens. Mais le supplice est éclatant, sa pompe nous étonne, les instrumens qu'on y montre, nous abbattent le courage, & le bruit qui l'accompagne, jette de l'horreur

dans l'esprit de tous ceux qui les regardent. C'est-là qu'on y étale tout ce que la malice des Tyrans a inventé de cruel, qu'on y élève les croix, qu'on y étend les chevalets, qu'on y expose les chaudières bouillantes, qu'on y taille les chemises de poix, & qu'on y réveille la cruauté des bestes farouches pour nous dévorer. Tout cet attirail envoie la terreur dans nostre ame; & on ne doit pas trouver étrange, si nous redoutons si fort les tourmens, puisqu'ils se produisent avec tant d'éclat, & qu'ils paroissent à nos yeux avec des images si effroyables. Comme le bourreau redouble nostre crainte, à mesure qu'il expose les instrumens de nostre supplice, & qu'il fait perdre l'assurance aux plus courageux, par la montre des choses qui peuvent les offenser; rien n'abat tant nostre esprit que la considération du mal qui nous menace; & l'expérience nous fait voir, que la douleur nous est toujours moins rigoureuse, quel'apprehension que nous en avons. Ce n'est pas toujours la chose qui nous blesse, mais l'opinion que nous en avons conçûë; & on a trouvé des personnes qui eussent résisté constamment à la douleur, si elles n'eussent esté premièrement vaincuës

DISCOURS II.

*Que le bien de l'homme consiste à
vivre selon les loix de la
nature.*

LEs oracles des Anciens ont si peu de rapport avec leur nom, & les evenemens qui les ont suivis, sont si differens de leurs promesses; qu'on peut douter si les Demons qui les ont prononcez, ayent jamais aspiré à la Divinité: s'ils n'ont pas cherché à paroître plus malicieux que puissans; & s'ils n'ont pas eu autant de dessein, d'abuser de la credulité des superstitieux, que de chastier la vanité des Philosophes. Car qui examinera bien tous leurs procedez, verra aisément qu'ils n'ont pas de sincerité dans leurs paroles; & comme les renards qui donnent le change aux chasseurs, ils nous enveloppent dans leurs détours, & nous conduisent dans le peril, quand ils semblent nous écarter. S'ils promettent aux laboureurs une heureuse recolte, s'ils flattent les conquerans de la déroute de leurs ennemis, s'ils assu-

rent les amans de la recompense de leur fidelité, & s'ils obligent les marchands à chercher des terres étrangères pour y établir leur fortune; ils sont aussi trompeurs, que lorsqu'ils instruisent les Philosophes, qu'ils apprennent aux orgueilleux à moderer leur ambition, qu'ils prescrivent des regles aux avarés pour assouvir leur convoitise, & qu'ils enseignent à tous les hommes des vertus qu'ils ne peuvent pratiquer. Enfin, tout ce qu'ils revelent, est fautif; & on n'a encore rien vû sortir du temple d'Apollon, qui ne soit devenu un mensonge, ou qui n'ait approché de l'impossible. La Pythie a perdu la plus grande partie des Monarques; ses oracles ont affoibli le plus orgueilleux Empire de l'Europe; & ses predictions ont esté plus funestes à la Republique Romaine, que la revolte de ses sujets, la faction des séditeux, l'ambition de ses Generaux, & la rencontre de ses ennemis. Car appuyée sur la fidelité de leurs paroles, ses Capitaines negligèrent les avantages qu'ils avoient coûtume de prendre sur leurs adversaires; & tenant la victoire assurée, ils se disposèrent plutôt à triompher, qu'à combattre; & à se rendre maistres du camp, qu'à le disputer.

par les apparences. Un homme n'est misérable, qu'aussi long-temps qu'il s' imagine de l'estre ; ses pensées reglent ses peines ; & il suffit qu'il se persuade que le mal qu'il endure, soit léger, pour triompher de tous ses efforts.

Ce raisonnement pour estre particulier, ne laisse pas d'estre veritable ; & c'est assez de remarquer les effets de l'opinion, pour juger de son évidence. Car comme elle est la fille du corps plutôt que de l'esprit, & qu'elle emprunte tous ses mouvemens des sens ; elle prend part à tous les accidens qui luy arrivent, elle s'intéresse dans sa joye & dans la douleur ; & par une ingénieuse tromperie, elle élève le mérite des choses qui luy sont agréables, & elle exagere les rigueurs de celles qui luy sont odieuses. De là vient qu'elle dépeint les supplices si effroyables, & qu'encherissant sur les maux qu'il souffre, elle leur donne des formes affreuses qui nous étonnent, & qui portent également l'horreur dans l'ame du patient & des spectateurs. Elle est si ombrageuse, qu'elle ne nous représente jamais le mal qu'avec déguisement ; & elle est si peu fidèle en ses rapports, qu'on la trouve presque toujours en mensonge.

Si nous voguons sur la mer, & si les vents enflent les ondes, ou secouent tant soit peu nostre vaisseau, nous tombons en mesme temps en defaillance, la raison nous échappe avec la lumière : & comme si nous avions déjà fait naufrage, ou que nous fussions condamné à boire toute la mer, nous passissons de crainte, & nous suons de frayeur. Si la terre tremble sous nos pieds, & si les bastimens qui nous couvrent, font mine de nous accabler ; quel bruit ne faisons-nous pas, & quelles images de mort ne faisons-nous paroistre sur nos visages ? Le froid s'empare de tous nos membres, la crainte appelle le sang auprès du cœur, tous les objets nous épouventent ; & comme si la maison entière devoit tomber sur nos testes, nous en redoutons toutes les parties. Cependant nous n'ignorons pas, qu'un peu d'eau suffit pour nous étouffer, qu'une pierre de nos édifices peut nous casser la teste, & qu'il ne faut qu'une ouverture de trois pieds pour nous perdre.

Il est de mesme des supplices que nous apprehendons ; le bruit qui les accompagne, fait la plus grande partie de nos peines ; l'opinion encherit sur leur

violence ; & la vûë de tant d'instrumens qu'on y étalle , nous cause plus de douleur , que la mort que nous devons souffrir. Cependant nous sçavons bien que tous ces soldats armez , que cette troupe de sergens , que ce bourreau en camisole ne nous peuvent qu'oster du monde , nous enlever l'ame par les playes ; & pour ne nous pas étonner par le nom de meurtre , separer nostre esprit de nostre corps. Enfin , ils ne sçauroient faire davantage que ce que fait un petit ver dans les chambres des enfans , ce qu'un grain cause dans les hospitaux , & ce que la fièvre produit tous les jours dans les palais des Princes , & dans les cabannes des bergers. Il ne faut qu'une resolution mediocre pour endurer des maux qui se passent en un moment , & qui finissent souvent par le mesme coup qui les a commencez.

Il est vray qu'il est bien difficile de gagner ce pouvoir sur soy-mesme ; qu'on trouve aujourd'huy peu de Scevole & de Regulus , & qu'il n'appartient qu'à ces grands courages de l'Antiquité , de braver la douleur , & de la supporter sans émotion. On ne voit plus des hommes , qui veulent se brûler la main , pour oster l'assurance à leurs ennemis ;

qui courent au devant de la mort , pour se moquer de leurs Tyrans ; & qui n'interrompent pas leur joye sous les bras des bourreaux , pour declarer leur innocence. La Philosophie moderne nous a rendu trop delicats , & l'amour de nostre corps nous est trop naturel , pour ne pas craindre tant de maux qui conspirent à nostre perte , pour ne pas redouter des barres de fer qui nous brisent les os , des bestes farouches qui nous déchirent les entrailles , des machines qui nous font souffrir la mort à longues reprises , & des flammes modérées qui ne nous réduisent en poudre qu'après avoir lassé nostre patience.

Mais comme les principes generaux aboutissent dans les exemples , & que les vivans tirent d'eux leurs principales lumieres ; je croy que je puis icy opposer le courage d'une femme Payenne à la lâcheté de nos Chrestiens , & leur faire voir dans l'histoire de sa vie , que la douleur n'est insupportable qu'à ceux qui manquent de resolution. Jamais Empire ne fut plus envié que celuy du premier des Césars : son usurpation luy attira la haine de toutes les nations de la terre , le Peuple Romain entreprit plusieurs fois de s'en défaire , & fit assez

voir par ses entreprises, qu'il ne pouvoit supporter plus long temps le gouvernement d'un homme, qui luy avoit ravi la liberté. Brutus s'engagea couvertement dans la conspiration; & quoy qu'il s'efforçast de cacher à sa femme son entreprise, il ne la put si bien dissimuler, qu'elle ne s'en apperçût, & ne remarquast par l'alteration de son visage le trouble de son ame. Soupçonnant donc que son mary se défoit de sa foiblesse, & qu'il n'osoit luy découvrir un secret qui luy coûteroit la vie, s'il estoit éventé, se resolut d'éprouver sur soy-mesme si elle pouvoit le cacher: car se retirant dans sa chambre, & faisant sortir ses domestiques, elle empoigna un rasoir qu'elle s'enfonça dans la cuisse; sa playe saigne en abondance, ses membres s'affoiblissent par la perte de son sang, la fièvre mesme se glissa dans ses veines, & sembloit s'acheminer à la mort, quand Brutus entra en sa chambre, & que surpris par un accident si peu attendu, s'enquit de sa cause & de ses circonstances. Porcia obligeant ceux qui l'assistoient, de se retirer, pria son mary de s'asseoir, & luy promit de luy dire elle-mesme l'origine de son indisposition. Vous sçavez, dit-elle, Brutus, que quand

je suis entrée en vostre maison, je n'y suis pas venue en qualité d'amie ou de concubine, & que je n'ay pas préféré vostre recherche à celle de tant de Gentils-hommes Romains, pour estre seulement la compagne de vostre table & de vostre liét; mais pour estre confidente de vos secrets, & de prendre aussi-bien part à vos malheurs qu'à vos felicitez. Ce n'est pas que j'accuse le ciel, ou que je me plains que vous soyiez mon mary, mais seulement que vous ne me regardiez pas comme vostre épouse. Car ne vous imaginez pas que je me contente des devoirs du mariage, & que je n'attende de vostre personne que ces caresses exterieures qui unissent les corps plutôt que les volontez & les esprits. J'aspire à des choses plus grandes, Brutus; je demande d'estre admise en vostre cabinet, & que vous m'honoriez aussi-bien de vostre amitié que de vostre amour. Cette demande me semble trop juste pour estre refusée; & si vous la jugez telle, pourquoy estes-vous si réservé? pourquoy dissimulez-vous vos ressentimens? & pourquoy me cachez-vous cette glorieuse resolution que vous avez prise de mettre un Tyran à mort? Si vous ne pouvez esperer de

moy du secours, & si ma condition me défend de vous assister en vostre entreprise; vous pouvez du moins attendre de moy du soulagement en vos infortunes, & vous assurer que si je n'ay pas assez de force pour vous seconder, j'auray toujours assez de courage pour vous accompagner par tout où le malheur ou le sort vous appellera. Ne regardez pas aux foiblesses des personnes de mon sexe; mais souvenez-vous seulement que je suis fille de Caton, & femme de Brutus, & que si ce corps que je tiens de mon pere, n'a pas assez de vigueur pour endurer la mort, l'amour que je vous ay voué, Brutus, me rendra assez constante pour la mépriser. Puis luy découvrant sa playe, Voilà, dit-elle, Brutus, voilà l'épreuve que j'en ay faite, ne faites pas maintenant de difficulté de me reveler ces desseins; apprenez qu'il y a sous cet habit un cœur de Caton; & que si mon sexe ne me permet pas de vous suivre dans le meurtre que vous méditez, sçachez que j'ay assez de courage pour mourir pour vous & avec vous.

Si une pointille d'honneur, si un violent desir d'acquérir de la gloire, & si une courte obstination animée de vanité en a fait triompher quelques-uns de

la mort, surmonter la douleur, & mépriser les rigueurs des supplices; que ne pourra la vertu, quand elle sera appuyée de la justice; qu'elle combatta pour la conservation des loix; qu'elle souffrira pour la défense de ses temples & de ses autels, puisqu'elle est égale en ses actions, & qu'elle garde les mêmes mesures dans les delices & dans les tourmens?

C'est-pourquoy pour nous abstenir de cette indolence si familiere aux Stoïques, & si peu connue aux autres Philosophes, considérons souvent les actions de ces hommes genereux, qui ont surmonté la douleur avec courage; fortifions nous contre les apprehensions de la mort; n'ayons pas plus d'amour pour nostre corps qu'il ne faut: osons aux tourmens cette pompe qui nous étonne; & persuadons-nous qu'il n'y a sous ces apparences que ce qu'un goutteux méprise dans son lit, qu'un malade d'estomac endure dans les festins, & qu'une femme délicate souffre dans l'enfantement.



DISCOURS III.

*Que le sage ne craint pas la mort,
& qu'il la regarde comme la fin
de ses miseres, & le principe de
sa felicité.*

LA mort est si terrible, & les horreurs qui l'accompagnent, la rendent si affreuse, que les Jurisconsultes ont crû que la crainte en estoit juste, & qu'elle estoit du nombre de celles qui peuvent tomber en un homme constant. Ils dirent que les actions que nous faisons pendant son temps, sont contraintes plutôt que volontaires : que nos promesses n'obligeoient pas ; que nos traites estoient invalides ; & que comme elle nous ostoit la liberté, ou empeschoit l'usage de la raison, elle castoit nos promesses, & aneantissoit nos contracts. Les Theologiens, qui considerent la mort comme une production du peché, plutôt qu'un effet de nostre constitution, ont jugé qu'il falloit qu'elle fust bien ennemie de la nature, puisqu'elle estoit si redoutable,

SANS PASSIONS. 313

table, que toutes les creatures sensibles l'apprehendoient, & que celles qu'on appelle inanimées, témoignoiient quelque sorte d'aversion, quand on en separoit les parties. Le pouffin se cache à la vûe du milan, le lièvre enfile devant les chiens ; & on ne voit rien dans la nature qui n'employe la force ou l'industrie pour se défendre de la mort. On ne tire le marbre des rochers qu'avec violence, le bois gemit sous la coignée, l'air fuit le feu qui le rarifie, & tout insensible qu'il est, donne des combats pour se conserver. Si les animaux, dit Saint Augustin, qui n'ont esté purement creéz que pour mourir, aiment la vie, & craignent tant la mort ; de quelles frayeurs ne doit estre surpris l'homme, quand il en est menacé, puisqu'il a esté produit pour vivre éternellement, & qu'il n'eût jamais vû son ame séparée de son corps, s'il eût conservé son innocence ? Les Philosophes appuyent la justice de leur crainte sur la necessité de la mort : ils se persuadent qu'ils peuvent redouter un mal qui est inevitable, & qui pour estre commun à tous les hommes, ne trouvoit de remede dans la nature. Ils l'accusent de cruauté, ils disent qu'elle est seule parmi les Dieux qui ne

reçoit pas d'offrandes, qui rejette les sacrifices des hommes; & que c'est en vain qu'on luy bastit des temples, ou qu'on luy dresse des autels, puisqu'elle est également aveugle & inexorable.

Mais quelques raisons qu'apportent ceux-cy pour excuser les apprehensions de la mort, il est aisé de leur faire voir leur erreur, & de les combattre par les mêmes armes dont ils défendent leurs maximes. Car si la mort est inévitable, s'il n'y a point d'autels de franchise contre ses surprises, si on n'a pas encore vû d'homme qui ait pû s'en garantir, & si la cause qui nous fait vivre, nous conduit au tombeau: pourquoy la redoutons-nous si fort? & pourquoy nous affligeons-nous, de souffrir un supplice qui ne reçoit point de dispense dans la nature? Nous naissons sous cette loy, nous sommes entrez dans le monde pour en sortir, nos ancestres nous en ont frayé le chemin, & tous ceux qui nous succéderont, se verront obligz de souffrir la peine du peché de leur premier pere.

Qui n'a de la compassion de voir Louis XI. lorsqu'effrayé des horreurs de la mort, il flatoit ses medecins, leur promettoit des montagnes d'or pour reformer son temperament, & par des pre-

sens excessifs les obligeoit d'allonger ses années? Car comme si la Providence divine l'eust abandonné, & que ses jours eussent esté entre les mains des hommes, il appelloit les Ermites des forests, les conjuroit de demander la continuation de sa santé par leurs prieres; & sans se mettre en peine d'amender sa vie, il ne leur en recommandoit que la conservation. Quelquefois perdant toute assurance du costé du ciel, il s'enfermoit dans son cabinet, il en faisoit boucher toutes les avenues, il en barricadoit les portes, il en fermoit toutes les fenestres; & comme si la mort n'eust pû penetrer dans sa retraite, il faisoit une prison de sa demeure. Malheureux! que crains-tu, sinon ce qu'il te faut faire un jour? Pourquoy redoutes-tu ce qui est en ton pouvoir de ne pas apprehender? Chasse de ton ame cette terreur panique, resigne-toy à la volonté de ton Dieu, quitte cette vaine superstition qui te rend criminel devant luy; & tu verras alors que ton trépas peut devenir un sacrifice pour expier tes offenses, que la mort n'est qu'un passage à la vie, & que tu peux estre eternellement bienheureux pour l'avoir genereusement méprisée.

Quoy-que la nature n'a rien produit d'éternel dans le monde, que tous ses ouvrages soient condamnez à mourir, & que tout ce qui s'y voit, ne subsiste que peu de jours: cependant on peut dire que rien ne s'y perd entierement, que les choses s'éteignent plutôt qu'elles ne perissent, & que la mort ne finit pas tant leur durée qu'elle l'interrompt. Si l'été se passe, si le soleil se retire de nostre horizon, si les fleurs abandonnent nos parterres, & si nous ne voyons plus dans nos campagnes que quelque reste de vendange & de moisson; une autre année nous le ramene, & toutes ces beautés que nous croyons évanouies, renaissent & ressuscitent de la mesme cause qui sembloit leur avoir donné la mort. Si l'hiver tombe, si la neige ne couvre plus le sommet de nos maisons, si le froid a cessé d'endurcir nos rivières, & si la bise ne ronfle plus contre nos bastimens; il retourne après peu de temps, & ses mois pour estre écoulés, reviennent pour le rétablir en sa saison. Si les tenebres entreprennent sur la lumière, si la nuit couvre le soleil, & si elle nous dérobe par son obscurité les beautés de la terre; le jour qui suit, l'en chasse, & nous restituë les mesmes clar-

rez que celles-là nous avoient enlevées. Les astres qui n'ont point de repos, qui sont dans un branle continuel, & qui roulent toujours à l'entour de nos terres; reprennent la mesme route qu'ils ont quittée, & recommencent leur mouvement par le mesme point d'où ils s'étoient éloignés. Il est de l'homme comme des autres creatures; il meurt pour renaître; chaque partie qui le compose, retourne à son principe, comme son corps descend dans la terre, son ame monte dans le ciel; & abandonnant sa prison, s'envole libre au lieu de son origine.

Aussi voit-on qu'il n'y a que les impiés ou les criminels qui redoutent cette séparation, & qu'ils la regardent comme le plus rigoureux supplice dont la justice divine puisse les menacer. Ils tremblent quand on leur parle de mourir, ils appréhendent les jugemens d'un Dieu qu'ils ont méprisé; & ils ne veulent pas partir de la terre, parce qu'ils ne croient pas de regner dans le ciel. Mais les justes voyent la mort sans effroy, ils l'attendent avec soumission, ils l'invoquent comme un soulagement à leurs miseres, ils s'y preparent avec froideur; & sçachant bien qu'elle est le

sepulcre des vices, & le berceau des vertus, ils ne cessent de faire des vœux pour son arrivée. Ils connoissent par la foy, que le monde n'est qu'un lieu d'exil, que le ciel est leur patrie, & qu'ils y seront un jour appelez pour y recevoir la recompense de leurs travaux. Entrez dans les solitudes de ces anciens Anacorettes, & vous y verrez des exemples de cette verité, vous y remarquerez des hommes qui ne s'entretiennent que des pensées de la mort, qui ne songent qu'au jour qui doit les enlever de la terre, qui l'attendent avec joye, & qui font leur exercice ordinaire du plus effroyable de nos supplices. Enfoncez dans leurs cellules, vous y en trouverez, qui chargez de chaînes, qui déchirez de coups de fouët, qui minez par le jeûne, abatus par les veilles, souhaitent la fin de leur vie, & comme de genereux athletes, donnent des combats pour obtenir par la mort, le prix de leur valeur & de leur courage.

Mais quittant ces sentimens Chrétiens, pour reprendre ceux des Philosophes: je ne conçois pas bien pourquoy nous apprehendons tant le trépas, puisqu'il nous est si avantageux; & qu'en terminant nos jours, il nous comble de bon-

heur, ou finit nos offenses. Car si nous avons vécu en gens de bien, si nous n'avons pas abusé du temps qui estoit destiné à nostre salut, & si nous avons fait de bons usages des momens de nostre vie: pourquoy souffrons-nous avec peine qu'on nous en retire, & ne desirons-nous pas plutôt de la perdre, puisque la mort qui la termine, nous conduit à une éternité bienheureuse? Mais si nous nous sommes écartez de nostre devoir; & si nous avons esté mauvais œconomes de nostre temps: pourquoy cherchons-nous de la prolonger, & d'accroître nos pechez par l'étendue de nos années? Si nous sommes innocens, ne craignons pas de paroître devant nostre Juge; & si nous sommes coupables, ne trouvons pas mauvais que le ciel nous appelle du monde, & nous ostant les moyens de l'offenser, nous empêche d'irriter davantage sa colere.

Il faut ignorer la condition humaine, pour s'imaginer que la mort soit farouche, & pour ne pas la regarder plutôt comme une faveur, qu'une peine de la nature. Car soit qu'elle commence la felicité des justes, soit qu'elle finisse les souffrances des misérables, soit qu'elle tiquette le tombeau des vieillards, soit

qu'elle attaque les enfans dans le berceau ; elle est également la fin de toutes leurs miseres : & comme elle est le remede des infirmes & des coupables, elle est presque toujours le souhait des justes & des malheureux. Mais de tant de personnes qui l'appellent à leur secours, il n'y en a point qui luy soient plus redevables que celles à qui elle vient sans estre appelée, & de qui elle anticipe les miseres & les apprehensions. Il y a peu d'hommes sur la terre qui ne soient obligez à la mort, & qui ne la rangent plutôt au nombre de leurs acquests, que de leurs pertes. Car c'est elle qui enleve l'esclave des mains de son maître, & qui rompant le lien qui attachoit son corps à son ame, le décharge du serment de fidelité qu'il luy avoit jurée. C'est elle qui tire les captifs de la prison, & qui levant leurs chaînes, les met en liberté contre la volonté de leurs tyrans. C'est elle qui montre aux bannis le lieu de leur origine, qui leur apprend qu'ils n'ont point de demeure assurée sur la terre, & qu'il importe peu en quelle partie du monde ils soient releguez, puisqu'elle les ramene au lieu d'où ils sont sortis. Enfin, c'est elle qui fortifie les lâches contre les malheurs,

qui se mocque de la cruauté des Princes, & qui nous force de croire que la vie que nous aimons, est un supplice, puisque ce qui la finit, termine toutes nos miseres.

Caius qui connoissoit bien ce secret, & qui avoit appris de tant de meurtres, que la mort passoit pour une grace parmi les malheureux, ne l'accordoit qu'à ses amis : il falloit estre reconcilié avec luy pour l'obtenir ; & Senèque a remarqué que ce n'estoit pas tant un trait de sa rigueur que de sa bonté, de mourir pendant son regne. Il eût crû de n'avoir pas bien entendu les maximes de la tyrannie, s'il eût chastié tous les hommes d'un mesme supplice ; s'il n'eût pas mis de difference entre les personnes ; & s'il eust condamné les miserables à mort, & s'il eust réservé en vie, ceux qui se jugeoient bienheureux. On trouva des hommes durant son temps qui souhaiterent la mort comme une faveur, & qui desirerent de perdre la vie, pour ne plus estre les témoins de ses méchancetez. Caninius Julius reçût l'arrest de sa mort avec joye, il en remercia l'Empereur au milieu du Senat ; & soit qu'il eût dessein de luy reprocher sa cruauté, ou qu'il eût envie de blasmer la lâcheté

de ses compatriotes, il luy fit voir que la mort n'estoit pas si terrible, puisqu'on pouvoit la mépriser, pour éviter la vûe d'un Barbare inhumain. Il sçavoit que ce n'estoit pas un grand privilege à un homme, que de vivre; que les esclaves en jouissoient aussi-bien que leurs maîtres; que la condition des bestes égaloit en ce point celles des creatures raisonnables; & qu'il falloit estre bien peu expérimenté dans les miseres du monde, pour craindre ce que les enfans souffrent sans se plaindre, que les insensez attendent sans émotion, & que les misérables reçoivent avec satisfaction.

La mort n'a rien de plus cruel que l'opinion: les Philosophes ont accru nostre étonnement en la décrivant; ils ont augmenté nos apprehensions en voulant nous y préparer; & ils nous l'ont rendu affreux, par les raisons mesmes qui devoient nous la rendre supportable. Quelques-uns se sont imaginez qu'elle estoit le plus grand de tous nos maux, parce qu'elle estoit nécessaire; que c'estoit le supplice dont on punissoit les plus fameux criminels; & que ce n'estoit pas sans sujet si l'homme en avoit tant d'aversion, puisque les animaux les plus inutiles dans la nature

faisoient tant d'effort pour l'éviter ou la divertir. Cependant nous sçavons bien que la mort ne nous touche pas; qu'en nous privant de nos sens, elle nous rend incapables de souffrir de la douleur; & qu'en séparant nostre esprit d'avec nostre corps, elle nous rend insensibles à tous les maux. Les Epicuriens, qui ont juré une fidelité inviolable à la volupté, confessent cette vérité: ils avouent qu'elle n'est pas un mal, que les vivans la ressentent aussi peu, que ceux qui reposent dans le tombeau; & que comme elle n'offense pas ceux-cy, parce qu'ils sont privez de sentiment, elle ne touche pas ceux-là, parce qu'ils sont encore animez.

Si toutes ces raisons ne peuvent induire les Peripatericiens de craindre la mort, au moins diminuëront-elles leurs apprehensions, & les obligeront-elles d'avouer que la mort n'a rien de si effroyable qu'ils se le sont figuré, puisqu'il ne faut qu'une resolution mediocre pour la souffrir ou la vaincre. Senèque qui sçavoit bien qu'elle faisoit une partie de son essence, & que comme la quantité qui a son étendue & sa fin, il estoit composé de la vie & de la mort; se préparoit à la recevoir à tous mo-

Les Philosophes qui les ont voulu consulter en leur conduite, n'ont pas mieux réussi que les Souverains : & ceux qui se glorifient d'avoir pénétré tous les secrets de la Nature, connu les maximes de la Police, & développé tous les paradoxes de la Morale, s'étonnèrent qu'ils devenoient ignorans dans l'école de la Sagesse, & que sans rien avoir perdu de leur doctrine, ils ne pouvoient comprendre leurs pensées, ou donner un sens assuré à des paroles qui leur paroissoient d'abord si intelligibles. Mais de tant de maximes qui sortoient de la bouche de ces singes de la Divinité, ils n'en jugèrent pas de plus obscure que celle qui leur commanda de *se connoître eux-mêmes*. Ces deux paroles les mirent au desespoir : ils virent toute leur science bornée par quatre syllabes ; ils n'eurent point de peine d'avouer, qu'ils estoient ignorans, puisqu'ils estoient cachez à eux-mêmes ; & qu'ils avoient cessé d'estre Philosophes, quand ils avoient negligé d'apprendre comment ils devoient le devenir.

Il est vrai que la Medecine vint au secours de l'Academie ; & que par une entreprise qui surpassoit ses forces, elle

tascha de luy apprendre ce qu'elle avoit si long-temps ignoré. Car comme si la verité eût esté cachée dans les entrailles du corps humain, & qu'en connoissant ses parties, elle dût estre suffisamment informée de ses perfections & de ses defauts ; elle en fit la dissection pour les découvrir : elle inventa le fer pour sonder ses playes ; elle entama ses veines, pour en tirer la pourriture du sang ; elle employa la lancette, pour écailler ses ulcères, & en tirer la pierre des reins. Elle crût qu'en remarquant ses maladies, elle seroit assez bien informée de sa constitution ; que la connoissance des douleurs qui l'attaquent, seroit sa guérison ; qu'elle deviendroît sçavante par la vûe de ses maladies ; & qu'il suffisoit d'apprendre que la goutte piquât ses nerfs, que l'ophtalmie s'attachât à ses yeux, que l'esquinance enflât sa gorge, que la pierre fist rage dans sa vessie, que la colique déchirât ses intestins, & que les flammes déchargeassent leur fureur sur l'humide radical ; pour sçavoir de tant de misères l'état de sa condition. Mais voyant que ses efforts estoient inutiles ; qu'elle n'estoit encore arrivée qu'à la connoissance de la plus basse partie de

mens : il regardoit chaque jour comme le dernier de sa vie ; & pour user de ses paroles , il souhaitoit le trépas pour mettre fin à ses miseres. Il dit en une epistre qu'il écrit à Lucilius , qu'il y avoit long-temps qu'il y estoit préparé , qu'il ne jouïssoit de la vie que parce qu'il estoit prest de la quitter ; & que comme il avoit prévenu son arrivée par la vertu , il pouvoit l'attendre sans crainte , & la souffrir sans regret.

DISCOURS IV.

*Que le desespoir est meslé de lâcheté,
de fureur & d'injustice.*

L'AMOUR que l'homme a pour soy-mesme , est si juste , & les soins qu'il apporte à sa conservation , sont si raisonnables , qu'on ne peut le rompre sans le détacher de luy-mesme , ny l'exempter de ses loix sans pervertir celles de la nature. C'est la fin de toutes ses actions , le principe de la société humaine , & la source de cette étroite liaison qu'on remarque parmi les amans & les alliez. Si on peut croire Aristote en ce sujet , un homme est assez utile à son prochain ,

dés qu'il a de l'amour pour soy-mesme , & qui se conduisant par les règles de la vertu , l'anime à la pratiquer par son exemple. De là vient que les Jurisconsultes ont dit , que nostre volonté n'étoit jamais pure , quand elle regardoit un bien qui estoit hors de nous ; qu'il y avoit de l'amour propre en toutes nos actions , que l'intérest estoit l'ame de nos entreprises , & que nous ne nous soucions guere de conserver ou de défendre un bien public , qu'autant qu'il estoit meslé avec le nostre particulier. Un soldat ne combat pour sa patrie , que parce qu'il espere de sauver ce qu'il y possède ; & comme il est un de l'Etat , il craint sa propre perte en apprehendant celle de son pays. Le marchand ne monte sur la mer , que sous esperance de gain ; & le laboureur ne cultive la terre , que parce qu'il attend une heureuse recolte de ses travaux. Enfin , l'homme imite Dieu en son amour : il fait servir toutes les creatures à son utilité , il se cherit avec complaisance , il se regarde avec respect ; & soumettant toutes choses à son esprit , il se revere comme une Divinité.

Quoy-que cette affection soit aussi juste qu'elle est naturelle , & qu'on ne

puisse la blasmer en un homme qu'autant qu'elle est passée en excès : cependant le desespoir entreprend de la détruire, il combat toutes ses maximes, & oblige la plus traitable des creatures de devenir l'ennemie de soy-mesme. Il rompt cet aimable lien qui l'attache si fortement à soy-mesme, il fait succeder la haine à son amour; & par une fureur qu'il n'inspire qu'aux malheureux & aux enragez, il la force de se donner la mort pour mettre fin à ses miseres. Je sçay bien que Seneque a approuvé ce sentiment en son sage; qu'il a crû qu'on pouvoit sortir du monde sans offense; qu'il y avoit toujours de la gloire de mourir de sa propre main; & que celuy-là sçavoit vivre en liberté, qui pouvoit mourir sans contrainte: Que le sage regloit ses jours aussi-bien que ses actions; qu'il vivoit autant qu'il devoit, & non pas autant qu'il pouvoit; & comme il se retiroit d'un festin quand il s'estoit repû, ou qu'il quittoit le jeu quand il en estoit las; il partoit du monde quand il en estoit ennuyé. Enfin, il assûra que cette passion luy estoit honorable; & que s'il appartenoit aux grands courages de quitter quelquefois la terre dans la prospérité, c'estoit une marque

de folie en un homme de vouloir vivre malcontent ou malheureux.

Ce sentiment est si souvent reïteré en ses Ecrits, qu'on ne sçauroit nier qu'il n'ait esté de cette opinion; & il faudroit démentir son propre jugement, pour vouloir le défendre ou le justifier de cette échappée. Mais il est assez excusable, ce me semble, puisqu'il est Stoïque, que son erreur procede des principes de la secte qu'il professoit, & qu'il louë le desespoir en son sage, parce qu'il passoit en son temps pour le dernier effort de son courage. Mais à peine fut-il desabusé de cette doctrine, que l'homicide estoit défendu dans le Christianisme, & qu'on ne pouvoit attenter sur sa personne, sans entreprendre sur les droits de celuy qui en estoit le maistre; qu'il quitta ce sentiment, qu'il se retracta de ses erreurs, & confirma par la fin de sa vie les veritez de sa creance. Car ayant reçu l'arrest de sa mort, il ne voulut pas se la donner de ses propres mains, il se fit ouvrir les veines par ceux qui l'assistoient, & souffrit qu'on luy tirast l'ame du corps avec son sang, sans son entremise. Dans une lettre qu'il écrit à Lucilius, il exhorte

le sage à ne pas prévenir l'office du bourreau, & d'attendre la mort sans appréhension. Il dit qu'il y a de la force, de mépriser la vie, & non pas de la haïr; & que c'est un signe de folie plutôt que de sagesse, de finir sa vie par la crainte qu'on a de mourir.

En effet, entre toutes les passions de l'ame, il n'y en a point de plus lâche que le desespoir : ceux qui l'ont employé pour recouvrer leur liberté, ou se délivrer de la tyrannie des Princes, n'ont pas fait voir tant leur constance que leur foiblesse; & ils ont passé dans l'esprit des hommes plutôt pour impatiens que pour courageux. Caton n'est blâmé dans les Histoires, que pour avoir suivi ses mouvemens : sa mort est la honte des Romains; son homicide ternit toutes ses autres actions; & quelques louanges que luy donne Seneque dans son Livre de la Providence, on ne peut l'exempter de lâcheté, lorsqu'il recourt à la mort pour fuir la Domination d'un ennemi victorieux. C'est manquer de courage que de ne pouvoir supporter l'adversité, de souhaiter la mort par un dégoût de la vie, & avancer la fin de

ses jours pour se délivrer de la douleur ou de l'infamie. Regulus, à qui un semblable malheur est arrivé, paroît bien plus genereux à la Posterité que ce Philosophe : car tombé entre les mains de ses ennemis, il ne voulut pas prester les siennes au desespoir, pour leur ôter la gloire de sa déroute; & quoy-qu'il fût devenu l'esclave de ceux qu'il avoit autrefois vaincus en champ de bataille, il aima mieux les souffrir en les servant, que de s'enlever à leur tyrannie, en commettant un homicide. Il reçût son desastre sans murmurer contre le ciel, il endura la domination des Carthaginois avec patience, il garda la même grandeur de courage dans sa captivité & dans son empire; & éloigné du Peuple Romain, il ne laissa pas de luy conserver son amour inviolable. Si ses ennemis chargeoient son corps de chaînes, ils ne pouvoient luy arracher de l'ame l'affection qu'il avoit pour sa patrie, il luy estoit fidèle au milieu de ses miseres, il faisoit des vœux pour son rétablissement; & comme il sçavoit qu'il ne pouvoit sortir du monde sans le congé de celuy qui l'y avoit fait entrer, il

attendit la mort de ses ennemis , sans oser la prévenir par un attentat. Mais Caton n'auroit jamais surmonté Cesar : si celuy-cy estoit devenu son Prince , il estoit devenu son vainqueur par les armes ; & s'il luy ravit la liberté , c'estoit après avoir soumis la Republique Romaine à son pouvoir. Aussi son desespoir est une preuve évidente de sa foiblesse : il ne se fit mourir , que parce qu'il envioit le bonheur de Cesar ; & il ne s'est planté le poignard dans le sein , que parce qu'il ne pouvoit supporter la bonne fortune d'un antagoniste victorieux.

Si on remarque de l'infirmité dans le desespoir , on n'y trouve pas moins de fureur : la violence ne cede pas à la foiblesse ; & comme on estime un homme lâche quand il succombe sous l'adversité , on l'estime cruel , quand il s'engage dans la mort pour s'en délivrer. Les Tyrans qui entreprennent sur nostre vie , n'approchant pas de la violence , ils ne déchargent leur rage que sur nostre corps , ils laissent nostre esprit en liberté ; & geignant la moindre partie de nous-mêmes , voyent souvent la plus noble triompher de leur cruauté.

Mais le desespoir exerce sa fureur sur toutes les deux : il abat l'ame avec le corps , ils nous anime tout entiers contre nous-mêmes ; & plus cruel que le malheur qui nous travaille , il nous contraint de nous arracher la vie par le fer ou le poison. C'est bien alors que nous devenons les ennemis de nous-mêmes , puisque nous employons nos avantages à nous perdre ; que nous faisons servir nostre raison à nostre ruine ; & que pour fuir la douleur , qui n'est que le mal des effeminez , nous recourons au dernier de tous les maux. Aussi un Orateur a dit de bonne grace , que le desespoir n'estoit que la passion des furieux , que l'impatience en estoit le principe , que l'indignation luy donnoit des forces , que la crainte & la douleur luy fournissoient des armes ; & qu'un homme n'appelloit la mort , que parce qu'il se haïssoit soy-mesme , ou qu'il oublioit son salut.

Aussi passe-t-il pour le plus injuste de nos mouvemens ; & quiconque en approuveroit l'usage dans les creatures raisonnables , ne choqueroit pas moins les loix de la nature , que celles du Christianisme. La vie est un don de Dieu ,

nous n'en jouïssons qu'aussi long-temps qu'il luy plaist, nous ne sommes dans le monde que par sa faveur; & celuy-là seroit sans doute insolent, qui abuseroit d'un bien, qu'il n'a reçu qu'à condition de le conserver. Comme il n'est permis à personne de choisir le pays où il veut naistre; ny les parens qui le doivent produire; il n'est pas en la disposition de l'homme de se défaire soy-même; il faut que celuy qui l'a mis au nombre des vivans sans son consentement, l'en retire quand il luy plaira. Car encore que nous soyons nez pour commander, & que nous ne voyions rien sur la terre qui ne soit sujet à nostre empire; neantmoins nous ne pouvons disposer de nous-mesmes, nostre vie est entre les mains de celuy qui nous l'a donnée; & depuis que le Fils de Dieu nous a rachetez par son sang, il ne nous est plus permis de la mépriser, pour nous affranchir des inquiétudes qui l'accompagnent. Tout ainsi que les loix humaines défendent aux particuliers de retirer un criminel du supplice, celles du ciel ne souffrent pas que les pecheurs diminuënt ou changent leurs tourmens; & elles les obligent d'endurer toutes

sortes de calamitez, avant que d'abandonner à la fortune les droits que Dieu a sur leur vie. Si nous désirons la mort, que ce soit cellé de nos passions: fuyons tout ce qui cause nos misères, quittons toutes ces fausses opinions qui nous séduisent, & mourons à nous-mesmes, si nous ne voulons ressentir le mal que nous appréhendons.





QUATRIÈME TRAITE.

De la douleur.

DISCOURS I.

De la nature de la douleur.

COMME la nature est ennemie du repos, qu'elle produit toutes choses pour l'action, que les plus nobles de ses ouvrages se terminent au mouvement, & qu'elle ne souffre pas qu'ils se divertissent, que pour reparer les forces qu'ils ont perduës par le travail; comme la paresse est nuisible au corps, qu'elle le charge d'excrement, qu'elle en augmente la pituite, qu'elle en altere la chaleur naturelle, & qu'empeschant la consommation des viandes, elle le rend foible & impuissant: les Stoïciens condamnent l'oïfiveté en leur sage, ils en font la mere du peché; & sçachant bien qu'elle est plus familiere aux tenebres qu'à la lumiere, ils luy défendent de

chercher ces retraites, qui peuvent luy apprendre à faire le mal en ne rien faisant. En effet, rien ne nous est souvent plus funeste que l'ombre & la solitude; les vices deviennent plus legers, quand ils se découvrent; la maladie panche vers la santé, quand elle se fait connoître; & la dissolution n'est jamais plus dangereuse, que lorsqu'elle quitte la vûe des hommes pour se retirer dans les cachots. Cependant la douleur est de cette humeur, elle se plaist dans les tenebres, elle cherche la solitude pour s'entretenir de ses miseres; & comme si elle estoit possédée par un malin esprit, elle fuit la compagnie de ceux qui peuvent la guerir. Elle ressemble à ces faineans délicats qui ne connoissent rien de tout ce qu'ils font; qui ne songent à manger, que lorsqu'on les en avertit; & qui ne sçavent s'ils sont assis ou debout, à moins qu'on ne leur en parle. Ils vivent sans le sentir, ils se divertissent sans le sçavoir, & ils sont occupez sans connoistre la fin de leur travail.

Si les autres mouvemens de l'ame nous font agir, ils nous proposent quelque fin, & la pluspart d'eux ont des visées qui nous donnent quelque sorte de satisfaction. L'amour poursuit un

bien que nous aimons ; & nous décourrant ses beautés ou ses avantages , il nous entretient de sa jouissance ou de son utilité. La colere médite des vengeances , elle considère les injures qu'on luy a faites ; & on ne la voit jamais apaisée , qu'elle n'en ait tiré raison. La convoitise pense aux richesses ; le plaisir qu'elle attend de leur possession , est son motif ; & elle cesse de les rechercher , dès qu'elle a perdu l'esperance de les acquérir. Mais la tristesse est toujours oisive , elle ne se prescrit point de fin , elle ne s'attache qu'à ses malheurs ; & sans porter ses pensées hors d'elle-mesme , elle ne se nourrit que de son affliction. Nous n'avons rien moins en nostre pouvoir que cette passion : elle se forme sans nostre congé , elle s'accroist de son propre mouvement ; & contraire aux autres maladies de l'ame , elle s'aigrit par les remedes qui devroient la guerir. Les voyages que nous entreprenons pour la charmer , les soins que nous apportons pour corriger sa nature , & les divertissemens dont nous usons pour adoucir son amertume , ne nous profitent de rien : elle renaist après quelque temps ; & toutes les inventions de la prudence ne servent pas tant pour la détruire que pour

pour la tromper. Car l'opinion venant à son secours , renouvelle les peines , luy en représente la cause avec exaggeration ; & comme si elle tiroit des forces de son repos , elle s'efforce de la rendre plus miserable. Aussi est-ce de cette raison que Seneque a inferé , que la douleur n'estoit pas naturelle à l'homme , puisqu'elle est si bisarre en son humeur , si variable en ses blessures , & si inconstante en son affliction.

Tout ce qui part de la nature , ne ressent point de changement : il conserve par tout un mesme pouvoir ; & la diversité des sujets où il se rencontre , n'altère pas son activité. Le feu qui est un agent naturel , n'épargne personne ; il brûle également le Prince & le villageois , il consume la femme avec son mary ; & il faut estre de bronze ou de diamant pour resister quelque temps à sa fureur. Le fer penetre tous les corps , il divise tous les métaux , il separe les matieres les plus solides , il donne la mort à la plus grande partie des hommes ; & nous ne sçaurions compter un Martyr dans nos Annales qui ait pû échapper de sa violence. Mais la tristesse est partielle , elle blesse l'un sans toucher l'autre ; ce qui nous afflige , n'émeut pas nos voi-

lins ; & nous voyons souvent qu'un mesme defastre fait des contens & des malheureux.

La source de ce desordre est l'amour propre , nos douleurs viennent de nos affections : nous ne nous attristons que parce que nous sommes amoureux de nous-mesmes ; & comme disoit cette Mere chez Quintilien , nous ne regrettons la perte de nos biens ou de nos amis , que pour les avoir trop estimez. Si l'ennemi ravage nostre pays , si la peste en dépeuple les provinces , si la gresle moissonne l'esperance des laboureurs , si la foudre abat le sommet de nos clochers , & si la famine diminue le nombre de nos compatriotes ; nous ne pleurons pas tant leurs miseres que la nostre particuliere ; nous apprehendons nostre ruine en leurs defastres ; & leurs malheurs & leurs dommages ne nous touchent qu'autant qu'ils peuyent réfléchir sur nos testes. Car par une raison cont raire , si on nous avertit que les armées ont quitté nos frontières , qu'elles sont passées en Ethiopie ou en Perse , & qu'elles se sont rendues maistresses de leurs plus considerables forteresses ; si on nous dit que la peste a jetté vingt mille Indiens dans le tombeau , que la

mer a englouti la flotte des Barbares , que les Turcs ont gagné des isles sur les Chrestiens , & enlevé un grand nombre d'innocens pour les mener en leurs contrées : tous ces rapports ne nous émeuvent pas , nous les écoutons sans trouble ; & quoy-que la nature nous oblige d'aimer tous les hommes comme nos freres , nous ne nous mettons guere en peine s'ils sont miserables , pourvû que nous soyons hors de danger. L'infortune de nos voisins ne nous frappe qu'à mesure que nous les aimons , & nous ne craignons leur malheur qu'autant qu'il peut venir jusques à nous. C'est ce qui a obligé S. Augustin de définir la douleur , après les Stoïciens , un déplaisir de l'ame causé par l'opinion d'un mal qui nous arrive contre nostre volonté.

Mais comme l'humeur de cette passion ne s'accorde pas avec celle de ses compagnes , elle produit des effets differens des leurs. Car si l'amour & le desir nous traitent en maistresse , la douleur nous traite en tyran ; & si l'esperance & la crainte font des esclaves de leurs hostes , la tristesse en fait des martyrs. Sa malignité s'étend sur toutes leurs parties , elle refroidit leurs corps , elle étouffe la chaleur qui les conserve ,

elle desseiche l'humide radical qui les fait vivre, elle empesche la digestion de ce qu'ils mangent, elle trouble leur memoire, elle pervertit leur jugement, & elle ne laisse membres en leurs corps, ou facultez en leurs ames, qu'elle ne corrompe, ou qu'elle n'affoiblisse. Enfin si les autres passions sont des maladies, la douleur est un tourment: si l'amour a ses aigreurs, si la joye a sa legereté, si la crainte est accompagnée de foiblesse, la tristesse est suivie tout ensemble de langueur, d'amertume & de supplice: elle abat l'esprit avec le corps, & renversant toute leur œconomie, les met dans un état de ne pouvoir rien produire que de funeste à leur repos. Le desespoir ne nous travaille plus, quand il est séparé de la douleur; & l'apprehension est supportable, quand on luy a osté cette inquiétude qui tourmente les craintifs.



DISCOURS II.

Que les disgraces de la fortune n'attristent pas le Sage, & qu'elles sont également avantageuses aux innocens & criminels.

BIEN-QUE j'aye toujourns esté assuré qu'il y avoit un Dieu dans le ciel, que je sçusse bien que toutes les creatures luy obéissoient, & que la Religion que je professois, m'obligeoit de le revere; bien-que reconnusse que son pouvoir fust infini, qu'il fust également juste & misericordieux, & que la moindre de ses perfections fust aussi-bien au delà de mes paroles que de mes pensées: cependant je n'ay pû souvent m'empescher de mettre la teste dans le ciel, de revoquer en doute sa providence, & d'enqueter si celuy qui avoit créé l'Univers, regloit les momens & les aventures de nostre vie. Il est vray que mon erreur ne duroit que des momens, & que je changeois de sentiment, aussitost que je considerois les beautez de la nature, que je contemplois ces voutes azurées qui pendent sur nos testes, que

l'homme ; qu'il y avoit dans cette maison de chair , un hôte du ciel qu'elle n'appercevoit pas , & que ce corps qu'elle consideroit , n'estoit que l'instrument de ses operations : elle quitta bien-tost , le dessein qu'elle avoit conçu de connoître l'homme ; elle abandonna un malade , dont elle ne pouvoit découvrir que la moitié de ses infirmités ; & toute honteuse d'avoir trop entrepris , elle se resolut de laisser aux Philosophes une connoissance qu'elle desespéroit d'acquérir par l'anatomie.

Mais ceux-cy au lieu de faire reflexion sur les desordres du corps , d'étudier le commerce qu'il avoit avec l'esprit , de considerer que la plus noble partie d'eux-mêmes estoit engagée dans la bouë , que les chaînes qui les unissoient , rendoient leur misère communes ; & que contre l'ordre de la nature , l'esclave entreprenoit souvent sur les droits de sa souveraine : ils s'amuserent à remarquer les avantages de l'esprit ; ils quittèrent la servante pour faire la cour à sa maîtresse , & tout éblouis de ses perfections , ils en firent un temple , où ils logèrent leur souverain bien.

De là naquirent toutes ces disputes , qui divisèrent les Philosophes : car cha-

cun d'eux en raisonna selon ses sentimens , & bâtit une félicité à sa mode ; & comme ils s'ignoroient eux-mêmes , ils se firent la guerre , sans connoître le sujet de leur débat. Ils cherchèrent un souverain bien , & ne purent pas le rencontrer : ils en firent le panegyrique , & ne connurent pas les parties qui devoient le composer ; & s'ils sçurent qu'il estoit enté sur une partie d'eux-mêmes , ils en ignorèrent le nom & la qualité. Epicure qui s'est imaginé que son ame estoit terrestre , que la nature n'estoit pas différente de celle de son corps , & que pour avoir des operations plus élevées , elle ne laissoit pas d'estre tirée d'une même matière ; chercha dans les bestes de quoy se rendre heureux ; & faisant une idole de son corps , il établit son bonheur dans la jouissance de la volupté. Aristote qui fait le politique en toutes ses œuvres , & qui a sçu si-bien accorder la Philosophie aux humeurs des Monarques de son siècle , a cru que la félicité de l'homme devoit estre accompagné des biens du corps & de la fortune ; que son bonheur estoit imparfait , s'il n'estoit aussi saint que puissant ; & que pour estre content , il devoit avoir des amis pour se divertir ,

j'admirois l'influence des astres , que je remarquois l'ordre si réglé des saisons , que j'examinois comme le jour succédoit à la nuit , & que le soleil qui les causoit tous deux , portoit en toutes les parties du monde sa lumière & sa chaleur. Toutes ces merveilles me desabusoient aisément de ma croyance ; & tout honteux de mon infidélité , je confessois sans peine , que celui qui divisoit les mers , qui faisoit naître les fruits en leurs saisons , qui appuyoit la terre sur son propre poids , estoit celui-là qui regloit nos actions , qui prenoit connoissance de nos souffrances , qui assistoit à nos combats , & qui se rendoit l'arbitre de nostre déroute ou de nostre victoire. Mais quand je voyois après , que toutes ces choses estoient en confusion dans le monde , que j'y remarquois des criminels heureux & des innocens misérables , que j'y considérois des méchans contents & des justes affligés ; je tombois derechef en ma première erreur , je rappellois de ma dernière opinion ; & pressé par une injustice que je croyois manifeste , je ne reconnoissois plus d'autre conduite , que celle que les Anciens ont abandonnée au destin & à la fortune : ma foy se perdoit

en voulant trop connoître , & je devenois infidèle en devenant curieux.

Mais la peine qui suit le péché , m'a guéri de cette erreur , le châtiment des coupables m'a ouvert les yeux ; je ne me plains plus maintenant de l'adversité des bons , ny de la félicité des méchans : je sçay bien que ceux-cy sont assez misérables , puisqu'ils sont criminels , & qu'il n'est pas nécessaire que la justice divine abaisse leur orgueil , puisqu'elle contribue à les punir. En effet , pour déréglé que puisse estre un homme , il ne peut éviter le châtiment qui accompagne son péché : sa malice fait son supplice ; & quelque insensibilité qu'il témoigne de sa faute , il n'en peut fuir la punition après l'avoir commise. Rien n'est en assurance sur la terre que l'innocence ; & rien ne peut causer le repos de nostre ame que la justice de nos actions. Comme les Romains portoient sur leurs épaules la croix à laquelle ils devoient estre attachez , les impies portent leur supplice avec eux ; les remords de leurs consciences les suivent par tout ; & ils se sentent punis avant que les témoins les accusent , que le Juge les condamne , & que le bourreau les tourmente.

Ces supplices qui paroissent à nos yeux, ne sont pas toujours les plus sensibles : nostre corps n'est pas toujours le theatre de la douleur ; celle qui le touche, ne blesse souvent que nostre imagination ; & si elle est courte quand elle est violente, elle est supportable quand elle est modérée. Mais celle qui naist de nos crimes, est éternelle ; il n'y a qu'elle qui sçait unir des qualitez différentes, qui est aussi longue que cruelle, qui dure plus long-temps que ce qui l'a causée, qui s'augmente par son silence, & qui se renforce par sa moderation. Elle imite ce fameux tyran qui commandoit à ses bourreaux de faire durer long-temps leurs patiens, de leur faire souffrir les tourmens à longues reprises, de frapper doucement pour leur faire mieux goûter la mort, & de les envoyer dans l'autre monde par des peines reiterées. Car le peché ne nous donne pas de relâche, il continuë toute nostre vie, & par des supplices moderez nous mene à la mort éternelle.

Mais sans m'arrester davantage à raconter les miseres des méchans, il ne me sera pas difficile de satisfaire aux plaintes que la plupart des hommes font contre le ciel ; si je montre que la for-

tune n'a rien de funeste ; que ses disgraces ne nous peuvent rendre miserables ; qu'elles sont plutôt des preuves de la bonté de Dieu, que de sa colere ; & que si elles servent d'exercices aux innocens, elles servent toujours de remedes aux coupables. C'est la calamité, dit un ancien Orateur, qui reforme nos volontez, qui excite les lasches, qui force les obstinez, qui apprend la modestie aux superbes, qui enseigne la vertu aux impies, qui couronne les justes, & chastie les criminels. Senèque s'estimoit heureux en son exil ; l'indigence qui l'accompagnoit, contribuoit à son repos : il croyoit avoir perdu des occupations, & non pas des biens, quand on le dépouilla de ses richesses ; & par un heureux malheur avoir recouvré sa liberté, en perdant les soins de les conserver. Les pauvres vivent en assurance ; & comme ils ne tiennent rien de la fortune, ils n'en apprehendent pas les disgraces. Si un tyran envahit les terres de leurs voisins, si on donne l'alarme dans leurs quartiers, si on force les murailles qui les environnent ; ils ne s'en troublent pas, ils sçavent que ce n'est pas eux qu'on cherche ; & que la disette qui les rend méprisables, les met à couvert des pour-

suivies des usurpateurs. Si on les bannit de leurs contrées, & si par un pouvoir que les armes permettent aux Conquerans, on les oblige de changer de pays; ils quittent leurs maisons sans se plaindre, ils cherchent à fortir, & non pas à emporter; & connoissant que toute terre est leur patrie, ils s'assurent de trouver par tout de quoy satisfaire à leurs besoins.

La pauvreté n'est insupportable qu'à ceux qui l'estiment telle, l'imagination fait la plus grande partie de ses tourmens, il faut estre abusé par le bruit du peuple pour la ressentir, & ignorer le contentement des necessiteux pour en apprehender la condition. Si nous prenons la peine de frequenter les maisons des pauvres, nous verrons qu'elles n'ont rien d'affreux que le nom qu'elles portent; que la joye couvre presque toujours le visage de leurs hostes; que ceux-cy disputent la tranquillité de l'esprit aux opulens; & que sans estre chargez des soins qui le travaillent, ils goûtent les douleurs de la vie avec satisfaction. Mais ceux-cy sont malheureux au milieu des délices, les miseres les assiégent de tous costez, leurs trefors sont leurs tourmens; & comme ils

les acquierent avec travail, ils les possèdent avec crainte, & les perdent avec regret.

Mais pour faire voir que la pauvreté n'a rien de fâcheux, & que tout son mal consiste purement en l'opinion: ne voyons-nous pas que les riches imitent souvent les pauvres, quand ils veulent se divertir? qu'ils choisissent des jours pour se traiter à leur façon? qu'ils quittent leur vaisselle d'argent pour en prendre de terre? qu'ils changent leurs cuillieres d'or en des houlettes de bois? qu'ils préfèrent les ouvrages d'un Potier aux chef-d'œuvres des Orfèvres? & qu'ils quittent la magnificence de leurs palais pour venir se divertir dans les cabannes des bergers? Cependant ces malheureux suivent la disette, ils craignent toujours ce qu'ils recherchent quelquefois; & par un aveuglement qui fait voir leur foiblesse, ils ont horreur de ce qu'ils imitent pour se divertir. Tant il est vray que l'indigence est imaginaire, qu'elle n'a rien de plus terrible que l'opinion commune des hommes; & que les incommoditez qui la suivent, n'offensent nostre esprit, qu'à mesure qu'elles blessent nostre imagination. Souvent une mesme cause produit

des effets differens ; & ce qui avoit rendu la pauvreté odieuse , rend pour l'ordinaire l'abondance insupportable. Comme il importe peu qu'on couche un malade sur un lit de bois ou d'ivoire , & que la diversité des lieux où l'on le pose , n'allege pas sa douleur ; un homme est aussi peu content dans la pauvreté que dans l'abondance ; & comme il porte son mal avec soy , on ne scauroit empêcher qu'il ne soit misérable.

Quand il nous arrivera donc quelque desastre , assûrons-nous que le mal que nous en ressentons , n'est qu'un effet de l'opinion ; qu'il nous offense , parce que nous le pensons ; & qu'il ne tourmente nostre esprit , que parce que nous l'avons laissé séduire par l'imagination. Si nous sommes tombez en disgrâce , si on nous a ravi l'honneur , & si par la malice de nos ennemis ou l'indignation du Prince , on nous a dépouillés de nos dignitez : apprenons que nous n'avons point de droit sur les choses humaines , qu'il y a un Dieu en haut qui s'en est réservé la disposition , que nous ne sommes illustres qu'aussi long-temps qu'il luy plaist , & que comme la terre ne prend rien sur la lumière qui l'éclaire par intervalles , nous ne nous devons pas promettre de

charge éternelle , puisqu'on peut nous la ravir à tous momens. La fortune n'imité pas la nature en sa conduite : comme celle-cy perfectionne ses ouvrages par degrez , elle les mene peu à peu au neant d'où ils sont sortis ; les planettes se retirent de leur apogée de mesme pas qu'elles s'en estoient approchées. Mais cette aveugle nous fait souvent pauvres tout d'un coup : nous perdons en un jour ce que nos ancestres ont acquis en divers siècles ; & comme si elle connoissoit que nous sommes nez tous égaux ; que les richesses nous sont tombées injustement en partage ; que nous en avons dépouillé nos prochains pour nous en accommoder ; que nous les avons accrûes contre les loix de la nature : elle nous précipite dans la pauvreté , & égale nostre condition à celle des plus viles creatures de la terre. Quoy-que cette façon d'agir soit surprenante , elle nous est pourtant en quelque façon avantageuse : elle nous guerit en nous blessant , elle étouffe tous nos maux à la fois ; & comme un adroit Chirurgien qui tire promptement une flèche du corps , elle emporte avec nos biens les soins de les conserver , & l'aprehension de les perdre.

Si le feu ravage nos campagnes , s'il

brûle nos maisons , s'il consume tout ce qui nous y appartient ; considérons que cette perte nous est arrivée par une cause generale, que cet element insatiable agit autant qu'on luy fournit de matiere , & qu'il n'est pas juste qu'il respecte nos demeures , puisqu'il n'épargne ny les temples de Dieu , ny les palais Monarques. Representons-nous que cet incendie est un avant-courrier de celui qui doit un jour embraser tout le monde , que le feu est indigné contre nous , qu'il se fâche que nous le traitons en esclave , que nous l'employons en la plus grande partie des arts ; & qu'il est bien raisonnable que nous en recevions quelque dommage, après en avoir reçu tant de bons services. Persuadons-nous que ce malheur nous est arrivé par une secrette providence du ciel , que Dieul'envoye à ceux qui y pensent le moins ; & que jamais les flammes ne devoreroient aucuns bâtimens, s'il falloit qu'elles attendissent le consentement de ceux qui en sont les maîtres. Conjurons le ciel de consumer nos passions , comme le feu consume nos édifices ; voyons à la faveur des flammes , la vanité des biens de la terre ; adorons-y la main qui nous frappe, & qui nous chastie en ce monde,

pour nous épargner en l'autre.

Si la mort enleve quelques-uns de nos amis , & que par une innocente cruauté elle nous separe de ceux que nous aimions mieux dans le monde ; souffrons leurs trépas avec resignation, remercions la fortune de nous les avoir si long-temps conservez , interpretons ses faveurs en bonne part ; & ne l'accusons pas de nous les avoir ravis , puisqu'il a esté en sa puissance de nous les donner. Souvenons-nous que toutes choses perissent dans la nature , que les hommes n'ont encore rien produit d'immortel , & que leurs plus superbes ouvrages n'ont pû durer que quelques années. Par une ingenieuse tromperie imaginons-nous que nos amis sont absens, & non pas morts ; qu'ils ont changé de demeure, & non pas de patrie ; qu'ils se sont éloignez de nous , mais qu'ils ne nous ont pas abandonnez. Ne soyons pas de l'humeur de ceux qui n'aiment leurs amis , qu'après les avoir perdus ; & qui doutant de leurs affections, ont recours aux larmes pour s'en assurer. Si nous jugeons du merite de l'homme par la noble partie qui le compose , nous sommes assurés que ceux que nous pleurons, ne sont pas morts ; que leurs ames

vivent contentes ; & que la vertu qui les a fait bons sur la terre , les a rendus bienheureux dans le ciel. Appliquons toutes ces raisons aux autres adversitez : faisons-en des armes pour les combattre , quand elles nous arriveront ; & tenons pour assuré qu'elles servent toujours ou pour punir nos crimes , ou pour faire éclater nos vertus.

DISCOURS III.

Que le sage est heureux dans le bannissement & la prison.

RIEN ne choque tant les sentimens ordinaires du peuple , que d'assurer que l'affliction soit avantageuse au sage , que ses malheurs contribuent à sa félicité , qu'il tire sa gloire de ses disgraces , qu'il soit content pendant qu'on le persécute ; & que ce qui rend les autres malheureux , luy soit profitable. Quoy , disent-ils , peut-on croire qu'un homme se tienne obligé à la fortune d'estre réduit à la mendicité , de coucher toute sa vie sur un fumier , de perdre sa femme & ses enfans , & d'estre ingratement abandonné de ses plus

proches ? Peut-on se persuader que Fabricius soit heureux dans son exil , quand après s'estre retiré de la Cour , il se vit contraint de bêcher la terre , de fouir ses jardins , & cueillir de ses mains propres les herbes & les racines qui devoient servir à son souper ? Qui jugera que Rutilius soit heureux , lorsqu'on le chasse de son pays , qu'on le force de quitter ses enfans , faire banqueroute à ses amis , & se releguer en un coin infertile de la terre ? Qui s'imaginera que Regulus soit content dans un tonneau tout herissé de cloux , quand on renouvelle ses playes à chaque moment , qu'il ne puisse se remuer sans se blesser le corps , qu'on l'oblige à une veille continuelle ; & que par un nouveau genre de cruauté , on luy tient les yeux ouverts contre les rayons du soleil ?

Qui pensera que Socrate soit traité en fidèle citoyen , lorsqu'on luy presente une coupe mortelle , & que le poison qu'il avale , luy glace le sang ; & qui coulant sa malignité par toutes ses veines , ravit la lumière à ses yeux , la vigueur à ses membres , & l'assurance à sa raison ? Il faut estre ennemi de soy-mesme pour fonder sa félicité sur ses malheurs , & ignorer la nature du bonheur , pour espe-

rer d'y arriver par des outrages qui le combattent.

Cependant il faut dire dans l'opinion de Seneque, que Fabricius est heureux dans sa pauvreté, que Rutilius est content dans son exil, que Regulus ne souffre point de mal dans les tourmens, & que Socrate n'est pas miserable en goûtant la mort à longs traits. La calamité n'étonne que les esprits mediocres; & il faut ignorer la condition de la vie humaine, pour redouter ou fuir les miseres qui l'accompagnent.

Le bannissement qui est comme le milieu entre la vie & la mort, qui prive les vivans de la presence de leurs semblables, & qui leur fait regretter l'absence de ceux qu'ils n'ont pas encore perdus; n'est à proprement parler, qu'un changement de demeure, & un éloignement de leur patrie: un mesme soleil les éclaire par tout où ils vont; & sans se mettre en peine du lieu où ils doivent se retirer, ils sont assurés de trouver un ciel qui les couvre, & une même terre qui les soutient. Le sage est trop genereux pour estre attaché à un coin de la terre: tout l'univers est son heritage; il vit icy-bas comme un pelerin, & non pas comme un citoyen, &

il s'imagine de voyager, toutes les fois qu'on l'oblige de quitter le lieu de sa naissance. Ces montagnes qui divisent les royaumes, & ces rivières qui entourent leurs provinces, n'enferment pas ses territoires: ses biens sont répandus par tout le monde, il estime entrer en sa contrée toutes les fois qu'il vient en celle des autres; & comme il possède tout par esprit, il se persuade estre né par tout où on l'envoie. Qui ne se moque de ces fous qu'on attache au pied d'une table avec de la paille, qu'on arreste avec un petit filer à un poteau, & qu'on rend aussi immobiles, que si on leur avoit chargé le corps de fer & de menottes? Cependant on voit des hommes agitez de mesme manie: ils s'attachent si fort à leurs foyers, qu'on ne scauroit les en separer; ils se retranchent dans un canton de terre; ils ne reconnoissent point de villes que celles où ils sont nez; & ils croiroient estre arrachez du monde, si on les forçoit à changer de quartier.

Mais quittant l'erreur de plusieurs, dont une fausse opinion a déreglé le jugement; il n'est pas malaisé de montrer que le bannissement est supportable, qu'il n'a rien de plus terrible que le bruit

du monde, que les exiliez y peuvent vivre contents, & qu'ils n'y souffrent rien qui puisse les rendre misérables. Nous voyons des hommes qui sortent volontairement de leur pays, pour venir habiter celui des autres; le peuple qui remplit la plus grande cité de l'Europe, n'est pas né sous un même ciel; les parties les plus éloignées du monde ont contribué à la composer; on n'y trouve pas moins d'étrangers, que de gens du royaume; & si on faisoit la montre de tous ceux qui l'occupent, je ne sçay si le nombre des bannis ne surpasseroit pas celui des Romains. Le plaisir ou le profit est le motif de ce changement: les uns y sont venus pour y faire trafic, les autres pour y couvrir leurs débauches; les uns s'y sont laissez conduire par le desir d'apprendre les sciences, & les autres par une vaine esperance d'accumuler des thresors, ou d'acquérir des honneurs: les ambitieux l'ont recherché, comme un theatre pour y étaler leur vanité; & on ne trouve point de nation dont quelques-uns ne soient bien-aisés de changer leur climat avec celui du paradis du monde. Mais sortant de cette ville, qui est comme la commune patrie de tous les Peuples, passez en tou-

tes les autres qui n'enferment ny la gloire ny ses delices, comptez-en les habitans; & vous verrez que la plus grande partie est étrangere, que leur langue est differente de celle qu'ils ont apprise en leur jeunesse, que l'interest les a fait changer de demeure; & que par une humeur qui semble étrange, ils ont souvent quitté un ciel agreable, pour venir en chercher un d'acier & de bronze. Nôtre patrie est le lieu où nous sommes contents: nostre bonheur dépend de nous, & non pas de l'endroit où nous vivons; & c'est en vain qu'on nous chasse des terres de nostre naissance, puisqu'en quelque partie où nous allions, nous y portons nostre vertu qui doit faire toute nostre felicité.

La prison semble avoir quelque chose de plus fâcheux que le bannissement: car outre qu'elle nous prive des biens de la nature, que les tenebres y font presque toujours leur séjour, que le soleil n'y répand jamais ses rayons, & que la lumière n'y entre que par des soupiraux ou des grilles de fer; elle opprime nostre liberté, elle nous ensevelit tout vivans dans le tombeau, & nous fait trouver un exil au milieu de nostre patrie. Les Jurisconsultes confondent la

prison avec le bannissement, & ne mettent point de difference entre le temps que nous sommes dans le cachot, & celui que nous consumerions dans l'exil. Cependant ce qui rend les autres malheureux, n'incommode pas le sage; son esprit n'y souffre jamais de contrainte; & comme il vit content dans la solitude, il demeure libre dans la prison. Les murailles qui environnent son corps, les chaînes qui l'attachent à un coin de geolle, ne sçauroient arrester son esprit: il est à soy-mesme pendant que son allié est esclave; & sans franchir les portes qui l'enferment, il fait gloire de se transporter en toutes les parties du monde. Comme il méprise la volupté dans la liberté, il se moque de la douleur dans la servitude, & il se soucie peu en quel lieu on le met, puisqu'il ne pretend point de part à la terre.

Ce qui afflige les foibles, & qui rend la prison si odieuse aux gens d'honneur; c'est que ce lieu est infame, qu'il passe dans l'esprit des hommes pour la maison du Diable, qu'ils disent que c'est là qu'il loge sa famille, & que laissant les innocens en liberté, il n'y retient que les misérables & les criminels. Mais toutes ces paroles ne nous doivent pas

étonner: car si nous sommes vrais Chrétiens, entrons-y courageusement, disposons-nous à combattre un tyran dans sa maison, & fouler aux pieds un usurpateur, qui n'est pas moins l'ennemi des justes que des coupables. Si le cachot qui nous enferme, a ses tenebres; que nostre vertu en soit la lumiere, que nostre patience en brise les fers, que nostre odeur en chasse la puanteur, & que nostre innocence triomphe de la rigueur de ses ministres. C'est bien traquer quand nous profitons dans le commerce, que nos acquests surpassent nos pertes, & qu'en risquant quelques legers plaisirs de la vie, nous en trouvons de solides & d'éternels. En effet, cette garde qui est à l'entour de nous, ces chaînes dont on nous charge le corps, & ces cachots où on nous enterre tout en vie, nous sont avantageux; ils nous retirent de la terre, ils élèvent nos pensées dans le ciel, ils nous y font concevoir les choses divines, & nous en inspirent insensiblement l'amour avec la connoissance. Ils font ce que la Providence fait tous les jours dans le monde; & comme elle soulage les travaux des mortels par le moyen de la nuit, ils relèvent nos miseres par la consideration

des recompenses que nous en attendons. Enfin, la prison restituë à l'ame ce qu'elle ravit au corps : la liberté de l'un naît de la servitude de l'autre ; comme elle cause ses souffrances, elle commence sa sainteté ; & la dégageant des plaisirs de la terre, elle ne luy laisse plus que des desirs pour le ciel.

Mais quand toutes consolations n'accompagneroient pas les prisonniers, encore ne devoient-ils pas tant s'affliger ; la prison n'a rien d'insupportable : si elle a sa honte, elle a sa gloire ; & si elle a des incommoditez qui la font haïr, elle a des avantages qui l'ont fait rechercher. Quelques Philosophes en ont fait le séjour des Muses, ils l'ont appelée la retraite du sage, ils y ont composé leurs plus beaux ouvrages ; & comme si elle eust esté une Ecole, ils y ont enseigné la vertu à leurs disciples, la constance aux misérables, & la clemence à leurs tyrans. C'est là qu'Anaxagoras a inventé la Quadrature du Cercle, qu'il a mis tous les curieux au desespoir, & qu'il a prouvé par raisons ce qu'ils n'ont encore sçu montrer par experience. C'est-là que Boëce a écrit sa Consolation, qu'il a fait voir que l'affliction vient de Dieu, que la Philosophie peut la

la guerir ; & que ce qui partoît d'une main si juste, ne pouvoit estre fâcheux qu'à ceux qui n'en attendent pas de recompense. C'est-là que Saint Paul a presché l'Evangile, qu'il a écrit la plus grande partie de ses Lettres, qu'il a confondu les Juifs & les Payens, & qu'il a enseigné à tout le monde, qu'on ne peut entrer dans la gloire que par la porte des souffrances. C'est-là enfin que nous apprenons à exercer la sobriété, à nous contenter de ce que nous possédons, à retrancher les choses qui nous sont superflues, à concevoir un mépris des biens de la terre ; & par une douce violence, à nous avancer vers le lieu qui est le soulagement des malheureux, la retraite des innocens, & la liberté des captifs.

DISCOURS IV.

Que la compassion & l'envie sont ennemies de la sagesse.

COMME on ne voit rien de purement simple dans le monde ; que tout ce qui s'y trouve, soit composé ; que la volupté que nous y goûtons, est

des sujets à commander, & des enfans qui fussent aussi-bien les heritiers de ses vertus, que de ses richesses.

Si ce n'est pas une trahison dans l'école d'abandonner le parti d'un si grand maistre, & si on ne doit pas craindre d'encourir la censure de ses disciples en défendant le parti de la raison, & pour plaider la cause de Seneque, on peut dire, ce me semble, que ses pensées sont trop basses pour faire un Chrestien, & que ses paroles ne sont pas assez genereuses pour former un mediocre Philosophe. Car qui pourra s'imaginer, que des biens qui sont hors de nous, fassent nostre felicité; & que la fortune qui n'est qu'une chimère, dispense des faiseurs que nous ne pouvons attendre que de la vertu? Pourquoi fonderions-nous nostre bonheur sur des richesses, puisque nostre esprit en est le magazin? Et pourquoi attendrions-nous des étrangers, ce que nous pouvons nous donner nous-mêmes? La nature est trop liberale, pour ne pas contenter nos desirs: elle est trop noble, pour nous refuser un bien qu'elle conserve au fond de nostre ame; & son guide nous est trop assuré, pour ne nous pas conduire au bien où nous aspirons. Ceux qui

l'ont tant décriée, n'en ont pas connu les avantages; & s'ils eussent aussi-bien étudié à devenir raisonnables qu'éloquens, ils eussent confessé avec nous, qu'elle n'est pas moins la directrice des fideles, que la souveraine des politiques, & la maistresse des Philosophes. La vertu est son ouvrage, elle est née dans son sein; & cette fille luy est si obéissante, qu'elle suit ses conseils en tous ses emplois. Les justes la reconnoissent pour leur mere, ils en respectent les ordres, quand elle se fait entendre; & comme ses loix sont tirées du ciel, ils croiroient offenser celui-cy, s'ils recevoient d'autres conseils que les siens.

La Morale qui se vante de regler les hommes en leurs actions, de les secourir dans leur besoin, de les défendre contre les malheurs, de combattre le vice, de nous apprendre la vertu, & de rendre la continence & la modestie familière à tous les mortels; est inutile à ceux qui suivent la nature; tous ses preceptes n'ont encore produit que des vertueux en papier; & si elle a fait autrefois des Philosophes & des Souverains, elle est plus redevable de ses bons succès à la bonté de leur naturel, qu'à

meſlée de douleur ; & que la plus haute félicité des hommes eſt toujours accompagnée de miſeres & d'inquietudes ; comme il n'y a preſque point de vertu accomplie ſur la terre, que la plus belle a ſes défauts, la plus éclairée ſes tenebres, la plus innocente ſon injustice, & la plus courageuſe ſes foibleſſes : il ne faut pas s'étonner ſi le vice nous trompe ſi ſouvent en ſe montrant, & qu'en retenant quelques qualitez de ſon contraire, il n'a beſoin que d'un peu d'apparence pour nous paroître glorieux. Nous louions l'ambition, parce qu'elle imite la généroſité, qu'elle mépriſe les dangers, qu'elle affronte la mort, & que pour gagner un peu de terre, elle fait litière de tous les travaux qui ſervent d'exercice à la valeur. Nous eſtimons la profuſion, parce qu'elle s'éloigne de l'avarice, qu'elle approche de la liberalité, & qu'elle donne largement ſans eſperance de recompenſe. Nous reverons la diſſimulation dans les Politiques, parce qu'elle a du rapport avec la prudence, qu'elle cache ſes deſſeins, qu'elle couvre ſes déplaiſirs, & qu'elle attend le temps de les venger. Nous honorons la miſericorde, parce qu'elle a de la reſemblance avec la charité, qu'elle tire

les priſonniers du cachot, qu'elle ſoulage les miſerables, & que ſans aucune conſideration de leurs merites, elle ſecourt également le criminel & l'innocent. Tous les Orateurs luy ont donné des éloges : ils en ont fait la vertu des Princes, ils l'ont élevée au deſſus de ſes compagnies ; & ont aſſuré que ſi la valeur & la juſtice les rendoient illuſtres, la miſericorde les rendoit dignes de noſtre admiration. Rien ne vous approche tant des Dieux, dit Cicéron en parlant à Céſar, que voſtre miſericorde, voſtre clemence vous fait une de ſes images ; & ſi voſtre fortune n'a rien de plus glorieux que de commander au Peuple Romain, la nature ne ſçauroit rien logger de meilleur en vous, que la volonté de conſerver les malheureux.

Bien que cette vertu ſoit ſi belle en apparence, & qu'il me ſemble qu'on ne puiſſe la blaſmer ſans renoncer à l'humanité ; elle ne laiſſe pas d'avoir de notables défauts, & de paſſer pour un vice dans la Morale des Stoïciens. Car comme ces genereux Philoſophes banniſſent de leur ſage toutes les maladies de l'ame, ils ne ſouffrent pas que le mal d'autrui luy cauſe de la douleur : ils veu-

lent que sa vertu le rende aussi insensible aux miseres de son prochain, qu'aux siennes particulieres; qu'il soit à l'épreuve de tous les malheurs; & que ce qui a coûtume de rendre les autres misérables, luy apprenne la constance & la modestie. Quoy, disent-ils, la vertu consiste-t-elle en la foiblesse? faut-il commettre une lâcheté pour estre genereux? ne peut-on pas estre charitable sans estre affligé? & ne peut-on pas secourir un miserable sans mesler ses soupirs avec ses sanglots, & ses pleurs avec ses larmes? Le sage doit regarder les pauvres pour les aider, & non pas pour compatir à leur misere; il doit les protéger, & non pas s'en émouvoir; il doit travailler à les soulager, & non pas s'interessier dans leurs desastres.

Mais comme cette pensée semble un peu étrange à ceux qui n'entendent pas l'opinion des Stoïques; il faut supposer avec Seneque, pour la bien concevoir, que la misericorde est composée de deux parties differentes, dont l'une considere la calamité pour la soulager, & l'autre pour y compatir. Les Stoïciens rejettent la seconde, & embrassent la premiere. Ils veulent que la pitié soit indigne d'un homme de cœur, ils la nomment le vi-

ce des effeminez, ils protestent qu'il ne peut s'attrister sans déroger à la grandeur de son courage; & qu'il faut qu'il se resolve à estre miserable, si l'affliction d'autrui peut aussi bien frapper son cœur que ses yeux. Comme on juge de la foiblesse de ceux-cy, quand ils coulent à la vûe de ceux qui y ont mal; comme ce n'est pas tant une gayeté d'esprit, qu'une infirmité du corps, que de rire à tous ceux qui nous rient, & de bâiller toutes les fois que les autres ouvrent la bouche: la compassion est un rémoignage de foiblesse; & il faut estre de la nature des femmes, pour ne pouvoir regarder le mal d'autrui sans en ressentir les atteintes. C'est-pourquoy quand le sage donne l'aumône, quand il retire un homme du naufrage, quand il reçoit les bannis dans sa maison; il garde par tout une mesme tranquillité d'esprit: on le voit aussi peu ému quand il assiste les misérables, que lorsqu'il reprimande les impies, & qu'il chastie les criminels. Il les aborde sans trouble, il les console par ses raisons, il les soulage par ses liberalitez; & sçachant bien que sa douleur leur est inutile, il tire plutôt de l'argent de sa bourse que des larmes de ses yeux.

Si la compassion est lâche, quand elle considère son malheur dans celui des autres; l'envie est infame, quand elle fait son tourment de leur prospérité. Et comme on ne peut excuser la première à cause de sa foiblesse, on est obligé de condamner la seconde à cause de son injustice. Les vices nous plaisent quelquefois, ils s'insinuent souvent en la place des vertus; & il s'en trouve de si déguisez, qu'à peine peut-on distinguer de leurs contraires. La profusion paroist si belle en la personne des Monarques, qu'on n'a point de peine de la confondre avec la liberalité; la cruauté se couvre souvent du manteau de la justice; la miséricorde est si douce, qu'on ne la peut bien séparer de la clemence; & comme elle en porte toutes les livrées, elle ne craint pas d'aspirer à ses loüanges. Mais l'envie est toujours infame: la vertu fait son tourment, les plus innocens entretiennent sa fureur, elle n'ose paroistre aux yeux des hommes; & comme elle ne peut pallier sa malice, elle est forcée de se retrancher dans les tenebres, pour cacher sa laideur & ses déplaissirs. Comme si elle estoit animée contre tout le genre humain, elle fait la guerre à tous les hommes, & sans met-

tre de difference entre leurs merites, elle attaque le parfait & le moins accompli: elle combat les plus éminens, parce qu'elle ne peut arriver à leurs perfections; elle persecute ses égaux, parce qu'ils luy reprochent son avarice & son orgueil; & elle poursuit ses inferieurs, parce qu'elle en apprehende les heureux succès. Mais quoy qu'elle soit l'ennemie de toutes les vertus, elle exerce sa plus grande fureur contre les plus nobles; & semblable aux scorpions, qui piquent plus cruellement quand le soleil a plus d'ardeur & de lumière, elle entreprend avec plus de rage celles qui se montrent avec plus de pompe & de gloire. De là vient que les tyrans haïssent la probité de leurs heritiers, qu'ils craignent la valeur de leurs Capitaines, qu'ils redoutent la prudence de leurs ministres, & qu'ils apprehendent la puissance de leurs amis. Ils se croient abaissez, quand on prise ceux qui leur sont inferieurs; ils se persuadent que les loüanges qu'on leur donne, diminuent leur grandeur; & ils craignent qu'on ne veuille les supplanter, toutes les fois qu'on parle en leur faveur.

Mais si les Rois souffrent avec regret les personnes vertueuses, leurs sujets ne

portent pas moins d'envie à leurs belles qualitez : la conjuration n'est pas toujours un effet de leur mauvais regime, elle procede plus souvent de la malice des sujets, que de la tyrannie des Souverains ; & la gloire qui les environne, est souvent l'unique cause de leur ruine. Socrate n'a perdu la vie que pour avoir esté trop vertueux : sa probité a fait tous ses crimes ; & on n'accuseroit pas aujourd'huy les Atheniens d'avoir fait mourir le plus sage de leur Republique, si l'envie ne leur avoit fourni des armes pour s'en défaire.

Mais comme il n'y a point de crime impuni sur la terre, l'envie trouve son châtiment en elle-mesme ; elle boit la plus grande partie de son venin, & il suffit de l'abandonner à sa fureur pour la rendre misérable. Tous les autres vices se proposent quelque bien ; & quoy qu'il n'ait jamais que de l'apparence, il ne laisse pas de satisfaire à leurs poursuites. Mais l'envie regarde le bien pour s'en affliger, elle ne se réjouit que du malheur des autres, & par un aveuglement qui est propre à l'avarice, elle mesure ses richesses à la pauvreté de ses voisins, & son indigence à leurs thresors. Pour violente que puisse estre une passion,

passion, elle ne dure pas toujours ; elle finit après quelque temps, & trouve souvent sa mort dans la cause qui luy avoit donné la vie. La colere se repose après nous avoir tourmenté ; le plaisir se convertit en supplice après nous avoir enivré de ses douceurs ; la gourmandise se lasse dans la bonne chere ; & nostre ame ne ressent point d'émotions, qui ne nous donne quelque trêve après nous avoir travaillé. Mais l'envie est toujours agissante, elle dure aussi longtemps que ce qui l'a causée ; & quelques efforts qu'on fasse pour l'adoucir, on ne peut la guérir que par la mort de son auteur.

De tous ces Discours il est facile de conclure, que la douleur n'est pas naturelle, puisqu'elle est si bizarre ; qu'elle ne touche pas également tous les hommes ; qu'elle est juste dans la pauvreté, lâche dans la compassion, infame dans l'envie, abattuë ou insolente dans le malheur. Celuy qui suit les mouvemens d'une passion si sombre, peut bien s'assurer de n'estre jamais heureux ; & comme la plus innocente est accompagnée d'injustice, on ne doit pas esperer d'en pouvoir faire de bons usages dans la Morale.



PERMISSION.

A Monsieur le Lieutenant Civil.

Supplie humblement Etienne Loyson, Marchand Libraire à Paris, qu'il vous plaise luy permettre d'imprimer, & faire imprimer un Livre intitulé *l'Homme sans Passions*, avec défense à tous autres Libraires & Imprimeurs, de faire imprimer, vendre, & debiter ledit Livre, sans la permission du Suppliant, à peine d'amende. Et vous ferez justice.

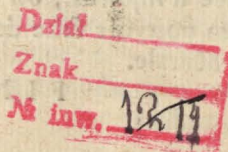
M E A L L A R D.

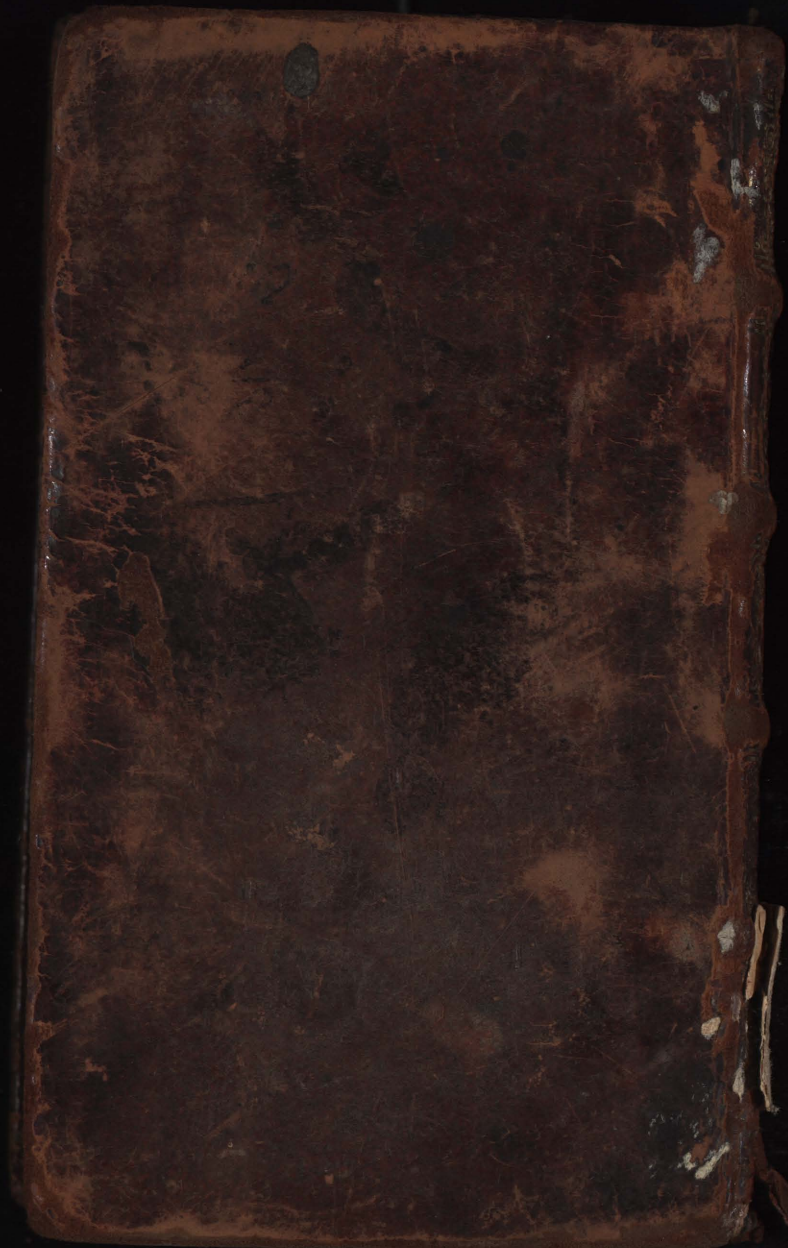
L O Y S O N.

Permis au Suppliant, d'imprimer le Livre intitulé *l'Homme sans Passions*. Fait ce 22. May 1663.

D A U B R A Y.

Ledit Loyson a fait part de ladite Permission à la Compagnie pour en jouir conjointement.





la solidité de ses maximes. On voit des nations, qui sans le secours de ce guide, évitent le vice, & suivent la vertu; & comme si l'ignorance de ses regles faisoit une partie de leur science, elles apprennent à reprimer leurs passions, gourmander la volapté, borner leurs desirs, attaquer la douleur, mépriser les richesses. Les peuples de nos campagnes peuvent légitimement disputer le prix de la constance, avec les plus fourcilleux Philosophes; & je ne sçay si ces disciples de la nature n'inspireront pas à ces maîtres glorieux l'amour de la temperance & de la justice. Ils sont vertueux sans artifice, ils se moquent des disgraces de la fortune, ils attendent la mort sans trouble; & comme ils sont persuadez qu'elle n'est qu'un passage à la vie, ils la reçoivent avec plaisir. Ils souffrent la pauvreté sans se plaindre, ils exercent les vertus sans violence, ils endurent les maladies avec patience; & sans prendre des avis de la Morale, ils deviennent patiens, justes & courageux. Si leur valeur a moins d'éclat que celle des conquérans, elle n'en est pas moins véritable; & si leur sobriété est moins connue que celle des Chartreux & des Fenillans; elle ne fait

fait pas moins de chastes & de continens.

Aussi Saint Augustin, quoy-qu'il soit l'ennemy de la vertu des Infideles, qu'il défende le party de la grace avec tant de chaleur, & qu'il semble ne rien donner à la nature pour tout accorder au secours de JESUS-CHRIST; s'étonne que le peché qui engagea tous nos sens dans l'erreur, qui jetta les tenebres dans nostre esprit, qui déprava nostre volonté, & qui répandit dans nostre ame les semences de tous les vices, n'ait pû encore étouffer l'inclination que nous avons pour le bien; que nous soyons naturellement justes après la revolte de nostre pere; & que pour estre criminels nous conservions encore de l'amour pour la vertu, & de la haine pour son contraire. Quelques-uns de ses disciples doutèrent de son raisonnement: ils eurent peine de comprendre, que celle qu'il fait la source de nos crimes, soit l'origine de nos bonnes actions, & que contre les inclinations qu'il luy donne, elle produise souvent des perfections, au lieu d'enfanter des monstres. Ils s'étonnèrent, que ces premiers hommes qui succédèrent au peché d'Adam, devinssent fideles en

traitant avec elle ; qu'ils observassent des loix sans les avoir encore lûës ; & qu'en consultant cette sage mere, ils conçussent de la reverence pour leur createur, de la tendresse pour leurs sujets, & de l'amour pour leurs égaux.

Il n'est pas bien difficile, ce me semble, d'éclaircir tous ces doutes ; & sans m'attacher aux difficultez qu'ils avancent, il suffit de leur proposer un dilemme, pour leur faire voir la verité en son jour. Car ou il faut que Dieu eût abandonné ses ouvrages après la chute d'Adam, ou qu'il eût jugé la nature assez puissante pour faire le bien, sans le secours des loix écrites. Si pour exagerer le crime du premier homme, ou pour diminuer la rigueur de son châtiment, vous faites un Dieu infiniment offensé, qui dénie avec justice son assistance à ses descendans ; prenez garde que vous choquez également sa providence & sa miséricorde, & que vous ne luy pouvez oster le soin de ses creatures sans offenser sa bonté. Mais si vous croyez que la nature est impuissante, pour exercer la vertu sans des graces particulières ; qu'un homme dans l'état du peché, a plus d'inclination pour le vice que pour la vertu ; que

l'un luy soit naturel, & que l'autre luy soit étrangère : où sont ces commandemens qui le rangeoient à son devoir ? Où sont ces loix écrites qui decidoient ses differens ? Où sont ces tables qui recompensoient les justes, & punissoient les criminels ? Il faut donc conclure que la nature n'est pas si corrompue, que nous n'en puissions tirer quelque avantage ; que si nous sommes coupables, nous conservons encore quelques restes de nostre innocence ; & que pour peu d'efforts que nous faisons pour la tenir en haleine, nous pouvons éviter le vice, pratiquer la vertu, & triompher de nos passions.

DISCOURS III.

Suite du mesme sujet, & des avantages de la raison.

Q U O Y - Q U E la nature soit la maîtresse commune des Philosophes ; que la Cynique, toute refroignée qu'elle est, la courtise aussi bien que l'Academie ; & qu'elle puisse tirer vanité d'avoir Platon pour amant, & le sage Romain pour esclave : neantmoins ceux qui la

caressent, la dépeignent si differemment, & les formes qu'ils luy donnent, sont si éloignées les unes des autres, qu'on peut douter s'ils la connoissent en la décrivant, ou s'ils n'ont pas voulu imiter ces jaloux qui déguisent les perfections de leur maistresse, pour en ôster l'amour à leurs rivaux. Quelques-uns ont crû qu'elle estoit facile; qu'il ne falloit pas employer d'artifices pour la trouver; qu'elle estoit acquise à ceux qui luy estoient fidèles; & que pour s'en rendre possesseur, il suffisoit d'estre constant en sa vie. Ils assûrent que pour garder ses loix, il ne falloit qu'estre égal en ses sentimens; & que contre l'humeur des vicieux qui se plaisent dans le changement, c'estoit assez de toujours vouloir & de ne vouloir pas une mesme chose. Quelques autres un peu plus élevez, luy ont fait tirer son origine du ciel: ils n'ont point mis de difference entre elle & son auteur; & prenant l'effet pour la cause, ils se sont persuadez qu'en suivant ses enseignemens, ils pouvoient devenir les enfans plutôt que les esclaves des Divinitéz qu'ils reveroient. Ils ont changé le nom de Dieu en celuy de la nature: ils ont honoré ses grandeurs en son ombre; &

s'imaginant que le monde fût éternel, ils ont confondu le Createur avec ses ouvrages.

Bien-que ces deux opinions soient des anciens, & par consequent suspectes à ceux qui estiment leurs bonnes œuvres, des pechez, & la plus grande partie de leurs pensées, criminelles; elles ne sont pas pourtant fort éloignées de la verité: & pour peu de lumière qu'on apporte pour les débrouïller, elles peuvent aisément passer pour des articles de nostre Foy, & des maximes de nostre Religion. Saint Ambroise explique la première; il veut que pour estre fidèle, nous n'ayons qu'une resolution; qu'il faut que nos travaux correspondent à nos premiers desseins; & que nous apprenions des Peintres, qu'on ne peut glacer un ouvrage sans en conserver les premiers traits. L'autre semble si raisonnable à ses partisans, qu'elle semble n'avoir besoin d'autorité pour se soutenir: & quand Clement Alexandrin n'auroit pas employé son éloquence pour la rendre probable, il suffit de sçavoir que la nature est une loy plus vieille qu'Adam, que tous les hommes en respectent les arrests, que c'est elle qui gouverne l'univers, qui conduit ses

citoyens, & que toutes les creatures qui s'y trouvent, la reconnoissent pour leur souveraine; pour juger qu'elle ne merite pas un nom moindre que celui de la fille de la Divinité.

Si la nouveauté de ces opinions fait douter de leur vérité, & si on peut courir risque de devenir Infidèle en favorisant le party des Payens; je ne crains pas qu'en suivant la doctrine de Chrysippus, je m'écarte des sentimens communs des Theologiens, & qu'en conservant à la nature ses avantages, je puisse estre injurieux à la Religion que je professe. Car établissant la félicité de l'homme en sa nature propre, qui est la raison, je m'intéresse dans l'honneur de Dieu & de sa fille: & comme je fais celle-cy si obéissante à son pere, qu'elle en observe tous les ordres; je rends la raison si soumise à sa mere, qu'elle en suit tous les enseignemens. Si-bien qu'on peut dire sans heurter la pensée de ces grands Docteurs, que la raison fait le souverain bien de l'homme; que sa félicité consiste en son usage; & que pour vivre heureusement, il suffit de vivre conformément à ses conseils. Pour bien concevoir cette doctrine, il faut supposer avec

Seneque, qu'il y a bien de la difference entre la raison du Sage, & le jugement des autres hommes. Car comme celui-cy n'est qu'une opinion qui naist du corps, qui étale son empire dans les sens, & qui n'a point d'autres mouvemens que ceux qu'elle tire de la plus basse partie de l'homme; elle n'agit que pour son contentement, elle préfere ses mouvemens à ceux de l'esprit, & comme une fille reconnoissante, elle parle toujours en sa faveur. Elle est si attachée à la terre, qu'elle y borne ses desirs, & a des sentimens si peu genereux, qu'elle ne recherche que des biens, à qui le rapport de ses sens ont donné du prix. Son honneur est volage, ses resolutions sont incertaines, ses conseils sont fautifs, & ses jugemens sont toujours interessez. Si quelquefois elle a de bons intervalles, & poussée par la vanité des objets qu'elle poursuit, elle élève ses desirs dans le ciel, ses resolutions sont si courtes, qu'elles ne durent que des momens: elle se reprend, aussi-tost que ce qu'elle souhaite, n'agré plus à son corps; elle nomme ses plus hautes pensées des erreurs; & se plaisant dans la nouveauté, elle rallie aussi-tost ses conseillers pour les faire

appeller de leurs premiers avis.

Mais la raison est la fille du ciel, son extraction relève son excellence ; & si nous croyons quelques Philosophes, elle est une portion de l'essence de Dieu, une effusion de son estre, & une expression de ses grandeurs. Trismegiste a crû qu'elle estoit formée de sa substance, qu'elle estoit un écoulement de la Divinité, & que comme le soleil épand sa lumière sans diminuer sa puissance, Dieu tiroit la raison de luy-mesme sans affoiblir sa nature. Encore que ces paroles insolentes semblent détruire nôtre créance, & que nous sçachions bien par la Foy, que la raison est une partie de nostre ame, & qu'elle est produite dans le temps : neantmoins on ne peut nier qu'elle ne soit une image de la Divinité, qu'elle ne porte les caractères de ses grandeurs, & que sans craindre de commettre un péché, elle imite les perfections qui le rendent si adorable. Aussi ceux qui n'ont pû comprendre le mystere adorable de l'Incarnation, qui ont douté si la nature de Dieu estoit compatible avec la nostre, & si celuy qui estoit engendré de toute éternité, pouvoit se faire homme dans le temps ; n'ont pas eu de peine de concevoir, que Dieu s'al-

loit à nostre ame par la raison, & qu'il communique tous les jours avec nostre esprit par cette image de soy-mesme. En effet, il semble que cette production soit sa fille legitime, puisqu'elle a tant de part à ses plus nobles qualitez, qu'elle est l'héritière de ses perfections, & qu'elle donne à nostre ame les mesmes avantages qu'elle reçût de son pere. Car outre que celle-cy représente la pluralité de ses personnes par la trinité de ses puissances, & qu'elle nous fait voir sans confusion l'unité de sa nature dans la division des facultez qui la composent ; la raison la rend si constante dans le bien, qu'elle ne l'abandonne jamais après l'avoir reconnu : le repentir ne succede point à ses souhaits, ses conseils sont aussi justes que ses desseins ; & elle est assurée de conserver son innocence, aussi long-temps qu'elle luy rapporte toutes ses pensées, & qu'elle la consulte en ses entreprises. Si-bien que la raison fait la plus belle partie de nous-mesmes ; sa gloire fait toute nostre felicité ; & un Philosophe a dit avec justice, que si nostre esprit estoit l'ame de nostre corps, la raison estoit l'ame de nostre esprit. Aussi est-elle la plus auguste de ses differences ; & si on trouvoit des Philosophes assez

temeraires, qui luy ostassent cette qualité, ils pourroient se vanter de l'avoir ravie à eux-mêmes.

Ceux qui estiment un homme par la grandeur des tresors qu'il possède, qui jugent de sa noblesse par une longue suite de ses ancestres, & qui établissent son bonheur dans la beauté de ses palais, les richesses de ses habits, & un nombre d'esclaves qui l'environnent; ont bien fait voir qu'ils n'en ont jamais connu la nature, & qu'ils ont ignoré que ces biens qu'ils prisent tant, sont des faveurs que Dieu accorde, la plupart du temps, à ses ennemis. Mais pour bien comprendre la grandeur d'un homme, & l'estimer selon ce qu'il merite, il le faut voir plus près qu'en chemise, ôster tout cet éclat qui nous éblouit les yeux, le considerer sans tous ces ornemens qui parènt son corps, & fouiller au fond de luy-même, pour sçavoir si la raison y conserve ses privileges, si elle ne se laisse pas abuser par les opinions communes, si les passions ne la corrompent pas, & si elle ne souffre pas que les biens étrangers troublent son état, abusent de ses sujets, ou débauchent ses ministres.

Je sçay bien avec les Theologiens,

que la raison est affoiblie, qu'elle conçoit des orgueilleux desseins, que ses lumières sont obscurcies par le peché, & qu'elle est sujette aux illusions, depuis qu'elle s'est revoltée contre Dieu. Je sçay bien, que l'ame est volage en ses entreprises depuis sa desobéissance, qu'elle prend le mensonge pour la verité, qu'elle embrasse souvent le parti du vice, & qu'elle ne suit presque jamais celui de la vertu. Pour encherir sur ses defauts, & ajouter à ses propres desordres la tyrannie de son corps, je sçay bien que celui-cy ne s'accorde pas avec elle, que la terre s'élève contre le soleil qui l'éclaire, & que renversant les loix de la nature, la maistresse devient souvent la captive de son esclave. Enfin, je sçay bien qu'elle a besoin d'organes de ce tyran en ses operations, qu'elle voit par ses yeux, qu'elle écoute par ses oreilles, qu'elle juge de la diversité des faveurs par sa langue; & qu'elle seroit condamnée à une éternelle ignorance, si ces messagers interessez ne se chargeoient de l'informer des connoissances qu'ils tirent des couleurs, des sons, de la mollesse & de la dureté des objets. Neantmoins ces déreglemens ne détruisent pas ses bonnes inclinations: elle est

temeraires, qui luy ostassent cette qualité, ils pourroient se vanter de l'avoir ravie à eux-mêmes.

Ceux qui estiment un homme par la grandeur des tresors qu'il possède, qui jugent de sa noblesse par une longue suite de ses ancestres, & qui établissent son bonheur dans la beauté de ses palais, les richesses de ses habits, & un nombre d'esclaves qui l'environnent; ont bien fait voir qu'ils n'en ont jamais connu la nature, & qu'ils ont ignoré que ces biens qu'ils prisent tant, sont des faveurs que Dieu accorde, la plupart du temps, à ses ennemis. Mais pour bien comprendre la grandeur d'un homme, & l'estimer selon ce qu'il merite, il le faut voir plus près qu'en chemise, ôster tout cet éclat qui nous éblouit les yeux, le considerer sans tous ces ornemens qui parènt son corps, & fouiller au fond de luy-mesme, pour sçavoir si la raison y conserve ses privileges, si elle ne se laisse pas abuser par les opinions communes, si les passions ne la corrompent pas, & si elle ne souffre pas que les biens étrangers troublent son état, abusent de ses sujets, ou débauchent ses ministres.

Je sçay bien avec les Theologiens,

que la raison est affoiblie, qu'elle conçoit des orgueilleux desseins, que ses lumières sont obscurcies par le peché, & qu'elle est sujette aux illusions, depuis qu'elle s'est revoltée contre Dieu. Je sçay bien, que l'ame est volage en ses entreprises depuis sa desobéissance, qu'elle prend le mensonge pour la verité, qu'elle embrasse souvent le parti du vice, & qu'elle ne suit presque jamais celui de la vertu. Pour encherir sur ses defauts, & ajouter à ses propres desordres la tyrannie de son corps, je sçay bien que celui-cy ne s'accorde pas avec elle, que la terre s'élève contre le soleil qui l'éclaire, & que renversant les loix de la nature, la maistresse devient souvent la captive de son esclave. Enfin, je sçay bien qu'elle a besoin d'organes de ce tyran en ses operations, qu'elle voit par ses yeux, qu'elle écoute par ses oreilles, qu'elle juge de la diversité des faveurs par la langue; & qu'elle seroit condamnée à une éternelle ignorance, si ces messagers interessez ne se chargeoient de l'informer des connoissances qu'ils tirent des couleurs, des sons, de la mollesse & de la dureté des objets. Neantmoins ces déreglemens ne détruisent pas ses bonnes inclinations: elle est

entière dans sa misère, elle conserve dans sa perte les avantages qu'elle possédoit dans son innocence; & bien qu'on la croie aveugle, elle ne laisse pas de trouver encore la vérité parmy les illusions de ses sens. Elle est si genereuse en toutes ses entreprises, que pour peu de soin qu'on apporte à la redresser, elle nous rassure de sa fidélité: ces restes de lumière qu'elle retient de l'état d'innocence, luy font ressouvenir de ses premières grandeurs; & bien qu'elle soit criminelle, elle est encore assez juste pour ne rien commettre qui soit indigne de sa naissance. Sa desobéissance causa sa soumission: elle reconnoist Dieu après l'avoir offensé, elle implore son secours quand elle se souvient d'avoir méprisé ses commandemens; & comme elle se sent obligée de restituer ce qu'elle luy a ravi, elle engage l'ame à le reconnoistre pour son souverain. Les messagers qu'elle envoie pour découvrir ce qui se passe au dehors, ne sçauroient la tromper, si elle ne veut: leurs mensonges font naistre sa prudence; & s'ils sont assez subtils pour luy faire de faux rapports, ils ne sont pas puissans ou industrieux pour les luy persuader. La prison qui l'environne, ne peut arrêter ses pensées: les maladies

qui minent son corps, ne sçauroient la toucher; & comme si elle n'avoit point de commerce avec la terre, elle demeure libre au milieu de ses fers, & conserve sa santé parmy l'infection de son logis. Si les passions peuvent empêcher ses operations, si elles peuvent amortir ce feu qui la fait agir en maistresse, ils ne peuvent pas l'étouffer; & si le peché a pû déguiser cette image vivante de la Divinité, il n'en a pas encore sçû effacer les premiers traits. Les impies l'apprennent dans leurs débauches: si leur bouche les défend, la raison les condamne; si les tenebres favorisent leurs crimes, le soleil les découvre; & il importe peu qu'ils ayent des complices de leurs pechez, puisqu'ils trouvent par tout un témoin qui les accuse, un juge qui les condamne, & un bourreau qui les punit. La raison est donc l'unique bien de l'homme: il faut s'en servir pour s'élever dans le ciel, il faut la consulter pour regler sa vie; & il suffit de l'écouter pour suivre la vertu, & dompter les plus insolentes des passions.



DISCOURS IV.

*Que la félicité du Sage n'est pas fondée
sur les biens du corps.*

QUELQUES Philosophes modernes trouvent étrange, que la moindre de toutes les causes soit la plus utile en nos actions; que la fin qui ne subsiste qu'en idée, commence tous nos ouvrages; & que celle, qui a si peu de part en nos productions, soit si nécessaire pour les mettre au jour. Ils fondent leurs opinions sur le raisonnement d'Aristote; & comme ils apprennent de luy que le néant est stérile, & qu'on n'en peut rien tirer que d'imaginaire, ils concluent que puisque la fin n'est rien en effet, & que son être dépend de nostre intellect, il ne peut concevoir que des chimères, & produire que des fantômes. Quelques autres plus spirituels reconnoissent bien que son être n'est pas si sensible que celui de la matière; que sa façon d'agir est différente de celle de la forme, & de l'efficiente; & que quand celle-cy unit l'âme avec le corps, & en fait un composé, la fin ne peint que des idées, &

ne forme que des exemplaires. Neantmoins convaincus par les déductions du premier des Philosophes, ils avouent que si elle n'est pas le plus noble de ces quatre principes, elle est le plus nécessaire; & que si elle a moins d'apparence que ses compagnes, elle a assez de pouvoir sur elles, pour les faire operer selon ce qu'elle a projeté. En effet, toutes nos productions seroient monstrueuses, si nous ne prevenions leur naissance par nos intentions; & la nature qui est si réglée en ses ouvrages, ne feroit que des débauches, si elle ne les conduisoit à la fin que son Auteur luy a marquée.

Comme le bien est le plus illustre objet de la Morale, & que tout ce qui s'y traite, tend à son acquisition; on ne doit pas s'étonner, si tous les hommes le recherchent; s'ils en font le but de toutes leurs actions; si les coupables le courtisent aussi-bien que les innocens; & s'il ne laisse pas de gagner de véritables amans, bien-qu'il n'ait souvent qu'une apparence de bonté. Quand un tyran oppresse son peuple, qu'il ravage les terres de ses voisins, qu'il ravit la liberté aux innocens, & que pour élargir ses frontières, il fausse des limites

dont la nature avoit borné son pouvoir; la Police qui ne regarde que ses intérêts, excuse tous ces desordres sous prétexte d'un plus grand bien; & les avantages qu'elle luy fait esperer de l'impuissance de ses sujets & de la ruine de ses ennemis, luy semblent assez considerables pour autoriser les injustices. Quand un criminel est accusé, & qu'amené devant son Juge il se trouve obligé de se purger des crimes dont on le charge, il emprunte le visage du bien pour s'excuser; & comme il n'y a point d'homme si impie, qui regarde purement le mal dans son péché, il rejette son offense sur la sincerité de ses intentions.

Le bien est si naturel à l'homme, qu'il n'en scauroit perdre l'affection, il l'aime par tout où il le rencontre; & quand l'ignorance luy en cache la vérité, ou que l'opinion le trompe en sa recherche, il ne laisse pas de s'y attacher, & de prendre tout ce qui a de la ressemblance avec luy. L'Academie qui fait profession d'en connoistre l'essence, en est une preuve évidente: car voulant former un souverain bien qui contentast tous nos desirs, elle inventa des biens qui n'en ont encore porté que le nom; elle chercha un corps sain pour le composer,

elle voulut que le plaisir en fût inséparable, que la force n'eût d'autre employ que de conserver son embon-point, & que la beauté, qui n'est que l'ornement des femmes, fût une partie de la félicité du Sage. Comme l'expérience fit voir à ses disciples, que la santé estoit une source qui répandoit ses perfections dans toutes ses parties, que le bon accord des élémens faisoit tous ses agrémens, & que toutes les faveurs de la nature perdoient leur éclat dans un corps malade; ils l'établirent pour fondement de leur bonheur: ils assurèrent que pour vivre heureux, il falloit avoir le corps dispos, & que toutes les autres qualitez cessioient de nous estre utiles, quand le feu abandonnoit nostre visage, que la force se détachoit de nos membres, & que les viandes qui devoient nous nourrir, nous bleffoient la vûë. Ils comparèrent la santé au calme de la mer: ils voulurent que comme celle-cy servoit aux alcyons pour couvrir leurs œufs & produire leurs petits, celle-là se vist aux Conquerans pour remporter des victoires, aux Princes pour conduire leurs sujets, aux artisans pour executer leurs desseins, aux Orateurs pour louer la vertu, & aux Philosophes pour braver la fortune;

que c'estoit elle qui charmoit les inquietudes de nostre vie, & que nous serions condamnés à estre éternellement misérables, si elle n'adouciſſoit les travaux de nostre vie, & si elle ne changeoit une partie de nos misères en délices. Si ces Philosophes eussent bien étudié la nature du souverain bien, & s'ils n'eussent pas cherché dans la chair de quoy contenter leur esprit; je me persuade qu'en voulant se rendre heureux, ils eussent mis quelque difference entre leur felicité & celle des bestes; & que separant leur condition de celle des impies, ils eussent appris, que des biens qui entretiennent le vice, & nourrissent toutes nos passions, nous pouvoient fonder leur bonheur. Car encoré que le peché nous soit familier, que nous en portions les semences dans nostre ame, & qu'il suffice de vouloir le commettre pour devenir criminel; cependant il n'est jamais plus dangereux, que lorsqu'il rencontre des forces qui le secondent, qu'il fait servir nos avantages à ses desseins, & que de la santé de nostre corps il jette l'infection dans nostre ame. Il y a des hommes qui ne connoissent la vertu, que lorsqu'ils sont impuissans de faire le mal: il faut que la maladie les

abatte pour les guérir de leurs pechez; & ils ne penseroient jamais que l'enfer dût estre un jour le lieu de leur supplice, si la fièvre qui les enflamme, ne leur devoroit les entrailles. Il y en a d'autres qui doivent leur innocence à la perte de leur santé: ils vivoient toujours dans les crimes, s'ils n'estoient quelquefois infirmes; & si quelque violente agitation ne renverſoit leurs desseins, on pourroit les mettre au nombre des desesperés. Comme la santé est un bien aussi fressé que dangereux, Dieu ne l'accorde qu'à peu de personnes, les grands hommes l'ont toujours interessée: ces hautes entreprises qui remuent tout le monde, leur donnent peu de repos, les saillies de leurs esprits affoiblissent les mouvemens de leurs corps; & s'il falloit se porter bien pour estre heureux, il faudroit conclure que les sages sont la moitié de leur vie misérables.

Bien-que la beauté ne soit qu'un resultat de la santé, & qu'elle soit aussi sujette à perir que celle-là à s'alterer; cependant on trouve des Philosophes qui en sont amoureux, qui luy donnent des louanges après luy avoir voué leurs affections, & qui par un aveuglement d'autant plus blâmable qu'il est volon-

taire, en font la seconde partie de leur souverain bien. Ils l'appellent la compagne de la vertu, ils en font un portrait animé de la Divinité, & veulent qu'elle n'ait pas moins de pouvoir sur l'esprit des sages, que sur l'imagination des insensé. A les entendre parler, elle est les délices de tous nos sens; & quoy qu'elle soit le plus agreable objet de nostre vûë, elle ne laisse pas de contenter nos oreilles, quand on leur fait le recit de ses perfections. Si nous croyons aux Payens, les Dieux ne voyent rien icy-bas de plus pompeux, qu'un visage qu'ils ont honoré de leurs faveurs; & les hommes ne tirent pas plus de vanité de quoy que ce soit, que de ce qu'ils se voyent enrichis d'un bien qui se laisse connoître sans peine, & qu'on ne peut posséder sans envie. Car elle exerce un empire si absolu sur le jugement humain, qu'elle fait des amans de tous ceux qui la regardent: ceux qui persecutent l'innocence, ne scauroient luy vouloir du mal; & plus heureuse que la vertu, elle n'a pas encore trouvé d'ennemis qui luy ayent fait la guerre, ny d'envieux qui ayent noirci ses perfections. Il suffit de la connoistre pour l'aimer; on ne scauroit luy vouloir du mal, après l'a-

voir apperçûë; & ses appas sont si puissans, qu'elle nous eleve à nous-mesmes, aussi-tost qu'ils paroissent à nos yeux.

Mais certes, qui ne voit d'abord, qu'une perfection si perissable ne peut composer nostre felicité; & qu'un bien qui tire toute sa gloire de nostre opinion, est trop vain pour contenter nos desirs, trop peu solide pour arrêter nos esperances? Car que peut-on voir sur la terre de plus fresche que la beauté? ou qu'y a-t-il de plus méprisable, qu'un visage qui n'a des charmes que dans les yeux de ses amans, & qui est redevable de la plus grande partie de son éclat à l'aveuglement de ses adrateurs? Ces fameuses beautés qui ont fait suer le plus ingenieux des Poëtes, & qui ont tiré tant de loüanges de sa plume pour excuser les desordres qu'elles ont causez dans le monde, ne sont pas tant les ouvrages de la nature, que de son esprit; & si l'amour qu'il avoit pour Carinne, n'eût troublé son jugement, Helene seroit encore aujourd'huy sans admirateurs, & Penelopé sans galans. Il faut avoir mal aux yeux, pour devenir amoureux; & si la passion ne cajolloit souvent l'esprit des hom-

mes, en faveur de celles qu'ils révèrent, on peut dire qu'il y a long-temps que l'amour seroit oisif dans le monde ; ou que s'il falloit de nouvelles conquêtes, il faudroit que la teste des fous en fût le theatre. La beauté est si fragile, qu'elle ne scauroit durer que peu d'années ; & quelques artifices que les femmes employent pour la conserver, il faut qu'elles se resolvent à devenir laides, si elles vieillissent. La lumière qui contribue à son éclat, travaille à sa perte ; le soleil qui l'éclaire, la corrompt ; le temps qui la conserve, luy est funeste ; le corps qui l'entretient, la fait mourir : & si quelquefois sa vigueur prolonge sa ruine, ce n'est que pour en réserver la dépouille à la moindre de ses maladies. Pour tirer raison de ces glorieuses maistresses, qui tyrannisent l'esprit des indiscrets, & pour se venger des maux qu'elles font souffrir à leurs martyrs, il n'est pas besoin de souhaiter que la mort leur jette les pâles couleurs sur le visage ; que les ongles d'une rivale en effacent les plus beaux traits, ou que quelque étrange accident enleve les avantages qu'elles estiment plus que leur vie : un accès de fièvre a assez de force pour terrasser ces

belles ennemies ; leur plus beau coloris cede aux déreglemens des saisons ; la pourpre abandonne leurs jouës, quand le froid les saisit ; & comme il n'y a point de maladie qui ne puisse altérer leur embon-point, il n'y a point de beauté qui ne puisse devenir le mépris de ses esclaves.

Mais quand la maladie n'attaqueroit pas ces beaux visages, que les saisons seroient assez réglées pour n'en pas altérer le teint, & que les injures de l'air respecteroient leurs perfections ; le temps qui met des bornes aux Empires, ne les épargneroit pas : en prolongeant leurs jours, il diminueroit leur beauté ; & par une metamorphose étrange, mais ordinaire, il changeroit les plus superbes ouvrages de la nature en des guenons & des magots. Le soleil en se couchant a des charmes, qui attirent les curieux à le considérer ; ces rayons tempérez qu'il répand en se retirant, font les délices de nos pasteurs : & les Astrologues remarquent, que ces lumières ne nous sont pas moins avantageuses en sa retraite, que lorsqu'il se leve sur nostre horizon. ou qu'il se promene sur nos cèstes. L'arrière-saison a ses plaisirs ; son utilité égale bien les

incommoditez qu'elle nous apporte : elle est l'attente des laboureurs , & la recompense des vigneron ; & si elle dépeuple leurs campagnes & leurs collines , elle remplit leurs caves de vin , leurs greniers de grains , & leurs granges de moissons. Mais dès qu'une femme approche de la vieillesse , que ses cheveux prennent la couleur des cendres , que les rides luy sillonnent le front , que ses yeux commencent à jeter de la cire , que ses jouës luy tombent sur le menton , & que ces deux montagnes de lait deviennent une double besace pleine de sang ; elle laisse d'estre le souhait des hommes , ses amans en ont de l'horreur ; ceux qui la recherchoient auparavant , la haïssent ; & comme si toutes ces rides qu'elle porte sur le front , estoient autant de marques de leur folie , ils en fuyent la vûe comme du plus affreux monstre de la nature. Aussi ceux qui connoissent bien la vanité de la beauté , la traitent comme un bien étranger : ils en préfèrent la jouissance à la possession , ils se contentent de la voir sur le visage de celles qu'ils aiment ; & sçachant bien que cette qualité est trop inconstante pour les rendre heureux , ils la cedent librement

ment à celles qui font toute leur gloire d'estre belles.

Mais de tous ceux qui firent une si haute estime des biens du corps , je n'en trouve point de moins raisonnables , que ceux qui y ajoutèrent la volupté , & qui crurent que pour vivre heureux , il falloit que le plaisir fût la dernière perfection de leur félicité. Car encore que la santé ne soit qu'un temperament du corps , que la paix qui naît du mélange des élémens , soit un pur effet de leur bon accord , & que la vigueur dépende de la chaleur & de l'humidité du sang ; neantmoins les bons offices qu'elle rend à son hôte , sont assez considérables pour acquérir quelque prix dans l'Ecole. Car c'est-elle qui conserve son embon-point , qui accorde ses intérêts avec ceux de son ame , qui luy fournit de la force pour résister aux maladies qui l'attaquent ; & au sentiment d'Aristote , c'est un trésor que toutes les richesses de la terre ne peuvent égaler. Si la beauté a ses faiblesses , si son empire ne dure que peu de jours , & si après avoir triomphé d'un petit nombre d'esclaves , elle devient la dépouille de la vieillesse ou de la mort , elle a des perfections qui la font honorer. Les

creatures raisonnables adorent Dieu en son image, la vertu s'en sert pour communiquer avec ses amans ; & comme si son éclat relevoit sa majesté, elle prend plaisir de l'employer, quand elle veut regner sur les cœurs des mortels. Mais la volupté est infame ; de quelque façon qu'on la déguise, elle a honte de paroître en public : ceux qui la défendent, la condamnent ; ils cherchent les tenebres pour en jouir, & connoissant qu'elle leur est commune avec les bestes, ils la blasment en tous leurs discours. Son humeur est si maligne, qu'elle convertit tous nos divertissemens en supplice ; elle ne cherche la vertu, que pour la corrompre ou la séduire : si elle fait bonne mine à ses esclaves, ce n'est que pour les decevoir ; & bien plus cruelle que les tyrans, elle respecte ses ennemis, & donne la mort à ceux qui luy ont juré fidélité.

Cependant on a trouvé des Philosophes qui l'ont soutenuë, & qui après l'avoir donnée pour suivante à la vertu, l'ont renduë de bonne intelligence avec elle. Epicure, ce sage Maistre du plaisir, s'est imaginé que l'homme estoit né pour en jouir, & que la volupté devoit estre l'assaisonnement de toutes ses

actions, & après avoir rendu ses honneurs à la vertu, il luy estoit permis d'aspirer à la jouissance de son esclave. Comme il la fait suivre dans ses triomphes, il ne la separe pas de ses travaux, il la luy rend nécessaire en tous ses emplois. Il croit que la force seroit languissante, si le plaisir qu'elle espere de la déroutte de ses ennemis, ne l'animoit au combat ; & que la temperance se mettroit peu en peine de regler nos passions, si elle n'y estoit poussée aussi-bien par le plaisir que par l'utilité. Enfin, il dit que la volupté ne décreditoit pas la sagesse ; qu'on pouvoit aimer l'esclave sans faire tort à sa maistresse ; & que la compagnie des femmes perduës n'estoit pas plus messeante aux Philosophes, que les portiques en l'Academie. Je sçay bien que Senèque tâche d'éclaircir cette opinion ; qu'il la juge raisonnable en quelques endroits de ses écrits ; & qu'après avoir condamné le sens que luy donnent ses partisans, il fait l'apologie de son auteur. Comme s'il estoit aux gages d'Epicure plutôt que de la verité, il le justifie contre ses adversaires : il assure que la volupté dont il parle, est modeste ; que son humeur n'est pas moins austere que celui de la vertu ; &

que si elle porte un visage plus agreable ; c'est afin de gagner plus aisément des amans à sa maistresse.

Je n'aurois pas de peine de souscrire à ce jugement ; & il suffiroit de sçavoir qu'il est de Seneque, pour le recevoir avec reverence. Mais comme la pluspart des hommes en abusent, qu'ils prennent sa parole pour cautionner leurs desordres, & qu'appuyez sur son approbation, ils croient qu'il leur est permis de rechercher la volupté, je me sens obligé d'expliquer sa pensée, & de faire voir aux disciples d'Epicure, que Seneque n'est pas de leur parti, pour avoir laissé échapper de sa plume quelques paroles à leur avantage. Que s'il donne un sens favorable aux paroles de leur maistre, ils doivent cette faveur à sa civilité : il luy fait trop souvent la guerre pour défendre la plus lasche de ses opinions, quand il leur fait assez connoistre qu'il n'employe tous ses discours, que pour leur persuader à mépriser la servante pour faire la cour à sa souveraine. Comme celle-cy est l'unique maistresse qu'il honore, il s'interesse dans sa gloire, & il croiroit offenser son courage, s'il la reconcilioit avec une ennemie qu'elle méprise. Il ne peut souffrir que celle

qui se plaist dans la misere, qui conserve la joye au milieu des tourmens, qui se rit de la fortune, & qui triomphe de tous ces fascheux accidens, qui jettent la frayeur dans le cœur des hommes les plus hardis, devienne la compagne d'une effeminée qui pâlit à la vûe d'un malheur, qui succombe aux moindres attaques d'une maladie, & qui des plus agreables délices de la vertu fait les plus cruels de ses tourmens. Pour nous persuader qu'elles ne peuvent aller de compagnie, il dit que la vertu est eternelle, & que la volupté ne subsiste que des momens ; que l'une est genereuse, & que l'autre est lâche ; que l'une reside dans l'ame, & l'autre dans le corps ; & que l'une est inquiétée, & que l'autre est toujours accompagnée de satisfaction. Enfin, qu'il faut avoir perdu le jugement pour aimer la volupté, & estre plus sensuel que les bestes, pour faire de leur plaisir le bonheur des creatures raisonnables.



DISCOURS V.

Que les biens de la fortune ne peuvent composer la felicité de l'homme.

CEUX qui estiment les choses par le profit, & qui jugent de leur bonté par le plaisir ou la gloire qu'ils en peuvent tirer, s'étonnent que l'honnesteté en prenne seule le nom dans l'Ecole des Stoïques, & que l'honneur & les richesses qu'ils croient si nécessaires à la vie humaine, passent pour indifferentes dans leurs discours. Ils sont si opiniâtrément attachez aux interets du corps, qu'ils n'étudient qu'à le contenter; & ils s'imagineroient ignorer la nature du bien, s'ils en accorderoient le titre à toute autre chose qui ne le touche pas. Car encore que la vertu ait assez de charmes pour se faire aimer, que sa beauté mérite bien qu'on la courtise, & que le bonheur qu'elle promet à ses amans, soit assez considerable, pour faire naître à tous les hommes l'envie de luy faire l'amour; neantmoins ils ne sçauroient se résoudre à la rechercher: ses avantages

ne leur paroissent pas assez pompeux pour les obliger à luy donner leurs affections; ils ne veulent point de maistresse qui n'a rien de quoy les produire dans le monde; & méprisant tous les plaisirs qu'on peut tirer de sa possession, ils ont recours à des biens de la fortune, pour mieux établir leur felicité. La Morale qui examine le prix de chaque chose, & qui met une si juste difference entre les biens du corps & ceux de la fortune, semble favoriser leur opinion, quand elle confond indifferemment ceux-cy avec la vertu, qu'elle appelle de mesme nom la souveraine & ses esclaves, qu'elle rend toutes les productions de Dieu accomplies, & qu'interpretant les paroles de Moïse selon la lettre, elle accorde la qualité de bien à tous ses ouvrages. De forte que selon la pensée de ces Philosophes, la terre ne porte rien, qu'il n'en ait le caractère imprimé sur le front; & si l'on excepte le peché, la nature ne produit rien de si funeste à l'homme, qu'il ne soit bon en ce sens-là.

Mais la Philosophie Stoïque, qui est autant élevée au dessus de celle d'Aristote, que la valeur des femmes est au dessous de celle des Heros, ne reconnoist point d'autre bien que la vertu:

elle ne peut souffrir que ce qui favorise les méchans en leurs pechez, en puisse meriter le nom ; & que ce qui peut estre employé à la ruine plûtost qu'à l'établissement de la vertu , puisse servir à nostre usage. Les richesses ont fait presque tous les coupables , & ces fameux criminels qui sont encore aujourd'huy la honte de leur posterité , passeroient pour innocens , si ce métal n'eust executé leur mauvais dessein. Si nous croyons le plus sçavant des Apôtres , elles sont les sources de tous les vices , & la ruine de toutes les vertus. Ce sont elles qui ont inventé tous les crimes , qui ont appris aux enfans à attenter sur la vie de leurs parens , & à donner la mort à ceux qui les avoient mis au monde. Ce sont elles qui ont enseigné aux autres à opprimer les innocens , à ruiner des familles , saccager les temples , & en dépouiller les autels. Ce sont elles qui ont appris aux amis à se fausser la foy , aux sujets à se jouer de la teste de leurs Princes ; qui fournirent aux impudiques le moyen d'entretenir leurs débauches , de ravir la chasteté aux femmes , & la vie de leurs maris. Enfin elle sont la perte des Etats , la confusion des familles , & la ruine des particuliers.

Mais quand les richesses ne causeroient pas tous ces desordres dans le monde ; que l'innocence ne seroit pas persecutée par l'avarice ; & que la justice ne se laisseroit pas corrompre par un desir furieux de les posséder : elles seroient toujours fatales à l'homme , & il suffiroit de sçavoir qu'elles le perdent , ou qu'elles le corrompent , pour l'obliger à les mépriser. L'orgueil & la crainte les suivent par tout : ces Passions qui semblent plûtost contraires que différentes , s'accordent pour punir les avarices , & apprennent à ces ames terrestres , qu'ils ne peuvent estre opulens sans estre misérables. Car ils se promettent par le moyen de leurs tresors , d'égalier leurs maisons aux palais de nos Rois : s'ils gagnent avec l'or du credit dans la Cour , ils changent leurs ennemis en esclaves ; & s'ils jouissent de tous ces plaisirs , qui sont la felicité des bienheureux du monde , ils deviennent insolens ; & tirant vanité de la magnificence de leurs bastimens , du luxe de leurs habits , & du nombre de leurs valets , ils ne deviennent pas moins injurieux à leurs inferieurs , qu'importuns à leurs égaux. Mais si quelque disgrâce les surprend , si la fortune cesse de leur

faire les doux yeux , & si l'expérience leur apprend , qu'ils peuvent perdre leurs trésors , qu'un tyran peut les leur ravir , & que la fortune qui les leur a prestez , peut les leur enlever quand elle voudra ; ils tombent aussi-tost dans la crainte , leur humeur altière se change en soumission , ils apprehendent les accidens à venir par ceux qu'ils ressentent ; & les soins qu'ils apportent alors pour les conserver , combattent tous les plaisirs qui leur donnoient auparavant de la vanité.

Les richesses sont si dangereuses à l'homme , qu'il ne peut presque s'en servir sans devenir criminel , & leur usage luy est si nécessaire , qu'il ne sçauroit s'en priver sans se rendre misérable : leur possession est incompatible avec son repos , il cesse d'estre content dès qu'il est devenu riche ; & comme il sçait qu'on dresse des embûches au métal qu'il adore , il n'apprehende pas moins la familiarité de ses amis , que la puissance des Princes , & la haine de ses envieux. Les caresses de sa femme luy sont suspectes , les civilitez de ses enfans luy donnent de l'ombrage ; & connoissant que l'or leur avoit fait quelquefois trahir l'amour qu'ils devoient à leurs peres & à

leurs maris , ils craignent l'approche des uns & des autres. Si-bien que cherchant leur contentement dans les richesses , ils y trouvent leur supplice ; & persuadez par les inquiétudes qui les accompagnent , ils sont obligez de confesser avec les Stoïques , que des biens qui leur sont étrangers , qui tirent leur prix de nostre opinion , & qui ne peut leur appartenir que par la perte de leur repos ou de leur innocence , ne sçauroient composer leur bonheur.

Comme l'honneur est vain , & qu'il est presque toujours la recompense du vice , & le compagnon inséparable des richesses , il ne faut pas s'étonner s'il n'est pas plus solide que le sujet qui le fait naître , & s'il perd son nom toutes les fois qu'il se détache de la vertu pour parer son ennemi. La gloire des Princes n'est pas toujours la marque de leur justice ; leurs actions qui meritoient des chastimens en la personne de leurs sujets , leur acquièrent des éloges dans les Histoires ; & si le bonheur favorise leurs desseins , ils sont assurez de trouver des Orateurs qui les louent , qui changent leurs crimes en vertus , qui appellent leurs meurtres des victoires , & leurs usurpations des conquestes

legitimes. Il suffit de sçavoir qu'un simple Gentil-homme ait commis un duel pour estre puni : mais un Roy n'est jamais plus estimé , que lorsqu'il a saccagé des villes , pillé des Provinces , dépeuplé des Royaumes , & converti les plus florissans états de la terre en solitudes. Mais sans m'arrester à remarquer l'injustice des hommes , & faire voir que l'honneur n'est pas toujours le prix de l'honnesteté , & qu'elle est plus souvent le partage du crime que la récompense de la vertu ; c'est assez de sçavoir que ceux qui la louënt si hautement , confessent que c'est un bien qui nous est étranger , que nous le possédons aussi peu que les richesses ; & comme l'un dépend de la fortune , l'autre ne subsiste que dans l'opinion du peuple. Aussi quelques-uns qui en ont connu la vanité , ont recherché des fondemens plus solides pour l'établir ; & apprenant par experience qu'un Juge si volage ne pouvoit long-temps estimer une mesme chose , ils ont recherché dans les siècles passez des biens pour l'appuyer. Comme ils virent que l'envie ne remuoit plus les cendres de leurs ancêtres , que leur reputation ne dépendoit plus du hazard , que la fortune respec-

toit leur valeur , & les hommes leur memoire ; ils tirèrent vanité de leur naissance , ils crurent que la grandeur de leurs peres pouvoit les rendre illustres , & qu'estant heritiers de leur fortune , ils devoient avoir part à la gloire de leurs actions. Ils chercherent des raisons dans la nature pour justifier leurs prétentions : ils assurerent que les nobles n'avoient pas moins de pouvoir sur leurs descendans , que les roturiers ; & que comme ceux-cy répandoient leur couleur sur le visage de leurs enfans , & qu'il y avoit des maladies hereditaires dans les familles , ils pouvoient aspirer aux honneurs qui avoient rendu leurs peres fameux dans le monde.

Mais certes , ils n'ont pas mieux rencontré que les autres ; & si les principes d'où ils tirent leurs raisons , semblent plus assurez que le jugement d'un peuple intéressé , le bien qu'ils défendent , a si peu de rapport avec la felicité de l'homme , qu'on n'en sçauroit faire une de ses parties , sans en ignorer la nature. Car outre que la noblesse doit souvent son commencement à l'énormité des crimes de ses ayeuls ; que ces titres dont elle fait tant de bruit , sont presque toujours la récompense des homi-

cides ou des adulteres , & qu'on voit peu d'hommes qui soient arrivez aux dignitez par des voyes legitimes ; outre qu'il faut endurer mille affronts pour les obtenir , & que l'or qui fait tous les pechez de la Cour , fasse aujourd'huy les Ducs & les Marquis , les Comtes & les Barons : cét avantage est si peu constant , qu'il abandonne souvent leurs heritiers , & fait confesser aux personnes de condition , qu'elles sont plus redevables de leur noblesse à la fortune , qu'à ceux qui leur ont donné la vie. On trouve des peres si malheureux , qu'ils ne peuvent compter que des roturiers pour leurs enfans : ces aigles n'ont encore produit que des chouettes ; & bien qu'ils soient sortis de Maison qui leur donnoit des Rois & des Consuls pour alliez , ils desesperent de voir renaistre en leurs successeurs la memoire de leurs grandeurs.

Aussi les Loix qui font les heritiers des Maisons , & qui forcent souvent les peres de famille , d'abandonner à leurs aînez la succession de leurs revenus , ne les ont pû obliger de leur transmettre leur noblesse. Si la nature leur permet de les aimer , elle ne leur permet pas de les annoblir : ce bien est au delà de leurs

affections aussi-bien que de leur puissance ; & c'est en vain que quelques-uns aspirent à la gloire de leurs ancestres , puisqu'il n'est pas en leur pouvoir de la leur communiquer. La vertu est le seul avantage des nobles , c'est elle qui les separe des roturiers ; & au sentiment de Platon , c'est l'unique heritage qu'ils peuvent se donner , sans estre obligez à la fortune. Toutes les images qui remplissent les antichambres des Princes , tous ces combats qu'ils étalent avec tant d'artifice , tous ces Generaux qu'ils font voir à la teste des armées victorieuses , & toute cette pompe dont ils accompagnent leurs triomphes , ne font pas les nobles. Ces grands hommes n'ont pas vécu pour nostre gloire : la mort qui a borné leurs conquestes , leur a conservé leurs loüanges ; & il faut que la vertu nous fasse leurs heritiers , avant que nous pretendions à la jouissance de leurs honneurs. Tout ce qui nous a precedé , n'est pas à nous , & nous ne pouvons legitimement aspirer à la possession d'un bien qui est le fruit de leur valeur , & non pas le témoignage de nostre merite.

DISCOURS VI.

Que la seule vertu fait le souverain bien de l'homme sage.

SENEQUE ne me semble jamais plus juste, que lorsqu'il condamne ses ennemis; & que sans offenser le droit des gens, il devient juge en une cause où il est partie. Ses jugemens sont si raisonnables, & ses arrests sont tellement fondez sur la justice, qu'on n'en peut appeller, sans choquer la verité. Car comme il ne se trouve point d'hommes qui veuillent devenir heureux aux dépens de leur repos, & que ceux qui aspirent à la félicité, cherchent des biens qui les contentent, & non pas des apparences qui les séduisent, ou qui les corrompent; il infere, que puisque ceux du corps ne sont pas assez constans pour arrester ses pretentions, & que les faveurs de la fortune sont trop volages ou trop criminelles pour satisfaire à ses desirs; la vertu seule est sa dernière fin; que c'est elle qui peut assouvir ses esperances; & que tout ce qui n'a point de rapport avec elle, ne peut entrer en la

SANS PASSIONS. 85

composition du souverain bien. Ses principes sont si évidens, & ses raisonnemens sont si forts, qu'on ne peut les combattre sans offenser la justice de la cause qu'il défend. Il n'y a personne qui ne souhaite de vivre heureusement, & qui n'apporte tous ses soins pour arriver à une condition qui doit estre l'accomplissement de ses desirs: mais comme les hommes se laissent pour l'ordinaire surprendre aux erreurs populaires, & que les maximes du monde deviennent les regles de leurs actions; il ne faut pas s'étonner s'ils ne jouissent jamais du bonheur qu'ils ont prétendu, s'ils s'écartent presque toujours de la fin qu'ils s'étoient proposée, & s'ils se trouvent dans la misere, quand ils se croyoient comblez de bonheur. Ils sont si malheureux en leur choix, qu'ils prennent toujours son ombre pour luy-mesme; les biens qui l'environnent, les déçoivent, & plus malheureux que le Tantale des Poëtes, ils s'éloignent d'un bien qu'ils recherchent, & fuyent la félicité en voulant l'approcher. Car comme le plus beau fruit de la vie heureuse est une tranquillité d'esprit, & une confiance inébranlable que nous recevons de la sincerité de nostre conscience; ils

aspirent après les biens qui troublent leur repos, ils souhaitent des honneurs qui leur dérobent la liberté, ils desirerent des richesses qui les tourmentent; & par une erreur qui ne merite pas d'excuse, ils font des sujets de leurs inquiétudes les parties de leur souverain bien.

Car bien qu'ils confessent qu'il suffise d'estre vertueux, pour ne pas estre miserable; que cette noble qualité qui fait la difference des sages, les fortifie contre les accidens de la fortune; & que ce soit assez qu'ils soient temperans pour vaincre la volupté, & courageux pour combattre les malheurs qui les attaquent: neantmoins ils ne scauroient se persuader que la seule vertu les puisse rendre heureux, ils se défient de son pouvoir aussi-bien que de son merite, & assurent qu'une qualité qui ne reside que dans l'ame, & qui n'a point de commerce avec la matière, ne peut faire que la moitié de leur bonheur. Ils veulent que le corps soit aussi satisfait que l'esprit, que le plaisir ne l'abandonne jamais, que le repos entretienne son embon-point, que la joye luy soit commune avec sa compagnie; & ils ne croiroient pas avoir connu l'essence du souverain bien, s'ils n'employoient les

richesses de Simonides, les délices d'Epicure, & les honneurs de Periandre, pour le composer.

Il n'est pas bien difficile aux Stoïques de combattre cette opinion, & leur repartie est si raisonnable, qu'il suffit de les entendre parler pour juger de l'évidence de leur cause, & de la lâcheté de leurs ennemis. Car comme ils ne reconnoissent point d'autres biens que l'honnesteté, & qu'ils ne donnent de prix qu'aux operations de la plus noble partie qui fait l'homme; ils méprisent tous les avantages qui luy sont étrangers: la pompe & le plaisir qui les accompagnent, ne les émeuvent pas; & comme ils savent que le corps ne s'accorde pas avec l'ame, ils auroient honte de communiquer les privileges d'une souveraineté à une esclave qui luy fait la guerre. Ils disent avec beaucoup de raisons, qu'il est impossible d'estre heureux d'une chose qu'on ne possède pas; qu'il faut qu'un bien soit en nostre puissance pour composer nostre felicité; & qu'il dépende tellement de nostre volonté, que nous puissions nous le donner, quand nous voulons. Car quelle apparence y a-t-il qu'un homme mette son bonheur en des choses qu'il n'a pas faites; qu'il se

glorifie des trefors que la fortune ne peut luy enlever ; & qu'il tire vanité des honneurs qui se trouvent plutôt en la personne de ceux qui les rendent , que de ceux qui les reçoivent ? Mais la vertu est en luy , c'est l'unique bien qu'il possède ; & si on peut prendre les paroles des ennemis de Seneque , pour confirmer cette verité , c'est le seul avantage qu'il conserve après la perte de ses enfans , la mort de ses amis , la ruine de ses palais , & la confiscation de ses revenus. Tout ce qui ne luy appartient pas , est sujet à perir ; la Philosophie ne reconnoist rien d'immortel que sa possession ; la fortune qui brise les sceptres entre les mains des Rois , épargne son empire ; & cette aveugle qui prend plaisir de reduire les Souverains à la condition des esclaves , n'a pas encore trouvé le moyen de la rendre misérable.

Mais aussi comme elle fait toute la felicité de ses amans , elle veut qu'ils se contentent des plaisirs qu'elle leur donne ; & elle ne souffre pas que des biens qui peuvent les divertir de son amour , soient les objets de leurs affections. En effet , toutes ces choses que nous aimons avec tant de passion , n'ont

rien de constant que les miseres qui les accompagnent : les travaux que nous apportons pour les obtenir , la crainte que nous avons de les perdre après les avoir acquises , les soins que nous employons pour les conserver , la douleur que nous ressentons quand on nous les a ravies , ne sont pas tant de marques de nostre indigence , que de leur malignité ; & il n'est pas moins mal-aisé de resoudre , si la pauvreté nous est plus supportable avec ses incommoditez , que l'abondance avec tous les tourmens qui en sont inséparables. Mais la vertu est un bien aussi solide qu'agréable , ses faveurs sont au dessus de la fortune ; & quoy-qu'elle rejette les richesses des avarés , la gloire des ambitieux , & la volupté des impudiques , elle ne laisse pas de satisfaire aux desirs de tous ceux qui luy font la cour. Elle fait tout leur bonheur aussi-bien que leur gloire , son excellence ne releve que ses propres grandeurs ; & elle est si jalouse de ses amans , qu'elle ne permet pas qu'ils recherchent autre chose , après l'avoir choisie pour leur maistresse. Car si elle n'est pas l'unique bien de l'homme sage , & s'il s'en trouve d'autre dans la Nature qui luy en dispute le nom ou la qua-

lité ; qui voudra se résoudre à l'aimer ; puisqu'il faut souvent hazarder celuy-cy pour l'obtenir ; qui pourra luy estre fidele , puisqu'elle méprise ce que nous estimons , & qu'elle ne nous scauroit enrichir qu'en nous appauvrissant ? L'amitié qui est si nécessaire aux Etats pour les conserver dans la paix , & si utile aux familles pour les maintenir dans le repos , seroit ennuyeuse parmi les hommes , si ce principe estoit véritable : les bergeres la chasseroient de leurs cabanes aussi-bien que les Rois de leurs palais ; & sçachant qu'on ne fait souvent des amis que par la perte des biens du corps ou de la fortune , ils rejetteroient une vertu qui les dépouille en leur voulant procurer du plaisir. La force seroit odieuse aux Conquerans ; celle qui a tant de fois gagné l'Univers , pourroit se plaindre d'estre sans partisans ; & bien qu'elle ait assez de charmes pour se faire admirer , il se trouveroit peu de personnes qui voulussent donner des combats , ou attaquer leur ennemi , en risquant leur vie ou leur bonheur. La reconnaissance seroit fâcheuse , s'il falloit perdre des biens pour l'exercer ; & celle qui nous apprend qu'il y a plus de gloire à donner qu'à recevoir , cesseroit de nous

estre agreable , quand l'opinion que tout ce que nous rendons , fait une partie du bienfait ; qu'il faut s'appauvrir pour satisfaire aux faveurs d'un amy ; & que la vertu qui l'a fait naistre , ne suffit pas pour le connoistre.

Mais sans m'arrester plus long-temps à rehausser le merite de la vertu sur les biens du corps & de la fortune ; qui ne voit que l'homme est trop genereux pour loger son bonheur en des sujets si perissables , & qu'il ne peut l'établir dans leur possession , sans passer pour le plus malheureux de toutes les creatures ? Car s'il croit que pour vivre content , il faille se nourrir de viandes délicates , & chercher dans la diversité des mets de quoy réveiller son appetit ; les bestes qui broutent l'herbe à la campagne , ne leur cederont en rien : elles mangent avec plus d'avidité que luy , elles goustent les superfluités de la terre avec plus de plaisir , que ne font les gourmands les ragousts & les saupiquets ; & la faim qui leur est presque continuelle , leur fait trouver tout ce qu'elles mangent , agreable. S'il s' imagine que pour estre heureux , il faille respirer les délices du corps , & chercher dans la volupté de quoy divertir ses sens : les bestes

en jouissent avec plus de satisfaction que luy ; l'exercice qu'ils en font , n'est pas suivi de repentir ny de honte ; & comme leurs desirs sont plus reglez que les nostres , ils goûtent la volupté sans s'affoiblir , & produisent leurs semblables , sans presque rien perdre de leur substance. S'il met sa gloire dans les perfections de son corps , & s'il juge que les avantages de ses sens contribuent à sa félicité ; il sera forcé d'avouer , que les bestes les ont plus subtils que luy ; que la vûe est plus aiguë dans les aigles , que le goût est plus fidèle dans les singes , l'attouchement plus délicat dans les araignées , & l'odorat plus assuré dans les vautours.

Pour donc juger de la dignité de l'homme , il n'est pas nécessaire de s'enquêter si on épuise la mer & la terre pour couvrir sa table , si on appreste ses viandes avec artifice , si on le sert dans des plats d'or ou de crystal , & si tous les objets qui frappent ses sens , luy donnent du plaisir ; s'il compte des Princes pour ses parens & ses alliez , s'il gouverne plusieurs provinces , s'il est aussi puissant à la Cour que dans sa maison , & si son nom n'est pas moins glorieux parmy les étrangers que ses voi-

sins ;

sins : mais s'il est vertueux , si la pureté de sa conscience cause la sérénité qui paroît sur son visage , & s'il n'a point de mouvemens , qui ne soient conformes à la nature & à la raison. Ces deux guides sont si fidèles , qu'il ne scauroit se méprendre en les suivant ; & la vertu qu'elles produisent , est si riche de soy-mesme , qu'il suffit de la posséder pour disputer l'avantage aux nobles , l'Empire aux Monarques , les richesses aux avarés , & le plaisir aux voluptueux. Car c'est elle qui nous approche de Dieu , qui nous fait rentrer en nos anciennes grandeurs , qui nous mene au principe d'où nous sommes sortis , & qui après nous avoir rendus ses imitateurs sur la terre , nous fait ses amis dans le ciel.

DISCOURS VII.

Que les vertus morales des infidèles ne sont pas criminelles.

IL n'y a rien de plus naturel à l'homme que le desir de connoître ; c'est la première passion qui occupe son esprit : les fous en sont atteints aussi-bien que les sages ; & qui gueriroit ceux qui se por-

D

tent bien de cette maladie, les reduiroit à une condition pire que celle des sourds & des aveugles. Car c'est elle qui apprend aux hommes les arts & les sciences, qui entretient les doctes des merveilles de la nature, qui desabuse les ignorans de leurs erreurs, & qui anime les Philosophes à la connoissance des veritez qu'ils ne connoissent pas. Mais elle est si changeante, & son humeur a si peu de rapport avec les objets qu'elle recherche, qu'elle fait son divertissement de tout ce qu'elle rencontre; & elle est si violente en ses poursuites, qu'on n'ait pas encore vû d'hommes qui ayent pû se défendre de sa fureur. C'est un ver qui ronge tous les esprits, une demangeaison qui tourmente indifféremment les impies & les vertueux, une maladie qui unit le plaisir & la douleur en la personne de ceux qu'elle possède; & qui connoistra bien sa nature, avouëra, que s'il n'y a rien de plus commun dans le monde, il ne s'y trouve rien de plus injuste ny de plus insatiable. Elle entreprend des voyages, & court toutes les parties de la terre, pour apprendre quelque nouveauté; elle se met en peine de sçavoir les miracles de la nature, & de connoistre de quel artifice cette mer

commune produit l'or dans les Indes, par quelle vertu elle endurecit l'eau en crystal, & change la rosée en perles; comment l'aiman attire le fer d'un costé, & le pousse de l'autre, & qu'estant brisé en pièces il conserve une figure quadrangulaire, & laisse à chaque costé une vertu differente. Elle monte dans le ciel sans l'entremise des demons, elle y va connoistre comment le soleil partage le temps, comment il compasse les saisons, & mesure les mouvemens circulaires. Elle fait des lunettes d'approche pour remarquer sa grandeur, elle l'abaisse pour connoistre la matiere dont il est composé; & sans craindre d'estre brûlée de son feu, ou éblouie de son éclat, elle s'élève dans son globe pour juger de sa nature. On voit aujourd'huy des hommes si curieux, qu'ils renversent l'ordre du temps pour satisfaire au desir qu'ils ont de connoistre quelque nouveauté; il se levent la nuit pour guetter la lune au passage: sa lumière empruntée a encore assez de charmes pour leur donner de l'amour; & bien que les Poëtes la fassent la maistresse du repos, elle ne laisse pas de devenir souvent le supplice des Astrologues & des curieux. Ils y remarquent des nuës qu'ils font

passer pour de nouveaux mondes, ils y forment des villes, des Provinces & des Etats; & sans se mettre en peine quel Apôtre y a prêché l'Evangile, si le Pontife de Rome y est souverain, si l'esprit & l'eau font leur baptême comme le nôtre, ils multiplient les Eglises, & font une communion de nos Saints avec ces habitans des planetes.

Cette curiosité merite quelque pardon, puisqu'elle n'est desavantageuse qu'à ceux qui s'y laissent surprendre; la vanité qui la fait naître, leur y fait trouver leurs châtimens, & on peut dire que l'erreur & l'aveuglement qui la suivent, guérissent enfin le mal qu'ils ont causé. Mais on rencontre des hommes qui tranchant du petit Dieu, n'ont de la curiosité que pour découvrir des défauts; toute leur étude aboutit à fonder la conscience de leurs prochains, ils descendent au fond de leurs ames pour y considerer leurs desseins; & plus orgueilleux que les demons, ils penetrent les secrets de leurs cœurs, dont Dieu seul s'est réservé la connoissance. Quoy qu'ils soient ignorans, ils ne laissent pas de vouloir juger de leurs intentions; bien-qu'ils soient les esclaves de leurs passions, ils veulent que leur

raisonnement soit la pure doctrine de l'Evangile; & faisant une vertu des Infidèles à leur mode, ils la confondent indignement avec les crimes & les pechez des Chrestiens. Encore que je ne sois pas Moliniste, que j'avoue que je ne puis comprendre la connoissance moyenne qu'il établit, que je défende avec assurance la liberté de Dieu en toutes ses operations au dehors, que je ne reconnoisse point de science en luy que celle qui a esté reçüe des anciens Theologiens, & que j'aye peine de souffrir qu'on rende sa puissance manchote, & qu'on la fasse dépendante des causes secondes pour agir; je ne scaurois pourtant approuver toute la doctrine de ses adversaires: ils sont trop severes en la pluspart de leurs opinions, pour m'engager en leur party; & quoy-qu'ils se flattent de la justice de leur cause, qu'ils protestent qu'ils n'entreprennent que de faire voir les desordres que le peché a causez dans l'homme, & la necessité de la grace de JESUS-CHRIST pour le redresser; ils me semblent trop rigoureux, quand ils condamnent toutes les bonnes œuvres des Payens, & qu'ils n'en reconnoissent de veritables que celles qui procedent de la Foy.

Car si la vertu n'est autre chose qu'une habitude acquise par des actes multipliez de la raison, & si la raison est une loy de Dieu écrite dans nos cœurs : qui croira que l'homme devient criminel en suivant ce guide ; qu'il merite des chastimens en vivant selon ses avis ; & que la vertu qui est toujours innocente, ne soit differente du vice, pour n'estre pas élevée par la Foy, & justifiée par la grace du Fils de Dieu ? Le peché peut bien avoir ravy la justice originelle ; mais il n'a pas encore scû nous oster la pureté naturelle : s'il a esté assez malin pour corrompre nostre nature, il n'eut pas assez de puissance pour la détruire ; & si celui qui a commis le premier crime, a esté assez absolu pour engager ses enfans dans la revolte, il peut se vanter de n'avoir pas tant fait de coupables que de malheureux.

La maladie qu'ils ont contractée, n'empesche pas qu'ils ne fassent des actions saintes ; ils peuvent exercer l'honnesteté, quoy-qu'ils soient décheus de leur noblesse ; ils peuvent aimer Dieu, bien-qu'ils soient nez ses ennemis ; & comme les oiseaux ne laissent pas de marcher après avoir les ailles coupées, ils

peuvent faire des actions bonnes selon la nature, encore qu'elles ne puissent pas estre meritoires sans la grace. L'exemple des Patriarches en est une preuve convainquante : leur vie fut agreable à Dieu, quoy-qu'ils fussent coupables du peché de leur pere ; ils devinrent ses amis sans estre reconciliez avec luy ; ils éviterent le crime avant que les Sacramens les eussent guéris de leurs playes ; & pour parler le langage du Maistre des Gentils, ils observerent ses ordonnances, quoy-qu'ils n'eussent pas encore reçu aucune de ses Loix. Toutes les instructions des Chrestiens ne sont, à bien parler, que des commentaires de leur vie : s'ils sont devenus vertueux, ç'a esté en étudiant leurs actions : s'ils enseignèrent la pieté, ce fut en consultant la vie de ces premiers Maistres ; & au sentiment de Saint Augustin, cette vertu qui rend à un chacun ce qui luy appartient, n'est pas tant un effet de l'opinion, qu'une production de la nature & de la conscience. Nous connoissons le bien sans l'avoir appris, & nous avons horreur du mal, bien-que nous n'en ayons jamais apperçû les laideurs. Quand Dieu obligea l'homme à l'observance de ses commandemens,

il usa de termes si simples, qu'il met les Casuistes au desespoir de les bien expliquer : il se contenta de nous faire connoître sa volonté, sans nous en apporter de raison : il crût que c'estoit assez de dire, Tu ne tueras pas, Tu ne paillarderas pas ; pour justifier les arrests qu'il prononçoit contre luy : & sçachant bien que la Loy naturelle défendoit l'impudicité & l'homicide, il n'employa que peu de paroles pour publier les deux plus importans de ses Commandemens. Quand Caïn eut suivi son pere dans le peché, qu'il eut commis le premier meurtre en la personne de son frere, & que la passion luy eut mis les armes à la main, pour oster la vie à celuy que la nature obligeoit d'aimer ; l'Ecriture remarque qu'il fut luy-mesme son témoin & son juge, qu'il se condamna à la mort avant que d'estre accusé : son crime devint son tourment & son bourreau ; & sans avoir reçu de loy écrite qui défendist le parricide, il confessa que son crime estoit trop énorme pour en meriter le pardon.

Comme la nature n'est pas differente dans les Payens & dans ces premiers hommes ; que les uns se conduisent par

de mesmes principes ; & que la conscience est un juge également fidèle en tous les deux : ils condamnent le peché, & approuvent le contraire ; ils s'affligent, quand ils ont commis un crime ; & ils se réjouissent, quand ils ont pratiqué une vertu. Ils sçavent que l'un les éloigne de Dieu, & que l'autre les en approche ; & sans autre guide que celui de la raison, ils jugent par la fin qu'ils se proposent, de l'innocence ou de la malice de leurs actions. Que si toutes leurs vertus estoient fausses, & si toutes leurs bonnes œuvres estoient de véritables pechez : je ne voy pas pourquoy ils ne s'attristeroient pas indifferemment des uns aussi-bien que des autres ; pourquoy ils ne pourroient pas se plaindre, que le ciel les ayant créés libres, ils soient contraints de faire des offenses contre leur volonté ; qu'ils soient criminels en gardant les loix de la nature, & qu'ils soient condamnés à des peines éternelles, pour avoir assisté leurs prochains, secouru leur patrie, pris les armes pour la défense de la justice, & mis leur vie au hasard pour conserver l'honneur aux femmes, les biens aux orphelins, & la liberté aux innocens.

Cette doctrine paroist si raisonnable à ceux qui la défendent, qu'ils jugent inutile d'emprunter des raisons des Theologiens, pour faire voir la vérité; & quand le Concile de Trenten'auroit pas censuré l'opinion contraire, il suffit de sçavoir que JESUS-CHRIST l'enseigne à ses Apostres, & qu'il l'autorise dans son Evangile, pour obliger tous les Chrestiens à l'embrasser. Quand il montra à ses Disciples la façon dont ils devoient se comporter parmy les Pharisiens, il les exhorte à suivre leurs enseignemens, bien-qu'il condamne leur vie; il les oblige à faire estime de leur doctrine, bien-qu'il leur défende de les imiter en leurs mœurs; & les invite à reuerer leurs jugemens, quoy-qu'il charge leurs actions de mille reproches. Comme nous prisons la vertu en nos ennemis, & que nous préferons un bien public à une haine particuliere; il sépare leurs bonnes œuvres de leurs pechez, il approuve leurs vertus, & deteste leurs vices; & faisant distinction entre les ouvrages de Dieu & ceux des hommes, il louë la parole qui sort de leur bouche, & blâme la malice qu'ils cachaient dans leur cœur, & le scandale qu'ils causoient en leurs prochains.

Cette verité est si constante, qu'il suffit de consulter les anciens Peres, pour assurer ses partisans en leur croyance; & bien-que Saint Augustin semble estre d'un sentiment contraire, il ne laisse pas de la défendre en plusieurs endroits de ses Livres. Il attribue l'établissement de la Republique Romaine à la justice de ses Loix; il confesse que la probité de ses citoyens défit plus d'ennemis que le courage de ses Capitaines; que le plus florissant Empereur du monde fut la recompense de leurs vertus; & que Dieu ne pouvant les rendre compagnons des Anges dans le ciel, parce qu'ils estoient Infidèles, les fit maistres de toute la terre, parce qu'ils estoient vertueux. Quand il écrit à Marcellus, il se déclare ouvertement de leur party, il prend plaisir de luy faire voir le prix des vertus civiles, puisqu'elles attirent des recompenses si glorieuses: il assure qu'elles ne sont pas criminelles, puisqu'elles peuvent estre honorées dans le ciel, & qu'estant rendues Chrestiennes par la Foy, elles font leurs amans, citoyens d'une cité qui a la verité pour souveraine, la charité pour loy, & l'éternité pour durée. Ces deux passages découvrent ses intentions; &

qui examinera bien ses paroles, avouera qu'il ne confond les vertus des Romains avec leurs pechez, que parce qu'ils ne regardoient pas le souverain bien, & qu'ils se propoient le plus souvent des fins injustes ou illegitimes. Je sçay bien que selon la pensée, une action ne peut estre sainte, si elle n'est animée de charité; que toutes les bonnes inclinations que nous avons pour le bien, ne sçauroient produire de veritables vertus, si elles ne sont informées de la grace; & qu'il faut que la nature & la raison implorent le secours du ciel pour faire des actions dignes de la gloire eternelle. J'ay pourtant de la peine de concevoir, que tous ceux qui n'agissent pas par ce moyen, soient coupables; qu'un homme soit desobeissant à Dieu, sans contrevenir à ses Loix; & que sans estre accusé par sa propre conscience, il puisse estre justement condamné aux peines des pecheurs & des méchans.

Si toutes ces raisons ne sont pas assez puissantes pour convaincre un Janseniste; au moins l'obligeront-elles de confesser que ce n'est pas tant une erreur qu'une incivilité, de se départir de son opinion; & que ce qui a esté exa-

miné par les plus habiles Theologiens, approuvé par les plus fameuses Academies de l'Europe, & confirmé par un Concile, peut estre écrit sans danger, & soutenu sans craindre d'estre taxé de partialité.





SECOND TRAITE.

DE LA NATURE DES PASSIONS
en general.

DISCOURS I.

*Quelle est la nature des passions, &
en quelle faculté de l'ame
elles resident.*

C'EST amour qui causa cet étrange desordre parmy les Anges dans le ciel, qui sépara le premier homme de son Createur dans le paradis terrestre, & qui apprit à ses enfans de vouloir regner sur l'esprit de leurs semblables dans les autres parties du monde; ne parut jamais plus artificieux, que lorsqu'il mit les Philosophes en division, qui partagea leurs sentimens avec leurs volontez, & qui après leur avoir donné à tous une mesme inclination pour la verité, leur fit prendre des routes differentes pour la trouver. Car quoy-que cette maî-

treffe soit commune, qu'elle se donne à tous ceux qui la courtisent, & que comme un soleil elle éclaire tous les hommes qui entrent dans le monde; l'amour propre ne peut souffrir qu'on la recherche par de mesmes voyes. Il débauche l'esprit de tous ses amans, il leur inspire des sentimens differens touchant sa nature; & bien-qu'il ne soit pas moins aveugle qu'injuste en ses jugemens, il ne veut pas qu'on suive d'autres avis que les siens pour l'obtenir. Jamais Aristote n'eût quitté le party de son maistre, s'il n'eût esté preoccupé de cette passion; & tous ces Philosophes qui suënt encore aujourd'huy pour assurer sa doctrine, seroient muets, ou ne parleroient que d'un mesme langage, si ce monstre n'avoit inventé des termes specieux pour expliquer ses pensées, & prouver ses rêveries.

Toutes ces Sectes qui se forment tous les jours, sont les rejettons de cette complaisance; & l'Evangile qui cache tant de mysteres sous la simplicité de ses paroles, n'auroit aujourd'huy que les Poëtes pour interpretes, si l'orgueil n'avoit corrompu quelques mal-con- tens, & mis la plume à la main de je ne sçay quels ignorans pour en dégui-

fer le sens. Nous nous plaçons tellement en nous-mêmes, que nous n'estimons que nos jugemens : la vérité est odieuse en la bouche même de nos amis, si elle n'a du rapport avec nos sentimens ; & obstinez dans la passion qui nous aveugle, nous n'adorons que nos pensées, & ne faisons état que de nos opinions. Il n'y a personne dans le monde, qui ne veuille passer pour habile, chacun aspire à cette qualité, on aime bien mieux estre spirituel que vertueux ; & Socrate, qui a occupé toute sa vie à remarquer les différentes inclinations des hommes, a eu raison de dire, que si on appelloit d'un theatre les artisans par le nom du mestier qu'ils professent, il n'y auroit que ceux de cet art qui se leveroient ; mais que si on obligeoit les judicieux & les prudens à se montrer, il n'y auroit personne de la compagnie qui ne levast la teste. La complaisance est si naturelle à l'homme, qu'on peut dire qu'elle en est inseparable : cette qualité est le principe de toutes ses actions, il se contemple toujours avec volupté ; & si l'interest l'oblige quelquefois de considerer la vertu d'autrui avec une admiration déguisée, on est assuré qu'il

regarde toujours la sienne avec une satisfaction veritable.

Cette vérité paroît évidemment dans le sujet que je traite ; chacun definit les mouvemens de l'ame selon sa fantaisie ; toutes ces différentes idées qu'en forment les Auteurs modernes dans leurs Ecrits, ne sont pas moins les preuves de la diversité de leurs desseins, que de leurs opinions ; & il faut dire que la matiere qui a esté le plus souvent examinée dans l'Ecole, est aujourd'huy la plus enveloppée & la plus inconnue. Quelques-uns ont crû que la passion n'estoit pas tant une action de l'ame, qu'un resultat des actes de l'appetit sensitif ; qu'elle suivait plutôt les operations de la faculté où elle naissoit, qu'elle ne l'émuvoit ; & qu'elle n'estoit en la puissance de l'homme, qu'autant que les actes qui la causoient, dépendoient de sa volonté. Pour établir leur opinion, ils confondirent la volupté avec les operations de l'ame : ils dirent que l'une perfectionnoit l'autre ; que le plaisir accompagnoit toujours son travail ; & que les passions estant des mouvemens qui troubloient son repos, elles ne pouvoient estre comprises sous le

nom d'action. Quelques autres, que je n'estime plus plausibles, que parce qu'ils enseignent une doctrine plus commune, décrivent la passion par les effets qu'elle produit : ils attribuent l'alteration qui paroît sur le visage de ceux qui en sont touchez, à sa violence ; ils veulent que l'ame ne soit pas moins agissante, lorsqu'elle craint & qu'elle s'afflige, que lorsqu'elle aime & qu'elle espère ; & que les hommes ne font des jugemens differens d'une mesme chose, & les uns des autres, que parce qu'ils sont émus par des affections contraires. Enfin ils dirent, que la passion n'estoit autre chose qu'une émotion de l'appetit sensitif, excité par l'imagination d'un bien ou d'un mal, dont le principal employ estoit de changer le corps contre les loix de la nature.

Bien-que cette définition soit si commune, que presque tous les Philosophes la reçoivent, & que tous les disciples d'Aristote soient obligez de la défendre dans ses principes : neantmoins on peut, ce me semble, la rejeter sans offenser son autorité ; & on ne doit pas trouver étrange, qu'estant dans les sentimens du Philosophe Ro-

main, j'abandonne le party du Philosophe Grec pour suivre l'opinion des Stoïques. Car comme je soutiens avec eux, que les passions ne sont pas naturelles à l'homme, que les sens & l'opinion en sont les principes, & qu'elles résident plutôt dans volonté que dans l'imagination ; il faut de nécessité que je m'écarte de sa doctrine, & que contre mon humeur, je trahisse mes sentimens, pour demeurer fidèle au plus puissant ennemy du seul Maître que j'honore ailleurs.

La passion donc, selon les termes des Stoïciens, n'est autre chose qu'un mouvement de l'ame contre la raison, causé par l'apparence d'un bien ou d'un mal contre l'inclination de la nature. Je dis qu'elle est un mouvement qui choque la raison : car encore-bien que la passion s'acheve dans la volonté, que la puissance raisonnable la conçoive, & qu'on puisse en quelque façon l'appeller du nom de sa mere ; cependant parce que ce principe est corrompu par l'opinion, & que cette faculté souveraine s'est laissée séduire par des sens infidèles, l'Ecole des Stoïques la condamne à en perdre la qualité, & prendre le nom d'ennemie de la nature, & de bastarde de

la raison. Cette alteration se fait contre les loix de la nature : car comme cette mere commune est constante en ses ouvrages, que ses productions sont réglées, & qu'elle ne fait rien qui ne soit aussi parfait qu'utile à ses enfans, elle abhorre tout ce qui la corrompt, elle rejette tous ces mouvemens qui combattent ses inclinations, & elle ne peut souffrir qu'on luy donne pour secours ce qui la débauche en ses operations, & conspire à son dérèglement ou à sa perte.

Comme cette définition est différente de celle des autres Philosophes, & que la fidélité que j'ay jurée aux Stoïciens, m'oblige de m'écarter de leurs opinions; on ne doit pas s'étonner, si je ne conviens pas avec ceux du sujet où naissent les Passions, & si après les avoir reconnus inutiles à la vertu, je les considère comme des débauches de l'esprit & de la volonté. Car si les passions résident en la plus basse partie de l'ame, comme veulent presque tous les Philosophes modernes, & si l'imagination seule informée par les espèces qu'elle tire des sens, émeut l'appetit sensitif; je ne voy pas comment un homme pourroit s'affliger de la perte de son honneur, se mettre en colere pour la ruine d'un bien que les sens n'apper-

çoivent pas, & qu'il faille avant que la passion luy fasse concevoir des pensées de vengeance que l'esprit la luy représente comme infame, & que la volonté la rejette comme injurieuse à sa personne. Il y a une telle subordination entre les facultez de l'ame, que les plus basses n'agissent presque jamais que par le mouvement des supérieures; & comme les soldats obéissent à leur Capitaine, ou la plus haute sphere entraîne celles qui luy sont subalternes; la raison & la volonté engagent l'appetit sensitif en leur party, & luy font embrasser tout le bien qu'elles approuvent, & rejeter tout le mal qu'elles condamnent.

Si-bien qu'il faut conclure avec Senèque, que les passions résident en la volonté; que c'est elle qui perfectionne toutes les operations de l'ame; & que la même puissance qui forme les pechez & les crimes, enferme les affections & les desirs. Car dans les principes de ce sçavant Philosophe, les passions ne sont pas de simples mouvemens qui s'élevent à la vûe d'un bien ou d'un mal, qui tirent leurs forces de l'imagination, & qui s'arrestent enfin dans le second état de l'ame; mais des productions de l'esprit, des sentimens

de la faculté qui raisonne , & pour user des termes des Stoïques , des opinions , qui après avoir débauché l'esprit , & corrompu la volonté , les obligent d'approuver leurs avis , & de suivre leurs mouvemens. Aussi Saint Augustin , que je considère en ce sujet comme le garant de Seneque , confond les passions avec l'appetit raisonnable ; il appelle d'un même nom la cause & ses effets ; & connoissant bien qu'il n'y a point de passion qui ne soit libre , il assure que les plus dangereux mouvemens de nostre ame , ne sont que des volontez qui tirent leur bonté ou leur malice des objets qu'elles regardent. Le desir , selon les paroles de ce grand Docteur , n'est que la volonté d'un bien absent ou éloigné , que nous cherchons avec beaucoup d'empressement ; l'esperance n'est que la volonté d'un bien qui nous flatte , & que nous attendons avec impatience ; & la crainte & la tristesse ne sont que des volontez , dont l'une contredit au mal , qui nous menace , & l'autre au mal que nous ressentons déjà contre nostre gré. De sorte qu'il faut vouloir pour estre passionné ; & jamais le plaisir n'arrêteroit nos souhaits , si nostre volonté n'estoit satisfaite ; ny nos desirs ne fe-

roient des courtes hors de nous-mêmes , si elle ne consentoit à la poursuite des biens qu'elle recherche. Après l'aveu de ce grand Homme , je croy qu'on ne peut errer en se déclarant du party des Stoïciens ; & que leurs ennemis sont obligez d'approuver leurs opinions , s'ils ne veulent contrevénir à l'autorité du plus solide & du plus éclairé des Docteurs.

DISCOURS II.

Du nombre des passions selon les Stoïciens.

QUOY-QUE les Princes soient absolus dans leurs Etats , que tous leurs commandemens passent pour loix dans leurs Conseils , & qu'il suffise qu'ils insinuent leurs volontez à leurs sujets pour estre obeïs ; quoy-que la flatterie les persuade qu'ils sont les Dieux du monde , que leur puissance ne releve d'aucun Souverain de la terre , & que l'autorité qu'ils exercent sur leurs peuples , soit une marque assurée de leur indépendance : neanmoins ceux qui en connoissent bien la condition , les re-

gardent plutôt comme des esclaves que des hommes libres ; ils les appellent les ruteurs , & non pas les maîtres de leurs sujets ; & montrent que comme l'intérêt particulier règle les pères de famille , celui qu'on appelle public , commande les Princes & les Monarques. Car en effet , soit qu'ils traitent avec leurs voisins , qu'ils secourent leurs alliés , qu'ils gouvernent avec douceur les Provinces qu'ils ont conquises , qu'ils défendent ceux qui se sont mis sous leur protection , & qu'ils prennent les armes pour tirer les oppressez de la tyrannie , & les innocens de la misère ; ils agissent toujours pour eux-mêmes , leur intérêt est la fin de leurs travaux aussi bien que de leurs desseins : & quand ils préfèrent le bien de leurs sujets , ou le salut de leurs voisins , au contentement de leurs personnes ; on peut dire qu'ils ne tendent qu'à l'accroissement , ou du moins à la conservation de leurs Royaumes.

Ce qui se pratique parmy les Princes , se voit tous les jours dans les Académies ; & Cicéron témoigna bien de connoître le procédé des Philosophes , quand il dit que pour gouverner heureusement les Etats , il falloit que les Philosophes

Philosophes fussent Rois , ou que les Rois devinssent Philosophes. Car si ceux-cy combattent pour la vérité , s'ils établissent de nouveaux principes , s'ils forment des discours pour confirmer ceux qu'ils jugent les plus probables , s'ils s'engagent derechef dans un party qu'ils ont abandonné , & si par une liberté qu'on permet dans l'Ecole , ils inventent des explications nouvelles pour déguiser le sens de leurs adversaires : ils se conduisent plutôt par leurs intérêts que par des mouvemens de la vérité ; ils ne cherchent pas tant à instruire les hommes qu'à s'en faire admirer ; ils travaillent plus à la gloire de leur nom qu'au profit de leurs disciples : & quand ils condamnent les raisons qui appuient la doctrine de leurs ancêtres , c'est parce qu'ils espèrent de tirer de l'honneur de la nouveauté de leurs opinions , ou agrandir leur réputation par la perte de celle de leurs maîtres ou de leurs antagonistes.

Cette vérité éclate particulièrement au sujet des passions ; & qui pénétrera bien l'intention de ceux qui les décrivent , avouera qu'ils ne sont divisez entre eux touchant leur nombre , que parce qu'ils ont des fins différentes.

Ceux qui trouvent leur avantage en suivant les sentimens d'Aristote, & qui s'appuyent plutôt sur son autorité, que sur la force de son raisonnement, tâchent de nous persuader qu'il y en a onze, qu'on ne peut rien ajouter ou diminuer de cette division, & qu'on ne sçauroit les multiplier, qu'il ne s'y trouve quelque genre à qui elles sont inférieures, ny les retrancher sans faire tort à leur diversité. Pour fonder leurs pensées ils partagent l'ame en deux facultez, dont l'une tire son nom du desir, & l'autre de la colere. En la premiere ils placent celles qui ont moins de mouvement, & en la seconde celles qui n'ont jamais de repos. Car ils veulent que les six passions de l'appetit concupiscible soient divisées; que les unes soient oisives, & les autres agissantes; que les unes soient lâches, & les autres courageuses; que les unes sortent hors d'elles-mêmes, & que les autres se contentent des biens qui les entretiennent. Enfin ils disent que l'amour imite l'inclination d'un corps qui tend vers son centre; que le desir y est comme le mouvement, & que la joye ressemble au lieu de son contentement & de son repos; que la haine est comme l'aversión qu'il mon-

tre, quand il est posé en un lieu qui luy est incommode; que la fuite imite les efforts qu'il fait voir pour en sortir; & que la tristesse suit ce desagrément qu'il témoigne, lorsqu'il y est detenu avec violence. Mais ils veulent que les cinq passions, qu'on loge en la puissance irascible, soient toutes violentes; qu'elles ressemblient aux cieux qui sont toujours en mouvement; qu'elles donnent des combats, & qu'elles ne fassent jamais de retraites; & que comme elles regardent le bien & le mal comme difficiles, elles se plaisent dans l'agitation, & n'ayent point d'amour pour le repos. En effet, le desespoir est malheureux; la colere est farouche; l'esperance neglige des biens qu'elle possède, pour aspirer après ceux qu'elle attend; la crainte cherche le mal pour s'en affliger avant qu'il soit arrivé; & la hardiesse trouve son divertissement dans les rencontres & les perils.

De toutes ces differentes qualitez ils en font la division, & en établissent le nombre selon la diversité des objets qu'elles considerent. Car quand l'ame agit, disent-ils; ou elle regarde le bien ou le mal en general, & c'est l'amour ou la haine; ou elle le considere en par-

ticulier, comme absent, & c'est le desir; ou comme present, & c'est la joye, ou la volupté. Quand le mal qu'elle hait, fait déjà sentir ses incommoditez, ils l'appellent communément douleur, ou bien fâcherie; & quand il est absent, & que tout éloigné qu'il est, il luy cause de l'horreur, ils luy changent son nom, & l'appellent fuite. Si le bien qu'elle considere, est difficile à acquerir, & que malgré les difficultez qui l'environnent, elle s'en promette la possession, ils la nomment esperance; quand elle succombe sous le mal qui l'attaque, ils luy donnent un nom contraire, & l'appellent desespoir; quand le mal qu'elle juge difficile à repousser, la tourmente, & qu'elle fait des efforts pour le vaincre, ils l'appellent colere; & quand il menace seulement, & que l'ame employe son adresse pour le prevenir ou le combattre, il prend le nom de crainte ou de hardiesse.

Quelques autres que le desir de paroistre a rendu eloquens, ou que l'amour qu'ils portent à Saint Augustin, a fait écarter de l'opinion commune des Philosophes, ne reconnoissent qu'une passion. Ils assurent que l'amour est l'unique mouvement qui nous

trouble; & que nos plaisirs & nos douleurs, nos craintes & nos souhaits, nos esperances & nos desespoirs, ne sont que des formes differentes qu'il prend, quand il ressent le mal, ou qu'il nage dans le contentement; quand il cherche celui qui est agreable, ou qu'il apprehende ce qui luy est contraire; & quand il se promet quelque bonheur, ou qu'il perd courage de l'obtenir. Bien que les fauteurs de cette opinion me soient venerables, & que les raisons qu'ils apportent pour la défendre, soient assez solides pour m'obliger à les estimer; il me semble pourtant, qu'ils n'ont pas assez bien examiné la nature de l'amour, quand ils l'ont fait le pere du desespoir & de la haine; qu'ils ont jugé que la plus douce de nos passions puisse devenir la source de la plus timide & de la plus violente; & qu'en tout cas ils ne peuvent faire porter son nom à la fuite & à la colere, sans confondre la cause avec ses effets. Car comme l'amour est un mouvement de l'ame qui reside en la volonté, & que la tristesse & la crainte, le desir & l'esperance sont des passions de la partie inferieure de l'ame, qui suivent immédiatement ou mediamment l'amour; il m'est avis qu'on ne

peut selon la rigueur du raisonnement, les appeller de mesme nom; & que c'est faire tort à la plus noble des passions, d'accorder ses qualitez à des farouches ou des volages qui n'ont point de rapport avec son humeur.

Mais sans m'arrester à combattre cette opinion, & pour éviter les difficultez qui naissent de la division des Peripaticiens, & me retirer des embarras qui enveloppent l'unité des autres modernes; je conclus avec Saint Jérôme, qu'il n'y a que quatre passions principales qui enferment toutes les autres, dont les unes considerent le bien & le mal comme present, à sçavoir le plaisir & la douleur; & les deux autres comme absent, à sçavoir la crainte & le desir. Cette partition n'est pas mal-aisée à prouver à ceux qui mettent l'averfion & le desespoir sous la crainte, & qui pour ne pas multiplier les choses sans nécessité, reduisent sous le desir, l'esperance, la hardiesse & la colere.

Toute la difficulté qui peut naistre de cette division, est qu'elle semble manchotte, qu'elle ne comprend pas tous les mouvemens de l'ame, & qu'en la distribution qu'elle en fait, elle bannit l'amour & la haine qui en sont les

deux sources. Cette objection qui a tant de force en apparence, dans les principes d'Aristote, ne conclut rien dans ceux de Seneque; & il suffit de sçavoir, pour satisfaire à ceux qui s'y attachent trop opiniastrément, que l'amour & la haine ne sont pas tant des passions de l'ame, que des inclinations & des averfions naturelles, que nous avons pour le bien & le mal en general. Ces sentimens sont si puissamment entrez sur nostre ame, qu'ils en sont inseparables: nous nous portons à ce qui est bon par le seul mouvement de la nature; & nous avons horreur de ce qui est mauvais, sans y estre poussez que par l'inclination que nous avons de nous conserver. La volonté mesme, toute souveraine qu'elle est en ses operations, agit naturellement, quand elle tend à sa propre perfection; elle cesse d'estre indifferente, quand elle regarde son souverain bien; & au sentiment du Docteur Subtil, elle n'est pas plus libre quand elle appetite sa felicité, qu'un corps pesant qui roule vers son centre, ou les animaux qui courent aux eaux des fontaines, quand ils sont alterez. Il est vray qu'elle est absolue dans son état, qu'elle peut surprendre son mou-

vement, quand l'imagination luy represente un objet agreable, & qu'elle peut fuir ou embrasser une chose pour qui l'esprit a conçu de l'aversion. Mais il faut que ce bien qu'elle recherche, soit particulier, & qu'il soit plutôt son divertissement que son bonheur : car s'il fait sa gloire, elle s'y porte par un mouvement naturel, elle l'agréee, & ne le choisit pas, & elle l'aime sans qu'il soit en sa puissance d'en faire election. On peut raisonner de la sorte de l'amour & de la haine, & dire qu'ils ne sont pas tant des passions de l'ame, que des impulsions de la nature, qui nous obligent à rechercher le bien, & fuir son contraire.

DISCOURS III.

Que les passions ne sont pas naturelles à l'homme.

PLATON qui cherche la verité parmi les fables des Poëtes, & qui tire ses plus solides raisonnemens des plus extravagantes rêveries des Anciens ; ne combat jamais mieux, à mon avis, l'impiété ou la lâcheté de son siècle,

que lorsqu'il rend la vertu étrangère à l'homme, qu'il en fait disputer à Socrate les avantages à son Jupiter, & qu'il prouve qu'elle n'est pas tant le partage du ciel ou de la nature, que la fille de l'esprit & de la volonté. Son discours est fondé sur la conduite ordinaire du monde ; & les mêmes maximes qui conservent les Royaumes & les Etats, justifient ses raisons, & confirment sa doctrine. Car si la vertu, dit-il, nous est naturelle, & que le pays où nous sommes nez, ou le climat sous qui nous vivons, suffit pour nous rendre vertueux ; les recompenses seront inutiles dans les Republiques ; les loüanges qu'on nous y donne pour les avoir pratiquées, seront injustes ; & tous ces lauriers & ces couronnes, dont on pare la teste des Conquerans & des Monarques, ne seront pas tant les témoignages de leur justice ou de leur valeur, que des marques de leur nature ou de leur bonne fortune. D'où il conclut que les vertus sont volontaires, qu'elles doivent leur naissance aux exercices, & que la perseverance qui souffre la douleur, & se moque de la fortune, fait la principale de ses causes.

Bien-que les passions soient opposées aux vertus, & que leurs humeurs soient plutôt contraires que différentes; quoy-que les unes soient insolentes, & les autres modestes; que les unes soient déréglées, & les autres innocentes; que les unes combattent pour assujettir l'ame au corps, & les autres pour rendre le corps esclave de l'esprit: neantmoins elles procedent toutes d'une mesme source; les vertus ont une mere commune avec les passions; & bien-qu'elles ayent des objets differens, quand elles agissent, elles ne laissent pas de sortir d'une mesme faculté de l'ame, quand elles naissent. Car pour joindre le raisonnement à l'autorité de ce grand Philosophe, & pour ne pas mépriser les artifices de la Dialectique pour prouver une conclusion morale; si les passions estoient nées avec nous, & si la nature nous apprenoit à desirer & à craindre, à nous affliger & à nous réjouir: il faudroit de nécessité inferer, que tous ces mouvemens sont bons, qu'on les peut suivre par tout où ils nous conduisent, & qu'on ne scauroit errer en marchant sur les pas d'une maistresse, qui n'instruit pas moins dans les actions particulières que generales. Or est-il que les

Peripateticiens confessent qu'elles ne sont bonnes ny mauvaises, qu'elles sont capables de bien & de mal, & qu'elles peuvent servir au vice aussi-bien qu'à la vertu. Il faut donc conclure qu'elles ne sont pas entrées sur nostre ame, puisqu'elles choquent les ouvrages de la nature; qu'elles combattent ses inclinations, & qu'elles ne forment presque jamais de dessein que pour la corrompre ou la détruire.

La nature est si réglée en toutes ses productions, qu'elle ne fait rien de superflu: les monstres ne luy sont pas moins en horreur que les excès; & quand elle met au jour ces prodiges qui causent tant d'étonnement dans les esprits des hommes, on peut dire qu'elle souffre plutôt qu'elle n'agit. En effet, qu'y a-t-il de naturel dans le monde qui soit excessif? Cette sage mere est déterminée en ses operations, elle ne produit rien que par des loix aussi justes que nécessaires; & si quelquefois nous la surmontons par art ou par habitude, c'est après avoir esté des tyrans ou des rebelles. Mais les passions se plaisent dans l'excès, les bornes que luy prescrit la raison, les irritent: il faut appeller des secours étrangers pour arrester leurs des-

ordres ; & si la vertu ne s'occupoit à les vaincre ou à les domter , on ne verroit rien dans le monde de plus monstrueux ou plus effroyable qu'un homme qui en soit possédé.

Comme les Jurisconsultes estiment qu'une Loy seroit injuste , si elle n'étoit commune ; qu'un Prince pecheroit contre l'équité , s'il ne rendoit ses Edits generaux ; & qu'on doit tenir pour suspectes les Ordonnances d'un Legislatteur qui n'obligent pas indifféremment tous ses sujets : les Philosophes tiennent que la nature doit estre commune , qu'elle doit estre également répandue en tous les hommes ; & que comme l'ame raisonnable est toute en tout le corps , & toute en chacune de ses parties , elle doit communiquer ses perfections & ses foiblesses à toutes les nations de la terre. Cependant on rencontre des personnes sujettes à des passions que les autres ne connoissent pas ; & de tant d'hommes qui composent une Province ou un Etat , il s'en voit peu qui soient agitez de mesmes mouvemens. L'ambition qui tyrannise les Conquerans , n'est pas la maladie de tous les hommes : s'il s'en trouve qui aspirent aux grandeurs , il s'en voit qui

les méprisent ; si les uns cherchent des honneurs , les autres en conçoivent de la haine ; & si les uns veulent régner sur leurs compagnons , les autres trouvent leur satisfaction à leur obéir. Le desir de posséder des richesses , ne déregle pas toute une ville ; s'il y a des citoyens qui en emplissent leurs coffres , il y en a d'autres qui tirent leur gloire de les dépenser : le gain ne rend pas tous les hommes avarés ; & si on y trouve quelques-uns qui mettent toute leur esperance dans les tresors , on y en trouve d'autres qui font vanité de les mépriser. L'envie n'est pas tant une contagion qu'un mal particulier : si on remarque des personnes qui font la guerre à la vertu , on a vû des peuples qui luy ont basti des temples , & des Orateurs qui luy ont donné des eloges. L'amour , tout puissant qu'il est , n'a pû encore se rendre maistre d'un Royaume entier ; les plus parfaites beautez n'ont fait que peu d'amans ; & ces visages qui ont jetté tant de flammes dans le cœur de quelques Generaux d'armées , n'ont sçu émouvoir celui de leurs soldats. Or si toutes ces affections de l'ame estoient naturelles , elles se trouveroient également en tous les hommes ;

les objets & les sens ne feroient qu'une mesme impression sur leur imagination; & comme ces deux causes agissent necessairement, elles produiroient par tout de mesmes effets.

C'est donc une erreur, dit Seneque, de s'imaginer que les passions naissent avec nous, & que ces filles de l'opinion procedent du mariage de l'ame avec le corps. La nature ne nous a pas alliez au vice; elle peut se vanter de nous avoir engendré vertueux, quoy - que nous soyons conçûs dans le crime: la plus grande partie de nos desordres doit sa naissance à nostre education; & quand les passions séduisent nostre jugement, ou débauchent nostre volonté, il faut dire qu'elles ne suivent pas tant son inclination, que nostre mauvaise nourriture. Nous les estimons naturelles, parce que nous desesperons de les guérir; & nous nous les rendons necessaires, parce qu'elles favorisent nos abus, excusent nos erreurs, & autorisent nos injustices.

Pour appuyer toutes ces veritez, il n'est pas necessaire de recourir aux inductions de Seneque, & tirer des maximes d'Aristote, des raisons qui les confirment. Il suffit de considerer l'hom-

me en soy-mesme, pour juger que les passions luy sont étrangères; & d'apprendre de la douceur de son naturel, combien il en est ennemy. Car qu'y a-t-il de plus paisible que l'homme, & qu'y a-t-il de plus furieux que l'amour? Ce fameux tyran prend force de tout ce qui s'oppose à ses desseins; les difficultez l'aigrissent; l'impossible augmente son impatience; la honte qui conserve la chasteté des femmes, redouble son pouvoir; & le conseil ou la raison qui devoient le regler ou l'adoucir, le rendent opiniastre en sa poursuite. L'homme aime le repos, & la hardiesse trouve son contentement dans le bruit: l'un se laisse conduire à la prudence, & l'autre à la temerité; l'un ne peut souffrir d'ennemis, & l'autre fait gloire de les rechercher; & l'un ne se plaist que dans les choses qui sont aisées à acquérir, & l'autre n'entreprend que les difficiles ou les impossibles. On ne voit rien sur la terre de plus doux que l'homme, & l'on ne remarque rien de plus farouche que la colere: c'est une furie qui ne respire que vengeance, une peste qui jette la division entre les amis, & un monstre qui plus cruel que le tigre & la panthere, tourne ses armes con-

tre luy-mesme , quand il ne peut tirer raison des outrages qu'on luy a faits. La compassion qui semble si propre à l'homme , ne trouble pas moins son repos que la colere ; elle l'afflige des maux qui ne le touchent pas ; elle fait son supplice des peines des criminels ; elle regarde le chastiment , & ne considere pas la faute ; & plus injuste que la haine , elle corromproit , si elle pouvoit , la Justice pour tirer les coupables & les homicides de ses mains. Enfin , les passions sont des ennemis domestiques de l'homme , & des soldats infidèles , qui sous apparence de le défendre & de le conserver en action , troublent son Etat , affoiblissent son Empire , corrompent sa raison , déreglent sa volonté , & jettent la confusion dans toutes les puissances de son ame.

Il est vray qu'on rencontre des hommes dans le monde , que la nature semble avoir fait naistre pour démentir cette opinion , & qui nous forcent par leurs inclinations de croire , que les passions sont entrées sur nostre ame. Car il s'en voit de si délicats , qu'une parole les met en fougue , une reprimande faite avec severité les irrite ; & de quelle façon qu'on traite avec eux , l'on ne

peut éviter leur colere ou leur indignation. Quelques-uns sont sordides dès leur jeunesse , ils aiment les richesses presque avant que de les avoir connues ; & il seroit plus aisé de changer la face d'un More , & la rendre de la couleur de ses dents , que de leur arracher du cœur le desir d'amasser des biens. Quelques autres sont naturellement honteux , ils rougissent toutes les fois qu'ils paroissent en public ; & de quelque artifice qu'on use pour les rendre assurez en compagnie , ils ne peuvent empêcher que la honte n'altère leur visage. Il n'est pas bien difficile de répondre à ces objections ; & qui prendra la peine d'examiner la nature des passions , sera contraint d'avouer qu'elles ne prouvent rien , bien-qu'elles disent beaucoup. Car pour y proceder par ordre , la colere n'est pas ce premier mouvement qui s'élève à la presence d'un mal , & qui doit son origine plutôt à l'infirmité du corps qu'aux puissances de l'esprit : mais cette fureur de l'ame , qu'Aristote appelle raisonnable , ce mouvement qui nous pousse à la vengeance , & qui nous invite à mediter la perte de celuy qui nous a offensé , toutes ces autres émotions , qui previennent le jugement , ne peu-

vent pas estre proprement appellées passions ; & quand l'ame en est saisie ou troublée , on peut dire qu'elle les ressent plutôt qu'elle ne les produit , & qu'elle endure plutôt qu'elle n'opere. On a vû des Generaux d'armée tomber en pâmoison en se préparant au combat , des Capitaines passer à la vûe des ennemis , des soldats trembler en se mettant la cuirasse sur le dos ou le casque sur la teste ; & toute la valeur dont ils estoient animez , n'a pû empêcher qu'ils ne commençassent leurs victoires par des frissons , & leurs triomphes par des signes qui faisoient douter de leur courage. Le plus éloquent des Orateurs se vit souvent surpris par ces soulèvemens ; & il s'étonna que ses discours pussent chasser la crainte de l'ame de ses auditeurs , & que sa raison ne fust pas assez puissante pour empêcher que l'apprehension ne s'emparast de son cœur , que la peur ne luy ostast ses forces , que ses cheveux ne luy dressassent sur la teste , & que sa langue ne devinst muette en sa bouche , quand il devoit parler. Mais toutes ces alterations ne sont que des mouvemens du corps , & des soulèvemens , qui empruntent toutes leurs forces du temperament & de

la constitution. Si les richesses font quelques hommes avares , c'est après avoir séduit leur jugement. La nature n'a rien produit dans l'univers qui puisse émouvoir leurs desirs ; elle a caché l'or dans les entrailles de la terre , elle ne leur a laissé que la vûe du ciel & des astres : & sçachant bien que ce métal pouvoit les corrompre , si elle l'étoit dans son éclat , elle l'a fait croistre dans le sable & dans la boue , pour les obliger à en concevoir du mépris.

Il est vray que la honte semble plus naturelle à l'homme que la convoitise & la colere , & qu'il faut estre devenu effronté ou insolent , pour ne pas changer de visage après avoir commis une offense ou une incivilité. Cependant cette timide passion n'est que la fille du corps , l'esprit n'a point de part en sa production ; & si la nouveauté de quelque chose en est l'occasion , le sang qui petille à l'entour du cœur , en est la cause. De là vient que les vieillards ne rougissent que rarement ; que ces rides qu'ils portent sur le front , ne reçoivent presque jamais de couleur étrangere ; & que quand la chaleur abandonne le cœur , il cesse de leur envoyer au visage cet innocent vermillon , qui rend celuy des

enfans si agreable. Comme ce mouvement est un pur effet du temperament, les Comediens n'ont encore pû trouver le moyen de le faire monter sur le theatre, & les plus ingenieux d'entre eux desesperent encore aujourd'huy d'embellir le front de leurs Acteurs de cette rougeur. Ils representent la tristesse avec tous ses chagrins : & toute sombre qu'elle est, ils ne laissent pas de trouver des inventions pour la contrefaire. Ils font voir la crainte sur un visage passe, & ils imitent si bien ses mouvemens, qu'il semble à les voir, qu'ils tremblent, qu'ils blémissent, & qu'ils tombent en defaillance. L'amour est le sujet ordinaire de leurs entretiens, & il n'y a si petit Grimaud parmy eux qui ne sçache faire le galand, l'amoureux & le desesperé. Mais on n'en a pas encore vû qui ayent pû exprimer la honte; & si quelques-uns ont appris à baisser la teste, adoucir la voix, & ficher les yeux en terre; on n'en a pas encore remarqué qui ayent sçû appeller la rougeur, pour témoigner que les loüanges qu'on leur donnoit, ou que les reproches qu'on leur faisoit, leur estoient desagreables. Mais comme les passions dependent de nous, on ne doit pas s'é-

tonner, s'ils les imitent avec tant de facilité, s'ils deviennent tristes & coleres, hardis & desesperes, quand ils veulent; & que consultant l'esprit & l'opinion qui les forment, ils en representent tous les signes extérieurs, qu'elles font voir sur le corps de ceux qu'elles agitent.

DISCOURS IV.

Que les sens & l'opinion sont les deux principes de nos passions.

P ARMY tous les avantages que l'homme dispute aux autres creatures, & qui luy acquièrent tant de gloire entre ses semblables, la Philosophie n'en reconnoist point de plus glorieux que la science; & bien-qu'elle plaide sa cause, quand elle fait son panegyrique, elle ne croit pas de luy donner des loüanges qui ne luy soient dûës. Elle l'appelle l'unique bien de ceux qui la possèdent, elle en fait une image de la Divinité, elle dit que c'est elle qui élève l'homme dans le ciel pour y contempler les perfections de son auteur; & bien-qu'elle sçache que son corps a

besoin de santé pour se conserver, elle assure que son ame n'a besoin que de connoissance pour participer à son éternité. A entendre parler ses partisans, cette qualité n'est pas moins immense qu'absoluë; elle se rencontre par tout, elle enferme toutes les différences du temps, elle coëxiste à tous les siècles; & considerant l'origine, la nature & la fin de chaque chose, elle ne voit rien dans l'univers qui puisse l'arrester, que l'éternité ou l'infini. L'homme n'a de l'amour que pour le bien; & tout libre qu'il est, il ne souffre jamais le mal qu'avec violence. Les sens qui séduisent son imagination, respectent sa volonté; ils cessent de l'émouvoir, quand l'esprit luy a montré que le bien qu'elle recherche, luy est contraire; & si elle témoigne quelquefois de l'aigreur, c'est parce qu'elle se laisse decevoir par les sens, ou déregler par de fausses opinions. Mais rien n'échappe à la curiosité de l'homme: il veut connoître toute la nature; tout ce qui s'y trouve de plus caché, l'engage dans sa recherche; & s'il juge que la furie du mal commence son bonheur, la Philosophie luy persuade que sa connoissance fait une partie de son souverain bien. En effet, il imite l'im-

mensité de Dieu par sa science, il se rend present en tous les lieux du monde par son esprit, il vole dans le ciel, & descend aux abysses de la terre, sans sortir de son cabinet; & tirant une notion universelle de tous les estres particuliers, il enferme toutes les creatures, & devient un veritable microcosme par la multitude de ses idées. Enfin, la science fait toute sa gloire, c'est la plus utile de ses perfections; & si les Medecins apprennent d'elle à guérir les malades, les Politiques à gouverner leurs Etats, & les Juges à discerner les innocens des criminels; les Sages confessent qu'ils luy doivent toute leur prudence, les soldats leur conduite, les Souverains leur justice, & les Philosophes la déroutte de leurs passions.

Que nostre condition seroit heureuse, si nous n'estions instruits que par ce guide! & plus fortunez que les Conquerans, nous n'aurions pas besoin de donner des combats pour vaincre ou triompher de nos passions. Tous leurs mouvemens nous seroient soumis, nous préviendrions leur fureur par la connoissance des biens qu'elles poursuivent, & des maux qu'elles abhorrent; & n'ayant pas de commerce avec les opinions du

peuple, elles suivoient les ordres de la raison. Mais le plus grand de nos malheurs est, que nous consultons toujours des ignorans, que nous nous appuyons sur des sentinelles infidèles, & que contre nostre propre jugement nous croyons à des sens qui nous trompent & qui nous abusent : car la plupart de leurs rapports ne sont que des impostures ; & bien-qu'ils soient acquis à la science, ils nous engagent presque toujours dans l'erreur. Ce sont des aveugles qui nous écartent de la verité en voulant nous y mener, des fenestres par où le mensonge se coule en nostre esprit, & des Conseillers interessez qui parlent toujours en faveur des objets à qui'ils s'attachent. Comme l'ame se rend souvent esclave de son corps, qu'elle prend les avis des sens pour des veritez, & qu'elle juge par leurs rapports des choses qui sont hors d'elle ; il ne faut pas s'étonner si elle se trompe dans ses discernemens, si elle ne fait que des jugemens aveugles & precipitez, & si oubliant sa propre grandeur, elle s'engage dans le parti de son esclave. Car voyant que ces ministres infidèles l'abandonnent, qu'ils parlent toujours en faveur du corps, & que méprisant

méprisant ses conseils, ils suivent les inclinations de sa compagne ; elle se tourne de leur costé, elle se laisse emporter à leurs persuasions ; & sollicitée par les avis qu'ils luy donnent des objets, elle estime tout ce qu'ils jugent utile ou agreable.

De cét injuste déreglement naissent nos passions, & de tant de mouvemens qui interrompent le mouvement de nostre ame, il ne s'en trouve pas un qui ne commence par quelques-uns de nos sens. L'amour est le fils de la vûë, les yeux le conçoivent avant le cœur ; & s'il acheve ses conquestes par la volonté, il les entreprend toujours par les regards. Les Poëtes se sont assurément mépris, quand ils l'ont dépeint aveugle ; & ils ont plutôt considéré les effets, que son origine, quand ils luy ont couvert les yeux d'un bandeau. Car ces lumieres que la nature nous a données pour nous conduire, sont les messagers ordinaires de cette furieuse passion ; ce qui devoit découvrir les defauts des visages, les déguise ; & par une ingratitude qu'on ne peut excuser, les plus éclatantes parties du corps noircissent l'ame, de qui elles tirent toute leur larté. Le desir commence toujours par

les yeux ou les oreilles, les richesses ne corrompent nostre esprit qu'après avoir infecté nos sens; & l'homme ne formeroit presque jamais de souhaits, s'il estoit né sourd & aveugle. L'esperance leur doit son origine; ces biens qu'on luy fait voir, ne sont pas tant les principes que les occasions; & jamais l'imagination ne brouilleroit nostre esprit de leur éclat, sans l'entremise de ses organes. Ce sont eux qui conçoivent l'envie, qui luy font considerer le bien d'autrui avec douleur, qui font haïr la joye de la mauvaise fortune de ses voisins, & qui luy font confesser que leur felicité peut causer son supplice. Enfin, ces infidèles ministres sont les sources de toutes nos inquiétudes; & l'amour qui est la plus commune de toutes nos passions, seroit sans esclaves, l'esperance sans amans, l'envie sans martyrs, si ces guides aveugles ne prevenoient nostre imagination, ne séduisoient nostre esprit, & ne débaucheroient nostre volonté.

Si les sens commencent nos passions, l'opinion les achève; & si ceux-là nous representent les objets avec déguisement, celle-cy nous trompe toujours dans leur choix. Car comme elle n'est

qu'une vaine peinture de la raison, & un bruit commun qui s'autorise par le nombre de ses approbateurs, elle nous séduit par la conformité de ses jugemens; & sans examiner ses raisons, elle oblige à estimer juste tout ce qui agréé à beaucoup de personnes. Comme elle s'interesse dans les avantages du corps, elle prend toujours son party; & comme elle tire son origine de la terre, elle en prend tous les mouvemens & les inclinations. On ne doit pas donc trouver étrange, si ceux qui la suivent, ne conçoivent rien de genereux, s'ils s'écartent de la verité en la plupart de leurs sentimens; & si ne voyant les choses qu'à travers de cette glace trompeuse, ils empoignent le mensonge pour son contraire. Car le peuple n'est pas si heureux en ses opinions, qu'il sçache juger en faveur de la vertu ou de la raison; & bien-que tous les hommes qui le composent, ayent de mesmes pensées, il ne laisse pas de tomber dans l'extravagance & l'erreur par un aveuglement qui est d'autant plus à craindre qu'il est ordinaire: il n'a de l'amour que pour les choses vaines ou inutiles, il rejette le bien, & approuve le mal; il donne des louanges à ce qu'il devroit fuir, &

condamne ce qu'il devoit aimer. Aussi Seneque a dit, ce me semble, avec beaucoup de raison, que le vulgaire estoit de mesme condition que les fous; que la plupart des hommes n'estoient pas moins extravagans que ceux qui ont perdu les sens; & qu'il n'y avoit que cette difference entre les phrenetiques & le vulgaire, que ceux-là estoient agitez de folie, & ceux-cy de fausses opinions; que la maladie des uns estoit l'effet du corps, & celle des autres, une infirmité de l'esprit; que l'une naissoit de l'abondance du sang ou de la bile, & l'autre de foiblesse de jugement; & que l'une venoit du desordre du temperament, & l'autre du dereglement de la raison.

En effet, qu'y a-t-il de plus extravagant qu'un homme qui rejette la verité pour s'arrester au bruit d'un peuple bizarre & interessé? qui quitte son propre jugement pour se conduire par son exemple? & qui méprise tous les conseils de la raison pour prendre les avis d'un aveugle & d'un ignorant? Car c'est de ce dereglement que procedent toutes nos fautes, que nous concevons les choses autrement qu'elles ne sont, que nous nous reprenons en

leur choix; & qu'abusez par le mépris ou l'estime qu'il en fait, nous appellons les passions pour les rechercher, ou pour les fuir. Pour éviter donc tous ces desordres, & empêcher que ces fâcheux mouvemens ne s'élevent sans notre congé, il faut que l'esprit agisse en souverain, qu'il previenne les seditions qui pourroient naistre en l'appetit sensitif, qui oblige l'imagination à recevoir ses ordres, avant qu'elle entreprenne aucune chose en son Etat, & qu'il prenne garde que de fausses opinions ne séduisent la raison, ou n'abuse de son autorité. Enfin, il faut qu'il imite les peuples oppressez, qui se délivrent de la tyrannie par la ruine de ses auteurs; qu'il empesche la naissance des passions par la dérouté des opinions qui en sont les causes & les principes.



DISCOURS V.

*Que les passions ne peuvent pas servir
à la vertu.*

QUOY-QUE la superstition combatte la religion aussi-bien que l'impiété; que l'une méprise Dieu, & que l'autre le méconnoisse; & que l'une fasse vanité de son erreur, & que l'autre se trompe en son élection: cependant on a vû des Orateurs qui luy ont donné des loüanges, des Philosophes qui ont défendu sa cause, & des Souverains qui par une police toute extraordinaire, l'ont reçüe dans leurs Etats. Tite-Live a tâché de persuader à la Posterité, qu'elle estoit utile dans les Royaumes, qu'elle servoit aux Princes pour conduire leurs sujets, & que pour assujettir un peuple rebelle ou insolent, il suffisoit souvent de luy inspirer la crainte des Dieux, & l'appréhension des chastimens. Que c'étoit elle qui leur gaignoit des ministres fidèles, qui leur rendoit la noblesse obéissante, qui adouciſſoit les humeurs farouches, qui rangeoit les

factieux à la raison, & qui faisoit estimer leurs personnes pour des Dieux de la terre, dans leurs Provinces. Enfin, que c'estoit elle qui avoit appuyé Rome en sa naissance; & que la premiere Republique du monde estoit plus redevable de sa conservation aux superstitions de Numa, qu'aux conseils de ses Sages, ou à la valeur de ses Capitaines.

Encore-que les passions soient presque aussi funestes à l'homme que les vices, & qu'il n'y ait que cette différence entre ces deux ennemis de son repos, que les uns le rendent criminel, & les autres dépravé; que les uns corrompent sa volonté, & que les autres déreglent sa raison: neantmoins toute la Philosophie moderne s'intéresse dans leurs éloges. De tant de sectes qui la divisent, il ne se trouve que celle des Stoïciens qui leur fasse la guerre. Tous les disciples d'Aristote leur donnent des loüanges, ils en font des entretiens de la vertu, ils les appellent les aides de la nature, ils veulent qu'elles soient des faveurs communes à tous les hommes; & ils ne croiroient pas bien prouver leur nécessité, s'ils ne les recherchoient dans la personne du Fils de

Dieu. Ils disent que l'homme seroit sans mouvement, s'il estoit sans passions; qu'il faut qu'il ait de l'amour ou de la haine, s'il n'est aussi insensible que les rochers; qu'il ne peut agir que par leur moyen; & que tous ses avantages luy seroient inutiles, s'il n'appelloit ces soldats domestiques pour entreprendre ses conquestes, ou se conserver contre des ennemis qui menacent de l'attaquer. Que c'est luy arracher la vie, que de le dépouiller de ses affections; qu'elles font une partie de luy-mesme; & comme on ne voit point d'homme qui n'aime la fecondité dans sa compagnie, il ne s'en trouve point qui voulût préférer la sterilité de son ame à ses plus genereuses productions. Que toutes les vertus deviennent languissantes, si elle ne sont animées de leur feu; & que les entreprises les mieux conduites n'auroient point d'effets, si les fidèles soldats ne prenoient la charge de les exécuter. Car ils assûrent que la force est foible sans la colere, & que celle qui se mocque de la douleur, qui se vante d'attaquer la mort, & qui fait litiere de tout ce qu'il y a d'horrible dans le monde, devient lâche, si cette passion ne l'échauffe & ne luy donne du coura-

ge. La prudence emprunte la plupart de ses lumieres de la crainte; & qui luy osteroit ces secours, seroit obligé d'avouer de l'avoir rendu aussi aveugle qu'impuissante. La temperance est empêchée de regler les desirs, de moderer la volupté, d'appaiser les séditions de l'esperance, d'adoucir la douleur, & de gourmander la crainte. Enfin, que c'est détruire toutes les vertus, que de les priver de leurs emplois, & les condamner à une eternelle oisiveté, que de leur ravir les sujets de leur combat & de leur triomphe. Où seroit, disent-ils, leur victoire, si elles n'ont point d'ennemis à vaincre ou à dompter? & avec quelle justice tireroient-elles tant de loüanges de nos bouches, si elles croupissent toujours dans le repos? Car si c'est une vertu de reprimer la colere, de soumettre l'amour à la raison, de borner les desirs, & de donner de bons usages à l'esperance & à la tristesse: comment se pourra-t-il faire que celuy-là soit vertueux qui est sans passions, qu'il soit victorieux, & qu'il n'ait point d'ennemis à combattre, & que la raison soit souveraine dans son Etat, si elle n'a point de sujets à commander?

On trouve des hommes si ennemis

de leur bonheur, qu'ils font gloire de leurs peines: ils inventent de belles paroles pour se les rendre nécessaires; & par une opiniastreté qui est d'autant plus injuste qu'elle est générale, ils veulent que ce qu'on estime la source de tous leurs desordres, soit le principe de toutes leurs belles actions. Ils ressemblent à ces hommes galeux qui se plaisent à galer une playe qui leur infecte la main; ils flatent des ulcères qui les empoisonnent; ils défendent le parti des tyrannes qui les oppriment; & par une espèce de superstition, ils excusent leur défauts, & leur donnent des avantages qu'elles n'ont pas.

Je sçay bien qu'une erreur commune fait une loy parmi les Jurisconsultes, & qu'il suffit qu'une opinion soit reçue de beaucoup de personnes, pour passer pour une vérité parmi les esprits communs. Cependant je ne craindray pas de la combattre, & appuyé sur l'autorité de Seneque, je tâcheray de montrer que les passions ne sont pas plus nécessaires à la vertu, que les poisons & les venins à la santé de l'homme. Car pour éviter tous les ambages des Orateurs, & ne rien avancer qui soit indigne de la solidité du Philosophe Romain; qui

pourra se persuader que l'homme soit sujet à ses esclaves? qu'il ne puisse agir que par leur moyen? que toutes ses entreprises dépendent de leurs conseils? & que son pouvoir soit subalterne de la tyrannie d'un nombre de rebelles qui méprisent son autorité? Qui croira que le sage ne puisse estre courageux, s'il n'est possédé par la colere? & que pour donner des combats ou défaire des ennemis, il faut qu'il soit échauffé par la plus furieuse de toutes les passions? qu'il ne puisse estre avisé, s'il n'est craintif? & qu'il faille qu'il emprunte du plus lâche de ses mouvemens de quoy assurer sa bonne fortune, & se garantir contre les malheurs à venir? Qu'il ne puisse estre bon pere de famille, s'il n'est avaré; & qu'il soit nécessaire qu'il regarde le futur, pour gouverner ses enfans, commander ses sujets, & mettre ordre à sa maison? Les passions ne sont pas si obeïssantes, qu'elles veuillent suivre la raison, & elles sont d'une humeur trop ambitieuse, pour quitter un empire qu'elles ont une fois usurpé: elles sont semblables aux Conquerans, qui ne perdent jamais le goust de commander. Aussi voit-on qu'elles déguisent leur tyrannie, qu'elles employent les artifices pour se

rendre agreables , qu'elles nous oppriment sous ombre de nous secourir , & qu'elles ne cessent jamais de nous plaire qu'après qu'elles ont violé les ordres de la raison , & abusé de son autorité.

Car quand l'ame les a une fois admises , & que d'étrangères qu'elles estoient, elle en a fait ses domestiques , il n'est plus en son pouvoir de les moderer ; elles bravent son empire , elles s'emparent de toutes ses puissances , elles s'opiniastrent en leur rebellion ; & par une injustice qu'on ne peut pas bien exprimer , elles obligent leur souveraine à recevoir leurs commandemens. C'est pourquoy pour maintenir l'esprit en liberté , & conserver les droits à la raison , il faut empêcher l'entrée de ces seditieuses , & imiter les Politiques qui ne souffrent pas que leurs ennemis viennent muguetter leurs frontières sous apparence de les défendre ou de les secourir. Car si l'ame leur permet la conduite de ses puissances , & que se défiant de son pouvoir , elle appelle ces troupes étrangères pour attaquer ou se défendre de ses ennemis , elle cesse pour lors d'estre absoluë dans son Etat , ces amies pretendues se revoltent contre elle , elles excitent des partis pour luy ravir l'autorité , elles troublent son

jugement & son repos ; & l'ayant dépouillée de toutes ses lumières , elles l'obligent à prendre leurs avis & à suivre leurs inclinations.

Cette tyrannie seroit supportable , si elle ne duroit que peu de momens ; & nous tirerions cette consolation de nôtre malheur , d'apprendre de leurs mauvais traitemens les avantages de la liberté sur la servitude. Mais ces factieuses ont tant d'artifices , qu'elles se font aimer de leurs martyrs ; les maux qu'elles leur font endurer , ne scauroient les obliger à les haïr ; ils s'en servent , quoy-qu'ils sachent bien qu'elles les trompent ; & par une humeur qu'à peine souhaiteroient-ils en leurs ennemis , ils se plaisent à s'entretenir avec des bourreaux qui les déchirent. Car les passions pour estre volages , ne laissent pas d'estre opiniastres : elles ressemblent à ces accidens qu'on ne peut separer sans détruire le sujet où ils resident ; elles possèdent ceux qu'elles ont obsedez ; & elles sont d'une nature si maligne , qu'elles n'abandonnent jamais les hommes qu'elles ont une fois déreglez. Ce sont des armes qu'ils ne peuvent dépouiller qu'avec la vie , des lierres qui durent aussi long-temps que la muraille qui les soutient , & des ma-

ladies contre qui la Medecine n'a pas encore trouvé de remede. Que peut-on donc avancer de plus déraisonnable, que d'assurer que l'homme qui est libre en toutes ses actions, dépende de tant de bestes farouches ; qu'il ne puisse rien produire de genereux sans leur entremise, & que celles qui devoient luy obeir, luy fassent la loy ? Il faut avoir perdu le jugement pour chercher son salut dans sa ruine, & croire qu'on puisse tirer des forces de la foiblesse, du secours de la perfidie, la verité du mensonge, & la santé d'un nombre de maladies. Les passions sont trop mutines pour en attendre quelque avantage ; & elles sont trop ennemies de l'homme, pour travailler à son bonheur.

Je veux bien qu'elles déguisent quelquefois leur malice, qu'elles fassent naître la tranquillité dans son ame, que les plus genereuses relevent le courage des plus lâches, & que les plus modestes repriment l'insolence des plus farouches : mais tous ces bons effets proviennent de ce qu'elles se font la guerre, que leurs inclinations sont differentes, qu'elles conspirent les unes contre les autres, & que par une façon d'agir toute particuliere, les unes deviennent charitables à

leurs compagnes, parce que leur humeur ne s'accorde pas avec la leur.

Mais ne voit-on pas, direz-vous, qu'elles nous sont souvent utiles, qu'elles combattent quelquefois pour la vertu, & qu'elles font des efforts pour sa défense, qui nous donnent souvent de l'admiration ? Mais certes, ce qui semble nous les rendre necessaires, nous fait soupçonner de leur impuissance ; leurs bons offices les rendent suspectes ; & qui connoistra bien leur nature, avouera qu'elles sont hypocrites, & qu'elles forcent leurs inclinations, toutes les fois qu'elles prennent les armes en sa faveur. Elles ressemblent à ce fameux meurtrier qui conserva la vie à un Tyran en pensant la luy oster, & qui en luy crevant une apostume qui le menaçoit de la mort, devint son medecin en voulant estre son bourreau. Car si elles attaquent le vice, si elles se rangent du costé de la vertu, & si elles employent leur adresse pour conserver les droits de la raison ; elles trahissent leur naturel, elles font du bien sans l'avoir medité, & semblables aux tempestes qui conduisent les vaisseaux au port, elles nous menent à la vertu, en voulant nous en écarter. Il n'y a personne de bon sens qui jugeast

que les venins soient salutaires , pour avoir procuré la santé à un malade ; & qui estimerait que le crime fût nécessaire dans un Royaume pour en avoir apaisé les seditions , réduit le peuple à son devoir , accordé ses Provinces , & banni du cœur de l'Etat la rebellion & le désordre ; ne choqueroit pas moins les règles de la police que les maximes de la raison. On voit des Medecins qui chassent un mal par un autre , qui guérissent la fièvre avec le poison , qui dissipent la peste par des sueurs qui en font souvent les occasions , & qui adoucissent les picqueurs de la goutte par des medicamens qui devoient les augmenter. La fièvre échauffa autrefois tellement le cerveau d'un General d'armée , qu'elle luy fit entreprendre la conquête d'un Royaume , à quoy il n'eût osé penser , s'il eût esté en bon sens ; & la France a vû dans les dernières guerres de Flandres un de ses Marechaux , qui ne se trouvoit presque jamais aux occasions , qu'il n'eût premièrement pris resolution dans le vin de vaincre ou de mourir. Mais qui croira que toutes ces différentes façons de guerir ou d'entreprendre , puissent servir à nostre usage , & qu'il ne soit plus avantageux à l'homme de les bannir , que de

les recevoir dans sa conduite ? Il faut estre bien malheureux pour ne pouvoir trouver sa guerison que dans la maladie , & d'estre obligé pour recouvrer sa santé , de recourir à des remedes qui la corrompent.

On soupçonneroit sans doute celuy là de folie , qui conseileroit aux marins de faire voile durant la tempeste , & qui leur persuaderoit que pour conduire leurs vaisseaux , il falût qu'ils attendissent la venue des vens & des orages. Mais ceux qui rendent les passions si nécessaires à l'homme , ne sont pas plus raisonnables ; ils luy donnent pour aides des rebelles qui choquent son autorité , des ministres qui abusent de son pouvoir , & des guides infidèles qui sont aussi mauvais Chefs que simples soldats. La nature nous a suffisamment armez , quand elle nous a donné la raison ; & je ne sçay si nous pouvons appeller les passions à nostre secours , sans l'accuser également d'impuissance & d'aveuglement. Car en quelque façon que nous nous considerions , il faut qu'on nous juge bien miserables , si nous ne pouvons estre assurés que par le moyen de nos ennemis , & si nous ne pouvons rien entreprendre que par une troupe

de mutins qui combattent toutes nos résolutions. Car pour juger de leur malignité par leurs productions, & apprendre de leurs effets le dérèglement de leur nature : voulons-nous secourir nos amis dans leur besoin ? & instruits dans l'Ecole de la nature, sçavons-nous que nous sommes obligés de retirer nos parens de la misère, ou nos allies de l'oppression ? l'avarice nous en empêche. Sçavons-nous qu'il faut prendre les armes pour la défense de notre patrie ? la crainte nous en dissuade. Sçavons-nous que nous avons juré fidélité à notre compagne, & que nous ne pouvons fréquenter la compagnie des femmes perduës sans offenser notre conscience ou notre honneur ? l'amour autorise notre libertinage. Sçavons-nous que la tyrannie est odieuse, que l'usurpation est injuste, & que nous ne pouvons nous emparer des Etats de nos voisins sans faire brèche à notre réputation ? l'ambition nous fournit des excuses. De sorte que tous ces secours qu'on nous donne pour agir, sont les sources de tous nos desordres, & l'homme ne commettrait presque jamais d'injustice, s'il n'y estoit poussé par les passions.

Ce discours met les Peripateticiens au desespoir ; & le raisonnement de Senèque leur paroist si convainquant, qu'ils sont obligés de recourir aux distinctions des Logiciens, pour se garantir de ses surprises. Car bien-qu'ils confessent avec nous, que les passions sont dangereuses en leurs excès, qu'on ne sçauroit s'en servir sans perdre sa liberté, & qu'un homme cesse d'estre à luy-mesme, quand il en est possédé ; neantmoins ils assurent qu'elles peuvent nous estre utiles, si elles sont modérées ; que nous pouvons les changer en vertus, si nous sçavons bien ménager leur humeur ; & qu'il suffit pour nous les rendre profitables, de leur ôster cette fierté qu'elles font voir dans leur violence : que comme la Medecine prepare les poisons & les venins, & que la nature adoucit les qualitez des elemens pour en composer un corps naturel ; la Morale doit ranger les passions dans la mediocrité, & les dépouillant de ce qu'elles ont d'affreux, en faire des mouvemens salutaires à l'homme.

Que dites-vous, lâches Philosophes ? dans quelle Ecole avez-vous appris que la vertu est impuissante, si elle ne tire

des forces des passions ? avec quel front osez-vous rendre mon Sage dépendant de ses esclaves ? quel avantage luy donnez-vous dessus les autres hommes, s'il n'est qu'un peu plus courageux que les plus lâches, s'il n'est un peu plus chaste que les plus impudiques, qu'un peu plus sobre que les ivrognes, qu'un peu plus modeste que les ambitieux, ny qu'un peu meilleur economer que les prodigues & les avares ? Ce n'est pas estre sain, que d'estre sujet à des maux mediocres, de jouir d'une santé interrompue par de petites maladies, & ne pouvoir exercer les fonctions de la vie que par le moyen de ce qui la détruit. Il faut que le Sage soit aussi-bien sans passions que sans vices, & qu'il ne soit pas moins exempt de ce qui le peut rendre miserable, que de ce qui le peut rendre criminel. Si les petites fautes troublent sa conscience, les passions, toutes moderées qu'elles puissent estre, corrompent son repos. Si l'ophthalmie blesse la vûë, la chassie l'affoiblit ; si la lethargie assoupit les sens, les vapeurs qui attaquent le cerveau, le dérèglent ; & si l'extravagance succede aux ardeurs de la fièvre, la foiblesse est inséparable des accès qu'elle fait sentir, quand elle

se retire. Si-bien que comme il faut éloigner toutes les infirmités du corps pour juger de sa santé, il faut bannir toutes les passions de l'ame pour juger de sa tranquillité.

DISCOURS VI.

Qu'il n'y a point d'homme plus miserable que celui qui est sujet aux passions.

JE n'ay jamais scû bien concevoir que la Police humaine ait pû legitime-ment autoriser la sujettion, puisqu'elle est si fascheuse ; & qu'Aristote l'ait pû faire passer pour naturelle, puisqu'elle est si odieuse à tous les hommes. Ceux qui l'ont voulu premierement introduire dans le monde, ont vû toutes les nations de la terre s'opposer à leurs desseins, & ils ont appris à leurs dépens qu'on ne peut acquerir des sujets sans devenir leurs tyrans ou leurs esclaves. Les Romains ne la purent jamais souffrir dans leurs Etats, ils chercherent tous les moyens imaginables pour se conserver en liberté ; & quoy-qu'ils fissent gloire d'opprimer également

leurs alliez & leurs ennemis, ils ne purent se refoudre à choisir un souverain qui leur commandast. Ils inventerent une nouvelle façon de gouverner, pour s'assurer contre la servitude: ils rendirent leur Empire électif, ils créèrent deux Empereurs chaque année; & pour éviter ce fâcheux nom de sujet, ils voulurent que ceux à qui ils commettoient le maniement de leurs affaires, prissent le nom de Consuls, & non pas celui de Seigneurs ou de Monarques.

L'homme a je ne sçay quoy de sublime en luy, qui ne souffre pas qu'on luy fasse violence: la servitude luy semble le plus rigoureux de tous les maux; & il est si amateur de la liberté, qu'il n'a point de peine de préférer souvent une liberté deshonorable à une avantageuse servitude. Aussi la prudence humaine qui regle le présent par la connoissance qu'elle a du passé, nous apprend qu'il faut se garder de ses sujets, & que nous avons autant d'ennemis que nous nourrissons d'esclaves. Comme elle conseille aux Souverains de se défier des peuples nouvellement conquis, elle nous avise de tenir pour suspects tous ceux qui nous servent; elle nous fait voir dans les Histoires, des hommes

qui ont trempé leurs mains dans le sang de leurs maîtres pour recouvrer leur liberté, & d'autres qui ont mis des Républiques en confusion sous prétexte de les délivrer de la tyrannie. Enfin, la liberté a tant de charmes, que nous nous estimons malheureux toutes les fois que nous la perdons; & son contraire est si fâcheux, qu'il suffit d'en estre délivré, pour croire que nous allons de pair avec les plus puissans Princes de la terre.

Il est vray que l'état de cette dernière condition est bien odieux, & que ce n'est pas sans raison que la plupart des hommes aiment mieux mourir libres sous une apparente servitude, que de vivre esclaves sous une apparente liberté. Neantmoins il faut avouer que ce mal n'a rien d'approchant des misères que nous font sentir les passions; & que l'empire de ces insolentes maîtresses est plus insupportable à l'homme que la haine de ses jaloux, la rage des tyrans, & la violence de ses ennemis. Car si ceux-cy le persecutent ou le tourmentent, ils n'exercent leur fureur que sur son corps, & ils ne sçauoient avec toute leur malice ou leur cruauté, luy ravir la disposition de la plus noble par-

tic de luy-mesme. S'ils attaquent son innocence, s'ils le dérobent à ses amis, s'ils le jettent dans les fers, & s'ils entreprennent sur sa vie par de mauvais traitemens; son ame conserve son autorité; les chaînes qui entourent son esclave, ne la forcent pas; & elle agit avec tant de facilité, qu'on peut assurer qu'elle n'est jamais plus ingénieuse, que lorsqu'elle se trouve affligée. Mais les passions dérèglent l'un & l'autre, elles étendent leur puissance au delà du corps, elles traitent l'ame en esclave, & sans épargner sa grandeur, elles exercent leur violence sur toutes ses puissances. Elles enlèvent les lumieres à son entendement, elles corrompent sa volonté, elles séduisent son jugement; & par une vertu qui approche de la Magie, elles jettent des illusions dans son esprit pour le troubler. Si on juge que l'exil est cruel, parce qu'il nous éloigne de tout ce que nous aimons dans nostre patrie; qui n'avouëra que la tyrannie des passions est le plus grand de nos supplices, puisqu'elles nous ravissent à nous-mesmes, qu'elles nous ostent le pouvoir de raisonner, & qu'elles nous privent d'une liberté que les plus misérables conservent au milieu de leurs chaînes?

chaînes? La fortune qui a établi cette injuste difference qu'on voit parmi les hommes, & qui a fait tous les seigneurs & les sujets, n'a point de puissance sur leur conduite: comme elle abandonne les grands à la fidelité de leurs domestiques, elle laisse les inferieurs à la discretion de leurs maistres; & elle témoigne d'estre si peu absoluë en sa façon d'agir, qu'on voit souvent des esclaves donner la loy à ceux qui leur commandent. Les uns trouvent le moyen de se rendre leurs compagnons par l'assiduité de leurs services; & on en voit d'autres qui ont recouvré leur liberté pour avoir esté bons serviteurs. Quelques autres se consolent dans leurs miseres, de n'avoir qu'un homme à satisfaire; & ils se persuadent aisément, qu'il ne faut qu'une adresse mediocre, pour complaire aux humeurs de celui qu'on pratique tous les jours. Mais ceux-cy sont sujets à autant de tyrans qu'ils ont de passions: la complaisance qu'ils ont pour elles, les irrite, leur soumission les rend insolentes, leur fidelité augmente leur fureur; & elles ne leur sont jamais plus cruelles, que lorsqu'ils obeissent à leurs ordres, ou qu'ils suivent leurs commandemens.

La servitude est quelquefois préférable à la liberté, & on voit des esclaves qui ne voudroient pas changer leur condition avec celle de leurs maistres. Car quoy-que ceux-cy entreprennent sur leur liberté, & qu'ils ne souffrent pas qu'ils disposent de leurs biens, ou de leurs personnes; cependant il faut qu'ils se chargent du soin de les nourrir, qu'ils soient responsables de leurs fautes, s'informent de leurs actions, & qu'ils rachètent par argent le pouvoir qu'ils exercent sur leur volonté. Si-bien que leur empire prétendu se change en une specieuse sujétion, & on ne les doit pas tant appeller leurs seigneurs, que leurs procureurs & leurs maistres-d'hostel. Mais les passions sont toujours farouches, elles ne forment que de mauvais desseins contre leurs sujets, elles les chargent de playes au lieu de les soulager, elles leur enlèvent l'amour de la vertu avec la liberté; & abusant de toutes leurs puissances, elles égalent leurs conditions à celles des damnés. Tantost elles les rendent si affreux, qu'on ne voit rien dans le monde de plus terrible ou de plus insolent; & tantost elles leur laissent dans l'ame tant de crainte & de douleur, qu'on ne voit rien de

plus malheureux. Leurs mauvais traitemens leur ont attiré la haine de tous les Philosophes; & ceux mêmes qui ont par respect approuvé le vice dans le Sage, n'ont pû souffrir qu'on le soumît aux passions.

Ceux à qui la servitude est fâcheuse, peuvent s'en délivrer par la fuite, & abandonnant les maistres qu'ils servent, se retirer en des lieux qui les mettent à couvert de leurs poursuites. Si les personnes avec lesquelles ils vivent, leur sont suspectes; ou si les loix du pays ne souffrent pas l'émancipation; ils peuvent passer dans un autre, & chercher parmi les étrangers la liberté qu'ils n'ont pû rencontrer dans les terres de leur naissance. Mais ceux-cy portent leurs maistres par tout; en quelque partie du monde qu'ils aillent, ils n'en scauroient perdre la vûë; & leur condition est si misérable, qu'ils ne scauroient s'en défaire, sans courir risque de perdre leur vie. Car quoy-qu'ils quittent leurs maisons, qu'ils se jettent entre les bras des Princes qui les protègent, & que toutes les Provinces qu'ils rencontrent, leur soient autant de sanctuaires & de lieux de franchise; ils portent leurs fers avec eux, ils demeurent

rent esclaves au sein mesme de la liberté; & les tyrans qui leur commandent, sont si outrageux, qu'ils les épargnent aussi peu dans la compagnie que dans la solitude. Tout ce qui divertit leurs sens, aigrit leur douleur; & ce qui guériroit un homme malade, entretient leur supplice. Car s'ils découvrent en leurs voyages la grandeur des campagnes, s'ils mesurent la hauteur des collines, s'ils arrestent leur vûë sur le courant des rivières, s'ils contemplent les fleurs des prairies, & s'ils ne trouvent rien en leurs chemins qui ne les occupe ou les divertit; ils charment plutôt leurs inquiétudes qu'ils ne les guérissent, & ne trompent pas tant leurs pensées que leurs yeux ou leurs oreilles. Par un malheur qui fait voir la misere de leur condition, ils convertissent souvent leurs remedes en poisons, & font des objets de leurs divertissemens les sujets de leur douleur. La vûë des campagnes leur fait ressouvenir de leur patrie; les villes par où ils passent, leur representent les lieux où ils commencerent à souffrir; les hommes qu'ils y voyent, leur semblent parler de leur vie passée; les biens ou les beautés qu'ils y remarquent, rallument leurs

desirs; & bien-qu'ils soient éloignez de tout ce qui les peut tourmenter, ils ne laissent pas d'en concevoir de l'amour ou de la haine, de la joye ou de la douleur.

De quels plus rigoureux supplices scauroit-on punir les criminels, que de les mettre en la puissance de tant de bourreaux? & quelle plus cruelle vengeance scauroit-on tirer de son ennemi, que de le voir esclave dans les lieux d'assurance, tourmenté entre les bras du repos, & miserable parmi tout ce qui devoit le divertir? Qui n'est touché de compassion de voir Alexandre, lorsqu'il traverse les mers, qu'il court toutes les parties du monde, qu'il entre dans les Indes, qu'il fait la guerre aux Perses, qu'il conquiert l'Asie, qu'il ravage les Royaumes par où il passe, & qu'il fait des limites de l'Océan les frontieres de son Empire! Car s'il commande à son armée, il obeit à un nombre de passions qui le tyrannisent; s'il vainc ses ennemis par le fer, il est surmonté par ses vices; & s'il est l'unique Souverain de la terre, il est le sujet de l'ambition, de la colere & de l'impudicité. Tantost il pleure la mort d'un favori qu'il a massacré de sa main; tan-

toſt il regrette la perte d'un Capitaine qu'il a laiſſé dans la chaleur du combat; tantôt il ſe retire dans la ſolitude pour ſ'entretenir de ſes malheurs; tantôt trompant ſes ennemis il penſe à la conquête d'un nouveau monde; & celui que la flatterie faiſoit paſſer pour le Dieu de la terre, confeſſe tacitement qu'il eſt le plus malheureux de tous les hommes. Qui ne juge qu'Annibal ne ſoit bien miſérable, quand il ceſſe de commander à ſes ſoldats, pour obéir à ſon amour? & qu'au milieu d'une armée victorieuſe qu'il ramene de Thraſimene, il ne peut ſe défendre des traits d'une femme débauchée? Toute la gloire qu'il a acquiſe dans les combats, ne ſçauroit trahir ſon affection; & la penſée des triomphes qu'on luy prepare, n'eſt pas aſſez puiffante pour le divertir de mettre les armes aux pieds de ſa captive. Cette beauté luy ravit le cœur, & l'arreſte en un paſſage où cent mille hommes ne l'euffent oſé attendre ſans frayeur.

De ces deux exemples il eſt aisé de conclure, que les paſſions nous abaifſent, qu'on ne peut traiter avec elles ſans devenir leurs eſclaves, & qu'il faut de neceſſité renoncer à ſa liberté, pour

obéir à des maîtres ſi insolens. Pour prévenir donc cette honteuſe ſervitude, il faut que l'homme ſage prenne les avis de la raiſon; qu'il attende qu'elle ait examiné la nature des objets qui ſe preſentent, avant qu'il en conçoive de l'amour ou de la haine; & qu'il ne reſoude rien touchant leurs défauts, que cette ſouveraine n'ait éclairci ſa volonté, & qu'elle n'en ait approuvé ou défendu la poursuite.

DISCOURS VII.

Que l'homme ſage peut vivre ſans paſſions.

JE ne m'étonne pas que l'homme ſoit ſi miſérable, puisqu'il conſpire luy-meſme à ſon malheur, qu'il fait gloire d'encherir ſur ſes défauts naturels qui relevent ſes miſères, & qu'il employe tous ſes avantages à ſe rendre malheureux ou criminel. Ceux qui ont exercé leur éloquence à faire le portrait de la nature corrompue, ont crû qu'il ſuffiſoit d'eſtre fils d'Adam pour eſtre déreglé; que le peché de ce premier re-

belle contre Dieu estoit la source de tous les maux ; que les passions en estoient les filles, après en avoir esté les meres ; & que l'homme ne commettoit jamais d'injustice, qu'il n'y fust poussé par la concupiscence qui en est la peine. Encore-que les auteurs de cette doctrine me soient venerables, & que l'opinion qu'ils défendent, soit la pensée de tous les Chrestiens ; je me persuade pourtant, qu'ils n'auront point de peine de m'accorder, que tous les défauts ne dérivent pas de son crime ; qu'il peut aussi-bien se plaindre des perfections qui luy restent, que de celles qu'il a perduës ; & qu'il ressent de ces desordres en sa personne qui arguënt plutôt l'excellence de son ame, que le déreglement de sa nature. On voit des personnes qui seroient innocentes, si le ciel ne les avoit honorées de ses faveurs : leurs belles qualitez causent leurs miseres ; ils sont pauvres, parce qu'ils sont trop riches ; ils se jettent dans les precipices, parce qu'ils sont trop éclairés ; & ils ne s'engagent dans l'erreur, que parce qu'ils ont l'ame plus parfaite que les autres. Tout ce qui rendroit le Sage accompli, les rend misérables ; ils anti-

cipent le mal par leur prévoyance ; leur memoire leur fait ressouvenir des injures qu'on leur a faites ; leur esprit ne s'occupe qu'à la recherche des choses inutiles ou dangereuses ; & ils n'ont point de qualitez qui ne leur soient ou funestes ou desavantageuses.

Pour accroistre leurs miseres, & ajoûter aux défauts naturels des erreurs volontaires ; ils consultent le bruit du peuple ; ils reglent leur vie sur ses rapports, ils n'agissent que par son exemple, & ils jugent raisonnable tout ce qui a beaucoup d'approbateurs, & non pas ce qui a plus de verité. Aussi ceux qui ont fait tant d'investives contre le peché de nostre premier pere, ont dépravé presque tous les hommes, en voulant leur éclaircir la plus difficile maxime de nostre Religion ; & ils leur ont appris sans y penser, à défendre leurs défauts, & à excuser leur lâcheté. Car si ce pere inhumain, disent-ils, nous a donné la mort aussi-tôt que la vie, s'il nous a rendus esclaves en perdant l'innocence, si les passions qui s'élevent en nostre ame, sont les effets de sa rebellion, si elles nous sont aussi intimes que nos membres, & si nous ne pouvons

éviter leurs surprises que par le moyen de la grace : qui pourra se refoudre à les combattre , puisqu'elles nous sont naturelles , qu'elles procedent du mariage de l'ame avec le corps , que nous en portons les principes dans nous-mêmes , & que cette grace à qui ils ont recours , est une faveur que Dieu n'accorde qu'à ses favoris ? Pour éviter donc toutes ces plaintes , il faut dire que la nature humaine n'est pas si dépravée , comme ils la décrivent , qu'elle conserve encore quelques restes de sa pureté , & que l'homme a encore assez de puissance pour faire la guerre au vice , suivre la vertu , & vaincre les passions.

Quand ces grands hommes qui fondèrent l'Etat Romain , voulurent instruire le peuple par leurs preceptes , ou le reformer par leurs loix , ils le déreglerent plutôt qu'ils ne l'affermirent ; ils luy enseignèrent des crimes qu'il avoit auparavant ignorez , & ils firent des coupables en voulant conserver des innocens. Les parricides , dit Seneque , commencerent dans Rome par la défense : la peine dont on menaçoit de punir ceux qui en seroient convaincus , leur inspira la cruauté ; les hommes devin-

rent barbares , quand on leur défendit l'inhumanité ; & ils ne craignirent pas de donner la mort à ceux qui leur avoient donné la vie , après avoir appris par la loy qu'un tel crime pouvoit se commettre. Si bien que c'est estre ennemi de la nature , que de rejeter tous nos maux sur son infirmité , & nier que nous n'employons souvent nos perfections à nous procurer de la misere. Cette verité paroist évidemment au sujet de ce discours : nous faisons les passions qui ne sont que les purs ouvrages de l'opinion & de la volonté , des productions de la nature ; nous assurons qu'elles naissent avec nous ; & nous concluons de nostre lâcheté , que le sage ne peut s'en garantir sans miracle. Enfin nous estimons difficile tout ce que nous n'osons pas entreprendre ; & jugeant des forces d'autrui par les nostres , nous pensons impossible tout ce que nous ne pouvons faire.

Aussi je suis de l'avis de Seneque , & je maintiens avec luy , qu'il y a autant de difference entre les Stoiciens & les autres Philosophes , qu'entre les hommes & les femmes ; & comme ces deux sexes sont necessaires pour composer

une famille ou un Etat, les uns sont nez pour commander, & les autres pour obeir. Car quoy-qu'on louë Epicure, que ses partisans le défendent, & qu'ils cherchent dans la Morale de quoy excuser ses opinions; il faut pourtant avouër qu'il n'a encore fait que des disciples esclaves; & que quand il a voulu former des Philosophes, il fit innocemment des débauchez & des impies. Aristote qui est le pere de l'Academie, n'est pas plus juste qu'Epicure, bien-qu'il paroisse plus raisonnable: car il ne fait que des Sages bastards, il tempere leurs mouvemens pour les faire servir à leur conduite; & leur donnant des maladies mediocres, il leur apprend qu'ils ne peuvent estre sains qu'ils ne soient infirmes, qu'ils ne peuvent devenir liberaux sans estre avarés, qu'il faut qu'ils soient ambitieux pour estre vaillans; & que la vertu leur seroit inutile, s'ils n'avoient des passions qui executassent ce qu'elle a projeté.

Cette opinion paroist si peu genereuse aux disciples de Zenon, qu'ils ne peuvent s'empescher de la choquer; & Senèque l'a jugée si déraisonnable, qu'il luy est avis qu'il plaide la cause de la

vertu toutes les fois qu'il la combat. Où seroit, repart-il, cette liberté que nous requerons au Sage, s'il ne peut agir que par l'entremise des passions, s'il est obligé de recourir à leurs conseils, & s'il faut qu'il emprunte d'elles toutes les regles de sa conduite? La raison perd son empire dès qu'elle a fait alliance avec elles; & leur communication luy est si dangereuse, qu'elle ne scauroit les écouter, sans s'engager insensiblement dans leur parti. Car quand elle les a une fois admises, elles font ce qu'elles veulent, & non pas ce qu'elle leur permet; elles suivent leur inclinations, quoy-qu'elle s'efforce de les en divertir; & elles deviennent à la fin si insolentes ou si farouches, qu'elles contraignent leur souveraine de s'abandonner à leur discretion. C'est pourquoy il juge que l'unique moyen de s'en délivrer, est de prévenir leurs surprises, de les attaquer avant qu'elles nous menacent, & suivant la maxime des Politiques, empescher que celles qui ne sont encore que des ennemis étrangers, ne deviennent des tyrans domestiques.

Il ne sert de rien à ses adversaires de recourir aux foiblesses de la natu



pour contrepointer cét avis, & de dire que la raison est devenuë aveugle & impuissante, depuis qu'elle s'est laissée séduire aux suggestions du serpent. Cette repartie, quoy-que veritable, ne prouve rien dans la Morale; & quelques fondemens qu'ils tirent des Theologiens pour l'appuyer, il faut qu'ils confessent qu'elle ne défend pas tant le parti de la raison que de la foy. Car si on allegue, répond ce sage Romain, que la raison n'est pas assez forte, pour empêcher que les passions ne fassent des incursions dans son Etat; comment veulent-ils qu'elle puisse les ranger à leur devotion, quand elles y seront entrées? Si elle succombe sous leur violence, quand elle est disposée de les attendre; comment pourra-t-elle les regler, quand elle sera devenuë leur captive? & si elle ne peut repousser des ennemis à sa porte; comment pourra-t-elle reprimer leur fureur, quand elle en sera saisie? Il faut donc inferer, ou que le sage peut se prévaloir de leurs surprises, ou qu'il ne peut temperer leurs mouvemens; qu'il ne peut empêcher qu'elles ne s'élèvent, ou qu'il ne peut arrester leurs desordres, quand elles sont formées.

La tranquillité est une des qualitez du sage, on ne scauroit la luy oster, qu'il ne change de condition; & il peut se vanter d'estre heureux aussi longtemps qu'il la conserve. Cependant les passions la luy ravissent toutes les fois qu'elles l'attaquent, & il cesse d'estre à luy-mesme, quand il a quelque chose à démêler avec elles. Il est leur captif avant qu'il en soit vaincu, il gémit en leur faisant la guerre, & il est contraint de perdre le plus précieux de ses biens, toutes les fois qu'il prend resolution de les combattre. Car toutes modérées qu'elles sont, elles ne laissent pas de troubler son repos, elles jettent la division entre les parties qui le composent, & elles occupent tellement son esprit, qu'elles ne luy laissent plus qu'une liberté affoiblie & languissante. Car les Peripateticiens ne sont pas si justes, qu'ils veuillent retrancher quelques-uns de ses maux pour relever sa grandeur: ils le rendent sujet à toutes les maladies de l'ame, ils luy donnent toutes les passions à vaincre ou à dompter; & sans considerer qu'un mal violent est souvent préférable à un nombre de mediocres, ils veulent qu'il ait de la crainte,

mais qu'elle soit modérée ; qu'il soit agité d'ambition , mais qu'elle soit retenue ; qu'il forme des desirs & des esperances , mais qu'elles soient limitées ; qu'il soit ému de colere , mais qu'elle soit facile à reprimer ; & qu'il ait de l'amour & de l'audace , mais qu'elles ne passent pas en folie & en fureur. Mais certes , qui ne voit que cette tyrannie heurte ouvertement sa liberté ; que ces mouvemens , pour estre temperez , troublent son repos ; & qu'il luy seroit plus aisé de vaincre un puissant ennemi , que d'en combattre un nombre de petits tout à la fois ?

La vertu est si delicate en ce sujet , qu'elle n'a pû encore souffrir qu'on luy donnast les passions pour compagnes. Comme elle sçait qu'elles sont d'intelligence avec le vices , elle rejette tous leurs offices ; elle croit que celui-là triomphe injustement , qui doit sa victoire à toute autre chose qu'à sa valeur ; qu'il est indigne de porter le nom de vainqueur , quand on peut luy reprocher d'avoir mêlé dans le combat , la lâcheté avec le courage , & de n'avoir défait ses ennemis , que pour avoir esté un peu timide & imprudent. Tous

leurs efforts luy sont suspects , elle ne veut point de soldats qui préfèrent leurs conseils à ses avis ; & elle estime-roit offenser sa propre grandeur , si elle les faisoit servir à son usage. En effet , quelque artifice dont use la prudence humaine pour les adoucir , elle n'a pas encore trouvé le moyen de les rendre obeissantes à la raison ; & en quelque état qu'on les considere , elle n'a point assez d'adresse pour les soumettre à son empire. Comme on ne trouve point d'animaux qui se laissent conduire à cette souveraine , & que les apprivoisés écoutent aussi peu ses jugemens que les plus sauvages ; l'homme n'éprouve point de passions qui suivent ses conseils : elles se bandent pour s'opposer à ses avis , elles conspirent ensemble pour diminuer son autorité ; & par une faction aussi injuste qu'insolente , elles luy disputent le commandement qu'elle pretend d'avoir sur elles. Leur nature est semblable à celle des tigres & des lions , qui ne quittent jamais leur humeur farouche , qui sont aussi cruels dans les maisons que dans les forests , & qu'on ne sçauroit jamais si bien apprivoiser , qu'ils ne retournent , sans

qu'on y pense , à leur premiere fierté. Enfin, les passions sont des sujets infidèles , & des ennemis domestiques dont la paix n'est pas moins à craindre , que la guerre & la persecution.

Mais pour reprendre le fil de mon premier discours , si les passions sont inevitables , & si toute nostre prudence ne suffit pas pour empêcher que la crainte ne nous surprenne , que la douleur ne nous attaque , que l'amour ne brouille nostre jugement , & que la colere ne previenne nostre volonté : qui pourra se promettre d'arrester leurs progrès , & obliger celles qui naissent sans nostre congé , de prendre telle forme qu'il nous plaira ? Il faut choisir l'une de ces deux extrémités : ou les étouffer dès leur berceau , ou se résoudre à devenir leurs esclaves ; leur donner combat , avant qu'elles fassent mine de nous le livrer , ou se résoudre à perdre la liberté ; leur ôter les moyens d'amasser des forces , ou prendre resolution d'obéir à leur violence. Car comme les choses qui les émeuvent , sont hors de nous , & que le bien & le mal qu'elles regardent , ne sont pas en nostre puissance ; elles suivent la na-

ture des objets qui les entretiennent , elles croissent selon les causes qui les nourrissent , & elles deviennent plus violentes ou plus moderées , selon que les choses qu'elles considerent , leur paroissent plus ou moins plaisantes ou desagreables. Le desir redouble ses forces , quand l'esperance vient à son secours , & qu'elle le flatte de la possession du bien qu'il recherche. La crainte augmente ses apprehensions , quand le mal qu'elle redoute , se fait voir avec des horreurs plus qu'ordinaires , ou que travaillant à son propre malheur , elle le dépeint plus épouvantable qu'il n'est. Ce que j'ay dit de la crainte & du desir , se peut appliquer à toutes les passions ; & comme elles s'élevent sans nostre permission , & que les objets qui les maintiennent , ne dépendent pas de nous , il faut dire qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les ranger à la raison , de temperer leur fureur , ou d'empêcher qu'elles ne passent en excès. C'est une espece de folie de croire que nous ayons un mal en nostre disposition , dont nous ne pouvons supprimer la naissance , & de s'imaginer que celui-là puisse donner la loy à des ennemis , qu'il

n'a pû empêcher qu'ils ne prissent les armes, qu'ils ne se missent en campagne, & qu'ils ne formassent une armée pour le combattre.

Cette pensée pour estre un peu hardie, ne souffre point de replique dans l'opinion mesme d'Aristote; & il faut que ceux qui la veulent énerver, recourent à leurs propres foiblesses pour luy faire perdre quelque chose de sa force. Ils disent qu'il est bien difficile, qu'un homme puisse acquerir un empire si absolu sur soy-mesme, qu'il devienne maistre de tous ses mouvemens; qu'il voye des visages agreables, & qu'il n'en soit pas touché d'amour; qu'il regarde un mal qui le menace, & qu'il n'en apprehende pas la venue; qu'on luy montre des tresors, & qu'il n'en conçoive pas de desirs; qu'on luy fasse injure, & qu'il n'entre pas en colere; qu'on détruise ses bastimens, qu'on ravage ses terres, & qu'on luy enleve la plus belle partie de ses biens, & qu'il ne s'en afflige pas. Les faveurs n'appartiennent qu'aux bienheureux: il faut estre écarté du commerce des hommes, pour les obtenir; & il faut estre élevé parmi les habitans des cieus, pour considerer les

grandeurs du monde avec indifferance, & remarquer toutes les revolutions qui s'y font, sans s'émouvoir.

Encore-que cette objection fasse le principal fondement de l'opinion contraire, elle n'est pourtant forte qu'en apparence; elle nous reproche bien ce que nous faisons, mais elle ne touche rien de ce que nous pouvons faire; elle publie les défauts des fous, & elle cache les perfections des sages; & sans examiner la nature de l'homme, elle défend sa lâcheté, & ne considere pas sa grandeur. L'homme est naturellement si genereux, qu'il n'a encore rien attenté qu'il n'ait emporté par son industrie; & toutes les difficultez que l'Academie a opposées à ses desseins, n'ont servi que pour accroistre sa gloire, & faire admirer son courage. Les passions les plus farouches ont cédé à ses efforts; & toute la fureur dont elles estoient animées, n'a pû empêcher qu'il ne le reduisist sous ses loix: son pouvoir est égal à sa volonté en ce sujet, il obtient de sa valeur tout ce qu'il desire executer; & toutes ces puissances sont si differentes, qu'il en a souvent tiré des services qui sembloient

impossibles à la nature. Quelques-uns s'entretenant dans leur mauvaise humeur, se sont empêchez de rire; & obstinez dans leur resolution, n'ont jamais fait voir sur leur visage, cette agreable propriété qui les sépare des autres creatures. Quelques autres ont appris de la temperance à reprimer leurs appetits, & ont si bien forcé leur naturel, qu'ils n'ont jamais goûté de vin. Il y en a eu qui se sont défendus contre l'amour, qui se sont mocquez de tous ces visages que le monde adore, & qui ont tellement combattu contre eux-mêmes, qu'ils sont devenus les maîtres d'une passion qui a tous les hommes pour esclaves. On en a vu d'autres qui ont gagné ce pouvoir sur eux-mêmes, que de ne jamais dormir, & qui se sont tellement accoutumés à veiller, qu'on ne les vit jamais fermer les yeux. Enfin, l'homme est absolu en son état, il n'a encore rien entrepris qu'il n'ait conduit à sa fin, les difficultés ont fait éclater son pouvoir; & on n'a encore rien vu de si fâcheux, qu'il n'ait surmonté, quand il a voulu joindre l'opiniastreté à son courage.

Les travaux qu'il doit donc apporter

pour acquérir cette indolence, ne doivent pas le détourner d'un si glorieux dessein; & sans chercher beaucoup de raisons qui puissent l'y pousser, il suffit qu'il fasse reflexion sur sa vie, pour apprendre qu'il luy est aussi aisé de les vaincre, que de les moderer. La plupart de ses actions sont de veritables supplices; tout ce qu'il fait, est mêlé d'inquiétude; & je ne sçay s'il ne luy seroit pas plus facile de vivre sans passions, que de faire ce qu'il fait tous les jours. Car qu'y a-t-il de plus agreable qu'un honneste loisir? & qu'y a-t-il de plus laborieux que la colere? qu'y a-t-il de plus tranquille que la clemence? & que voit-on de plus embarrassant que la cruauté? La pudicité est contente, mais l'amour est insatiable; la modestie aime le repos, mais le desir se plaît dans l'inquiétude; l'humanité est oisive, mais la hardiesse est toujours agissante. Enfin, on peut traiter avec la vertu avec satisfaction; mais on ne peut communiquer avec les passions sans hasarder sa conscience, son repos ou sa liberté.

De tous ces discours il n'est pas bien difficile de conclure, que le sage peut